

Qui a soif ?



éditions
ampelos

Adolphe Monod

Qui a soif ?

Par Adolphe Monod

© Editions Ampelos 2007

Ces sermons/méditations ont été publiés pour la première fois en
1849 (Qui a soif ?) 1850 (Donne moi ton cœur) et 1864
(L'Inspiration)

QUI A SOIF ?

ADOLPHE MONOD

aux Editions Ampelos :

Collection Religion et Inspiration :

Agir, A. Schweitzer,
Il fit route avec eux, A. Bonifas,
Le Pas de l'Autre, P-Y. Ruff,
Le bon Samaritain, Charles Wagner,
L'Ami, Charles Wagner,
L'Evangile et la Vie, Charles Wagner,
La parti-pris du Livre, P-Y Ruff,

Collection Mémoire :

« Restera-t-il seulement un Noé », P. Vinard
« Je ne changerai pas », Samuel de Pechels,
Voyage au cœur de l'Amérique, Ch. Wagner
Voyage d'un François en Virginie, Durand
Souvenirs d'un enfant du siècle, L. Olivès
Mémoires, Henri de Rohan

Collection Histoire :

Histoire des Protestants de Crest, E. Arnaud,
La Réforme à Besançon, M. Cadix,
« Je suis celui que vous cherchez », D. Benoît,
Les Vaudois du Dauphiné, E. Arnaud,
Les Réfugiés Huguenots, Ch. Weiss (Tomes I et II)
Les Protestants du Dauphiné, E. Arnaud,
Forcez les d'entrer ! Françoise Appy,
L'invention de la Tolérance, F. Puaux,
Le Réveil dans la Drôme, S. Vernier,
Voltaire et les Genevois, J. Gaberel,

QUI A SOIF ?

ADOLPHE MONOD

D'après l'édition de 1881



editions
mpelos

©Editions Ampelos 2007

www.editionsampelos.com

« Si vous voulez sauver vos âmes, il faut croire à la Parole de Dieu ; il faut vous soumettre à la Parole de Dieu ; il ne faut rien chercher au dedans de vous-mêmes, sous quelque beau nom que ce soit, raison, intelligence, sentiment, conscience, qui domine, qui juge, qui contrôle la Parole de Dieu ; il ne s'agit pas de la contrôler, il s'agit d'être contrôlé par elle. Les plus grands de tous les serviteurs de Dieu sont ceux qui s'abaissent devant cette Parole, des saint Paul, des David, des Luther, des Calvin, jaloux de s'humilier devant elle jusque dans la poudre, et s'ils le pouvaient, plus bas encore.

« Qu'elle règne donc sans partage, cette Parole de mon Dieu Sauveur, à laquelle je suis si heureux de pouvoir rendre encore ce témoignage, avant que je m'en aille et que je ne sois plus, -- en attendant que ce drapeau de la vie éternelle que nous ne pouvons ici-bas ouvrir qu'à demi, achève de se déployer pour nous dans la pure et sereine lumière d'en haut ! »

Adolphe Monod, 1856

Qui a soif ?

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. »
(JEAN VII, 3)7.

Y a-t-il ici quelqu'un qui ait soif? Quelqu'un qui ait soif de jouissance, et qui n'a jamais pu trouver de plaisirs capables de le satisfaire ; quelqu'un qui ait soif de lumière, et qui n'a jamais pu arriver à rien connaître jusqu'au fond ; quelqu'un qui ait soif d'amour, et qui n'a jamais pu faire échange de tout son coeur avec tout le coeur d'un autre; quelqu'un qui ait soif de sainteté, et qui n'a jamais pu se dégager tout de bon des enlacements du péché quelqu'un, enfin, qui se soit consumé jusqu'ici à poursuivre un but qu'il n'a pu atteindre, et qu'il désespère d'atteindre désormais ?

«Vous tous qui êtes altérés,» prêtez l'oreille à Jésus-Christ, votre frère et votre Dieu., frère pour sentir votre peine et Dieu pour la guérir, qui vous appelle, au nom de cette soif qui vous dévore, pour vous rassasier en lui-même¹, et vous renvoyer d'autant plus remplis que vous serez venus à lui plus vides : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. »

¹ J'emploie les mots rassasier et rassasiement dans cette acception générale qui s'applique à la soif aussi bien qu'à la faim. Cette licence de langage me paraîtrait autorisée par la nécessité, quand elle ne le serait pas par Matthieu V,6.

Il y a de ces paroles du Saint-Esprit que l'on craint de gâter en y touchant; et ce n'est qu'avec une sorte de répugnance que je me hasarde à développer la tendre invitation du Sauveur. Je souhaiterais de m'en tenir à cet empressement instinctif avec lequel chacun de vous vient de s'ouvrir à elle, comme une terre desséchée à une pluie pénétrante, sans y ajouter de ces raisons humaines, qui ne savent se rendre saisissables qu'à la condition de mêler à l'onction céleste quelque chose de la pesanteur de la terre. Aussi, je me ferais volontiers quaker devant mon texte, et préférerais à tous les discours une demi-heure de silence, si je pouvais me flatter qu'elle se passerait dans « ces soupirs inexprimables, par lesquels l'Esprit lui-même prie pour nous². » Mais je n'ai cette confiance que dans le petit nombre. Ce que la plupart ne feraient pas seuls, j'ai donc à coeur de le faire, je ne dis pas pour eux, mais avec eux; et je le fais avec un désir plus qu'ordinaire de vous apporter non le travail de la sagesse humaine, mais le fruit de la Parole de Dieu, interrogée par la prière et commentée par l'expérience.

La soif suppose deux choses; un besoin senti, au dedans; au dehors, rien qui le satisfasse. Si ce besoin trouvait de quoi se satisfaire au dehors, la soif ferait place au rassasiement, et deviendrait une source de bien-être; si le besoin n'était pas senti au dedans, la soif ferait place à l'indifférence, et cesserait au moins d'être une source de peine. Mais souhaiter sans obtenir, chercher sans trouver, vouloir sans pouvoir : voilà la soif - hélas ! et voilà la condition présente de l'homme; voilà notre condition, à vous et à moi. Dans notre coeur, un vide immense; dans la vie, rien pour le remplir: tout au plus

² Rom. VIII, 25, 26.

quelques contentements mesquins et trompeurs, qui ne se jettent dans ce vide que pour s'y perdre, comme une feuille sèche dans le Niagara.

Notre coeur : eh ! Qu'y a-t-il de plus insatiable ? Mais qu'y a-t-il aussi de moins rassasié ? Essayez de nommer une seule de nos aspirations qui ne se tourne en amertume par les déceptions qu'elle rencontre. Toutes ces soifs qui nous tourmentent, et que la lecture de mon texte a suffi pour réveiller en vous, sont autant de facultés naturelles qui ont fait appel à l'existence et auxquelles l'existence n'a point répondu. La soif de jouissance : désespoir de la faculté de sentir. Laissons à une « science faussement ainsi nommée » son mépris superbe et superficiel pour l'homme physique. Apprenons de la sainte Écriture à rendre plus de justice à ce corps formé de la poussière de la terre, mais d'une poussière que la main de Dieu a organisée, et où l'Esprit de Dieu a soufflé la vie³; à ce corps, dont le Psalmiste ne peut assez reconnaître la structure merveilleuse, et dont Dieu lui-même n'a point dédaigné d'inscrire dans son livre les accroissements confiés au sein maternel, jusqu'au jour où le mystère de la naissance devait mettre en lumière le mystère plus grand de la vie⁴. Dans les plans d'un Créateur dont « la bonté s'étend à toutes ses oeuvres⁵ » Les organes de ce corps, domicile et instrument de l'esprit, ne devaient être que des moyens de légitime jouissance et d'une activité heureuse autant que salulaire.

³ Gen. II, 7.

⁴ Ps. CXXXIX, 13-16.

⁵ Ps. CXLV, 9.

Que deviennent-ils en réalité ? Je veux qu'ils ne soient pas mis au service de la douleur par la maladie ou par les accidents, c'est-à-dire par ce bel ordre de la création ou miné sourdement ou subitement brisé: du moins ils s'émoussent, ils s'usent, ils se détruisent par l'âge, c'est-à-dire par le développement propre et régulier de notre être.

Chose étrange et cruelle ! le mouvement seul de la vie se charge de nous jeter en dehors des douceurs pour lesquelles la vie nous a été prêtée, en attendant qu'il nous jette en dehors de la vie elle-même - j'ai soif. La soif de lumière : désespoir de la faculté de connaître. Ce besoin curieux que nous apportons en naissant de nous enquerir et du monde, et de nous-mêmes, et du Dieu invisible qui a fait toutes choses ; ce besoin, également sensible dans l'enfance naïve, où il fournit à l'instruction un point de départ naturel, et dans la studieuse maturité, où il sert d'aiguillon à toutes les recherches et de base à toutes les sciences; ce besoin, qui ne s'arrêterait que parvenu aux limites les plus reculées du temps et de l'espace, et rais au clair sur tous les grands problèmes de l'esprit humain, que dis-je ? Qui même alors ne saurait s'arrêter, qui ne peut vivre qu'en marchant, et qui se jetterait à l'aventure dans le vide plutôt que de se renier en disant:

C'est assez... pourquoi tout cet immense appareil? Pour aboutir enfin à savoir le peu que nous savons, vous ou moi, pauvres créatures bornées en avant par la faiblesse et en arrière par la fatigue, à droite par la brièveté du temps et à gauche par les nécessités de la vie, de tous les côtés par une invincible ignorance: tout au plus, en cas d'exceptions rares, inouïes, séculaires, pour aboutir à

savoir ce que sait un Aristote, un Jérôme, un Anselme, un Descartes, un Leibnitz, c'est-à-dire un homme qui s'est un peu plus instruit que les autres de son ignorance, en usant son génie et son travail en efforts stériles pour se rendre compte, je ne dis pas du secret des perfections divines ou des taches qui noircissent le soleil, mais de ce qui pense au dedans de lui-même ou du brin d'herbe qui pousse à ses pieds - j'ai soif. La soif d'amour: désespoir de la faculté d'aimer.

S'il y a quelque chose qui nous distingue d'avec les créatures d'un ordre inférieur, quelque chose qui fasse reconnaître en nous « *la race de ce Dieu en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être*⁶ », quelque chose enfin qui nous fasse savourer le sentiment, la félicité, la gloire de l'existence, c'est à coup sûr cette faculté mystérieuse et tendre que nous possédons de doubler la vie, en sortant hors de nous-mêmes pour vivre dans un autre: c'est l'amour.

Aimer, quand on aime non de cet amour d'intérêt ou de convoitise qui n'est qu'un égoïsme déguisé, mais de cet amour qui a son principe et son modèle en Dieu, aimer, c'est refléter l'image d'un « Dieu qui est amour; » aimer, c'est faire descendre le ciel sur la terre. Oui; mais ce ciel, où est-il sur cette terre? Mais l'amour, tel que le coeur de l'homme l'appelle et l'aspire, un amour qui le charme sans le séduire, qui l'inonde sans l'enivrer, qui le possède sans le ravir à lui-même, l'amour vrai, pur, saint, divin, où le trouver, où le chercher seulement ici-bas ? Ah ! Dites-le-moi, si vous le savez! Avez-vous été si privilégié que de rencontrer une créature à laquelle vous ayez pu

⁶ Actes XVII, 28.

donner tout votre coeur contre tout le sien, sans réserve, sans scrupule, sans retour, sans intermittence, comme le coeur de l'homme a besoin de se donner pour pouvoir se dire : J'aime, et je suis heureux en aimant? Une créature assez aimable et assez aimante, fût-elle la plus aimable et la plus aimante que la terre ait eue à vous offrir, pour remplir votre capacité d'aimer sans y laisser de vide, et pour contenter un coeur à qui rien ne pèse plus que la solitude, excepté de se donner à demi, et qui va cherchant, avec une persévérance aussi infatigable qu'infructueuse, où se placer sans se mutiler? - j'ai soif.

La soif de sainteté: désespoir de la faculté de bien faire. Si l'esprit fait le sel de l'existence et si le coeur en fait le charme, c'est la conscience qui en fait le prix. L'ambition suprême d'imiter le Dieu trois fois saint, la résolution arrêtée de tout soumettre à sa volonté et de tout régler par sa loi, coûte que coûte, voilà le besoin le plus profond, le plus impérieux, le plus inaliénable de la nature humaine, et sans doute aussi, pensez-vous, le plus assuré, par la fidélité de Dieu même d'une satisfaction complète... Satisfaction complète ! Hélas ! Et ne voyez-vous pas le sourire amer que cette espérance provoque chez les meilleurs entre tous, qui sont aussi entre tous les plus mécontents d'eux-mêmes !

Croyez-en un homme qui n'a vraisemblablement jamais été surpassé en sainteté par aucun autre, peut-être jamais égalé. Écoutez saint Paul, répandant devant l'Église contemporaine et devant les générations futures le témoignage de son impuissance, d'une impuissance passée, je le veux, mais qu'il n'eût jamais exprimée en ces termes, s'il ne lui en fût resté quelque chose au moment qu'il en gémit si douloureusement par le Saint-Esprit:

Qui a soif ?

Adolphe Monod

« La loi est spirituelle; mais moi, je suis charnel, vendu au péché. Je n'approuve pas ce que je fais; car je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais. Je sais qu'en moi, c'est-à-dire dans ma chair, il n'habite rien de bon; car j'ai le vouloir, mais je ne trouve pas le moyen d'accomplir le bien. Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux point... Je trouve donc cette loi en moi, que quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu quant à l'homme intérieur; mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. »

Quand un saint Paul a parlé, dirai-je ? ou pleuré de la sorte sur la nature humaine, ce serait prendre un soin superflu que de recueillir, une à une, les humiliantes confessions d'un Socrate ou d'un Kant, d'un Augustin ou d'un Luther. Aussi bien, il ne vous faut pas d'autre témoignage que celui de votre propre conscience, sondée de bonne foi. Quand avez-vous réalisé, quand avez-vous seulement approché de réaliser l'idéal de sainteté que vous portez au dedans de vous ? Quand avez-vous pu contenir sous la seule loi divine vos pensées, vos discours, vos actes ni mêmes ? Quand avez-vous pu faire tout ce que vous vouliez, tout ce que vous deviez, j'ai presque dit tout ce que vous pouviez ?

Ah ! qui ne reconnaîtrait, pour peu qu'il soit sincère avec lui-même, que ce point où la satisfaction de nos vœux intérieurs est le plus nécessaire, et en apparence le plus promise, est aussi celui où elle nous échappe le plus invariablement ? Qui pourrait se rappeler ce qu'il doit être en piété, en charité, en pureté, en patience, et ne pas s'écrier des plus intimes, -, profondeurs de son âme : J'ai soif ?

J'ai soif : c'est par où il en faut toujours finir, chaque fois que l'on compare les besoins du coeur avec les réalités de la vie. Telle est la disproportion, j'allais dire tel est le contraste, entre les deux moitiés de notre existence, que l'on a peine à se persuader qu'elles aient été faites l'une pour l'autre. Donnez-moi le coeur de l'homme, ce coeur si grand, si ambitieux, si ardent : jamais, non jamais, je ne pourrai lui pressentir pour théâtre la vie qui est mise devant nos yeux; donnez-moi à son tour la vie telle qu'elle est, cette vie si étroite, si froide, si vite épuisée : jamais, non jamais, je ne pourrai lui pressentir pour acteur le coeur que nous sentons battre au dedans de nous. On dirait d'une union mal assortie, où le rapprochement forcé ne sert qu'à faire ressortir l'incompatibilité des humeurs; et l'on serait tenté de croire, tant qu'on n'a pas appris de l'Évangile le secret de ce déchirement, que ce coeur a été fait pour un autre monde ou ce monde pour un autre coeur, et qu'ils n'ont été jetés ensemble que par une étrange et aveugle confusion.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine: c'est que la coupe de la vie, douce peut-être à qui ne fait que l'effleurer, garde à qui la boit jusqu'au fond une lie amère, que l'inexpérience appelle déception et l'expérience mélancolie. La mélancolie n'est pas, comme l'estime le vulgaire, le songe creux d'un cerveau malade: elle est la conscience réfléchie d'une situation trop réelle; elle n'est pas dans un homme qui s'exalte, elle est dans l'humanité qui se connaît. Présente chez tous, quoique inégalement sentie et plus inégalement comprise, croissant en tranquillité apparente à proportion qu'elle se dépouille par degrés de ce qui lui restait d'espoir, la mélancolie est le dernier mot de l'existence terrestre; et

ceux sur qui elle pèse le plus sont ces esprits et ces coeurs privilégiés, qui, en se préoccupant plus que les autres de la véritable fin de l'homme, constatent mieux aussi l'impossibilité d'y atteindre.

Elle respire, cette mélancolie, dans toutes les choses humaines, à commencer par les meilleures: dans les méditations du philosophe, dans les imaginations du poète, dans les créations de l'artiste, dans les conceptions de l'homme d'État; dans les privations de l'isolement, et dans les mécomptes de la vie commune, dans le mariage et dans la famille, dans la naissance et dans l'éducation; dans le commencement et dans la fin de toute entreprise, dans nos peines et dans nos plaisirs, surtout dans nos Plaisirs, dans le développement de cette vie toujours mourante, qui ne s'entretient comme un flambeau, qu'à la condition de se consumer; que dis-je? elle respire dans la nature elle-même, dans l'animal qui se lasse, dans la fleur qui se penche, dans la feuille qui tombe, dans l'eau qui s'écoule, dans le jour qui décline, dans la saison qui se renouvelle, enfin dans tout cet échange incessant dont se compose le mouvement des êtres, se déplaçant les uns les autres, se succédant les uns aux autres, se nourrissant les uns des autres...

Ne prenez pas ce langage pour l'élégie de la vie : ce n'en est pas l'élégie, c'en est l'histoire. La fiction poétique se fait en sens inverse: elle embellit la vie avant de l'avoir connue, et sourit à une peinture dont le monde réel n'a pas fourni les couleurs. Trouvez-moi un coeur qui s'attende encore à la vie pour le satisfaire : ce sera, je vous le dis à l'avance, quelque jeune adolescent faisant ses premiers pas dans la vallée, et y cueillant sa première fleur ; quelque jeune ami des arts rêvant son premier

Qui a soif ?

Adolphe Monod

chef-d'oeuvre, quelque jeune troubadour chantant ses premiers vers, ou peut-être quelque jeune couple favorisé coulant sa lune de miel... Eh bien, jeunesse aimable jusque dans vos illusions, allez, faites vos expériences, puisqu'elles sont encore à faire; mettez le dehors d'accord avec le dedans, si vous le pouvez; rassasiez votre oeil de voir et votre oreille d'entendre; contentez jusqu'au bout la curiosité de savoir qui vous travaille; découvrez l'objet unique qui doit répondre de tout point à votre besoin d'aimer; réalisez l'idéal moral auquel aspire votre homme intérieur; trouvez enfin le bien que votre coeur demande - et trouvé, fixez-le - faites cela, et puis venez me démentir : je vous attends.

Mais nous, hommes faits, nos expériences sont faites. Eh bien! nous ne trouvons rien qui les dépasse dans le début si profondément triste, mais non moins profondément vrai, de l'Ecclésiaste, et nous disons avec lui : « Vanité des vanités, tout est vanité... J'ai regardé tout ce qui se fait sous le soleil : voici, tout est vanité et rongement d'esprit... J'ai considéré toutes les oeuvres que mes mains avaient faites, et tout le travail auquel je m'étais occupé en les faisant: voici, tout est vanité et rongement d'esprit... Alors, j'ai haï cette vie, et je me suis dégoûté de tout ce qui se passe sous le soleil; car tout est vanité et rongement d'esprit. » Nous avons demandé, et n'avons point obtenu nous avons crié, et on ne nous a point répondu nous avons soif. Tout ce que nous avons jeté dans le vide de notre coeur n'a fait que l'agrandir, tout ce dont nous avons essayé pour apaiser ses désirs, n'a servi qu'à les irriter : nous avons soif. Non seulement la vie ne nous a point rassasiés, mais nous ne comptons plus sur elle pour nous rassasier jamais; nous avons si bien connu qu'elle n'a pas ce que nous réclamons, que

Qui a soif ?

Adolphe Monod

nous ne le lui demandons plus : nous avons soif. Pour prix de toutes nos recherches et au bout de tous nos soupirs, nous voici, le coeur altéré et béant, devant une existence qui n'a cessé de nous faire illusion que pour cesser de nous contenter : nous avons soif, toujours soif, de plus en plus soif !

Cette contradiction perpétuelle entre le coeur et la vie est intolérable à la longue; s'y reposer est impossible, il en faut sortir à tout prix. Pour en sortir, l'homme n'a que le choix de ces deux moyens : ou découvrir une vie qui s'élève au niveau du coeur, ou, si cette vie n'existe pas, abaisser le coeur au niveau de la vie.

Abaissier le coeur au niveau de la vie : voilà le moyen vulgaire, auquel ont recours les neuf dixièmes du genre humain. Le coeur est trop grand pour la vie? Qu'à cela ne tienne: on remettra le coeur à sa place, on le comprimera jusqu'à ce qu'il sache régler ses exigences sur les dons de la vie, comme on taille le branchage trop luxuriant d'un arbre jusqu'à ce qu'il s'aligne dans les charmilles de Versailles, ou comme le barbare Procuste raccourcissait le corps de ses victimes de tout ce qui dépassait la mesure de son lit. Notre être physique a une faculté de sentir, capable de jouissances douces autant que délicates, mais qui ne trouve pas de contentement digne d'elle dans les choses de la terre : eh bien ! il faut se contenter à moins, et réduire l'admirable machine de notre homme naturel aux proportions de la bête, qui se renferme dans la satisfaction de ses besoins et de ses appétits.

Notre esprit a une faculté d'interroger et de connaître, qui ne se lasse jamais de chercher et qui ne découvre nulle part ici-bas le lieu de son repos : eh bien ! il faut sevrer cette curiosité importune, détourner la soif de l'étude dans l'ardeur des spéculations commerciales ou des discussions politiques, et exercer notre intelligence trompée à tourner sur elle-même sans fin ni fruit, comme le malheureux écureuil condamné à s'étourdir sans relâche par le mouvement immobile de la roue qui lui sert de cage.

Notre coeur a une faculté d'aimer, que les meilleures des créatures ne font qu'irriter par l'impuissance où elles sont de la satisfaire : eh bien ! il faut dire adieu à l'amour, il faut se fabriquer un coeur moins difficile, il faut s'accommoder en affection de la mesure reçue, à peu près, passez-moi mes comparaisons familières, comme le boeuf ou le cheval s'accommode de son ordinaire.

Notre conscience a une faculté de sainte obéissance, qui ne connaît rien de trop haut pour son vol sublime, mais qui ne peut tenter de prendre son essor sans se heurter à chaque pas ou contre les pièges cachés dans le fond de l'âme, ou contre les suggestions du malin, ou contre les maximes d'une société corrompue : eh bien ! il faut lui couper les ailes, il faut faire son deuil d'une perfection chimérique, il faut se résigner à vivre comme vit tout le monde, et prendre son parti avec soi-même pourvu qu'on évite les égarements d'une sensualité grossière, d'une avarice sordide, d'une prodigalité folle ou d'un égoïsme sans pudeur. On ne se dit pas tout cela à soi-même, mais on agit dans cet esprit; on ne se propose pas ce but ignoble, mais on y tend par un vague instinct; hélas ! et l'on finit par y atteindre. Ainsi se forment - je

devrais dire, se déforment - des hommes, auxquels il ne manque plus pour être hommes que d'être hommes ; des hommes, qui se dépouillent insensiblement de l'image de Dieu gravée au dedans d'eux, pour se tenir à celle de la race déchue au sein de laquelle ils se trouvent jetés; des hommes, qui ont su, comme ils disent, se faire une raison - dites plutôt une ration ! - et qui ne retiennent de sentiment, de curiosité, d'amour, de sainteté, que ce qui est à la hauteur des choses, de ces choses dont ils devraient être les maîtres et dont ils se sont fait les esclaves.

C'est déjà un spectacle assez douloureux que celui d'un seul homme qui a consenti à se mutiler de la sorte: mais que dire de toute une race qui se serait résignée à faire sur elle-même cette honteuse opération? Et pourtant quel autre tableau présente le monde, que le mouvement perpétuel et infini d'une multitude qui s'est arraché le coeur pour s'arranger avec la vie ? Que s'il s'élève du sein de cette multitude quelques esprits d'élite qui aiment mieux garder leur soif, avec, tous les tourments qu'elle leur cause, que de s'en débarrasser en s'anéantissant, ceux-là même peuvent-ils se flatter de porter cette noble résolution jusqu'au bout? En est-il un seul qui soit absolument à l'abri de l'abaissement général, un seul qui ne se soit en quelque mesure amoindri pour se prêter à la coutume, à l'exemple, à l'opinion, à la nécessité, en un mot à ce qui est, parce qu'il est ?

N'accablons pas la nature humaine : elle est plus digne ici de pitié que d'indignation. Encore une fois, la force des choses entraîne, condamne le coeur et la vie à se mettre d'accord; et il ne nous reste d'autre ressource que d'éteindre graduellement notre coeur dans l'atmosphère

Qui a soif ?

Adolphe Monod

étouffante de la vie, à moins que nous ne connaissions quelque moyen de renouveler au contraire la vie par le foyer du coeur. Au lieu d'abaisser le coeur au niveau de la vie, élever la vie au niveau du coeur : voilà, voilà à ce problème terrible la seule solution digne de nous, parce qu'elle est seule capable de nous satisfaire sans nous humilier - mais cette solution est-elle possible ?

Elle l'est, car elle doit l'être. Elle l'est, car quelque chose en nous nous le dit de la part de Dieu. Elle l'est, car Dieu nous le déclare par l'organe de son Fils, cet autre lui-même : « Si quelqu'un a soif.. » que doit-il faire ? étouffer sa soif ? non, mais lui donner un libre cours et la satisfaire en Jésus-Christ - « si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Il y a donc, grâce à Dieu, il y a une vie qui répond pleinement à tous les besoins du coeur humain, rendu à ses instincts les plus élevés; cette vie est en Jésus-Christ, d'où elle se communique à nous par la foi.

De tous les hommes que notre terre a nourris, quel est celui qui a offert dans sa personne l'exemple, disons mieux, le type le plus accompli de la paix et de l'harmonie intérieure ? Vous avez répondu : « Jésus-Christ homme; » c'est le nom que saint Paul donne au Fils de Dieu contemplé dans l'humble perfection de sa nature humaine. Cette paix, cette harmonie suppose que le coeur de Jésus-Christ homme, à la différence du nôtre, avait trouvé une vie qui lui répondait de tout point : cette vie, quelle était-elle ?

Ce n'était pas la vie terrestre. A ne voir que la vie terrestre, Jésus-Christ homme est celui de tous les hommes en qui la rupture que je viens de signaler entre les besoins du dedans et le contentement du dehors, a dû être à la fois le plus complet et le plus sensible. Car, nul autre n'eut le coeur aussi grand ; pour nul autre la vie ne fut aussi amère. Jésus-Christ, que Pilate a plus fidèlement dépeint qu'il ne pensait lui-même en disant aux Juifs : « *Voici l'homme*⁷, » Jésus-Christ n'est pas un homme seulement, il est l'homme ; le plus homme des hommes ; l'homme en qui l'humanité se résume tout entière, et porte ses caractères distinctifs à leur plus haute puissance. Toutes les parties de son être, conscience, coeur, esprit, corps même, ont dû être pourvues d'une aptitude et d'une délicatesse exquise, qui, tout en l'ouvrant plus qu'un autre aux douceurs, oserai-je dire aux jouissances, pour lesquelles l'humanité normale est formée, le livrait plus qu'un autre aussi au sentiment des amertumes et des privations réservées à l'humanité déchue. Aussi, quand ce Fils de l'homme, touchant au terme suprême où tout va être accompli pour lui et par lui, laisse échapper ce soupir annoncé depuis mille ans par les Écritures divines : « J'ai soif⁸, » il exprime, faut-il le dire ? plus qu'un besoin matériel que satisferait un peu d'eau recueillie sur le sein de notre pauvre terre ; la soif physique de Jésus est l'emblème d'une autre soif plus cachée et plus grande, qui travaille tout son être humain. Soif de félicité, soif de lumière, soif d'amour, soif de sainteté, toutes les soifs qui nous consomment concentrent en lui leurs ardeurs ; et nul n'éprouvera jamais un besoin égal au sien ni de jouir de l'existence

⁷ Jean XIX, 5

⁸ Jean XIX 28 ; Ps. LXIX, 22.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

sans mélange, ni de contempler la vérité sans ombre, ni d'aimer et d'être aimé sans réserve, ni de goûter la communion de Dieu sans nuage,

Cette soif des soifs est-elle apaisée? Hélas ! Une éponge trempée de vinaigre, voilà tout ce que le divin crucifié obtient, dans son agonie, de la miséricorde de ses bourreaux ! L'Écriture l'a prévu dans le même endroit: « Ils m'ont donné du fiel pour mon repas, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. » C'est que ce fiel, ce vinaigre est à son tour l'emblème de la réponse que fait la terre à la soif qui dévore le Fils de l'homme. A sa soif de félicité, elle répond par cette coupe qu'il ne peut voir approcher de ses lèvres sans se rejeter en arrière en s'écriant : « Père, s'il est possible, fais que cette coupe passe loin de moi ! » A sa soif de lumière, elle répond par ces ténèbres qui voilent la face du soleil, gage mystérieux de ces autres ténèbres qui couvrent dans cette heure obscure les plans de la justice divine, et au sein desquelles le Fils de Dieu lui-même a peine à se retrouver : « Ne détourne point ta face de ton serviteur!... Mon coeur est agité ! La lumière même de mes yeux n'est plus avec moi ! ».

À sa soif d'amour, faisant appel par son sacrifice expiatoire à une terre maudite et perdue, elle répond, cette terre ingrate, par l'indifférence qui se détourne de la victime, par la lâcheté qui l'abandonne, par la perfidie qui la trahit, par la haine qui la condamne, par la fureur qui l'égorge : « Ils ont percé mes mains et mes pieds. Même celui qui avait la paix avec moi a levé le talon contre moi. J'ai attendu quelqu'un qui eût compassion de moi, mais il n'y en a point eu, et des consolateurs, mais je n'en ai point trouvé. » Que s'il se réfugie enfin dans le

sein de son Dieu et de son Père, à sa soif de sainte communion avec son Dieu et son Père elle répond par ces péchés sans nombre ni mesure dont elle se décharge sur sa tête innocente, qui appellent sur lui toutes les vengeances célestes, et qui pèsent d'un poids insupportable sur la prière même de son âme : « Mes iniquités ont surmonté ma tête, elles se sont appesanties au delà de ce que je puis porter... Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, t'éloignant de ma délivrance et des paroles de mon rugissement⁹ »

Mais, si la vie terrestre de Jésus-Christ homme irrite sa soif au lieu de la satisfaire, quelle est-elle, encore une fois, cette autre vie qui le désaltère, qui l'abreuve, qui l'inonde de paix et d'harmonie ? Cette autre vie est celle qu'il contemple, dans le psaume XVI, succédant à sa résurrection d'entre les morts : « Tu me feras connaître le chemin de la vie; » celle que le Père lui promet, dans Ésaïe, pour prix de sa vie terrestre sacrifiée : « Après qu'il aura donné sa vie en oblation, il prolongera ses jours; » celle enfin par laquelle l'Apôtre nous explique le secret de son renoncement à la vie et à la gloire de ce monde: « Portons les yeux sur le chef et le consommateur de la foi, Jésus, qui, en échange de la joie qui lui était proposée, a souffert la croix, ayant méprisé la honte, et s'est assis à la droite du trône de Dieu¹⁰. »

Au travers de la vie terrestre, rendue transparente par la foi, Jésus découvre une vie de second plan, où le jour de

⁹ Ps. XXII, 2, 17; XXXVIII, 5, 11; XLI, 10; LXIX, 18, 21.

¹⁰ Ps. XVI, 11; És. LIII, 10; Hébr. XII, 2. C'est la vraie interprétation de ce passage; le mot hébreu emprunté aux exercices de la carrière, décide la question à lui seul.

demain va le faire entrer; une vie qui a été faite pour son coeur, comme son coeur a été fait pour elle; une vie que sa soif n'a qu'à attendre pour être rassasiée à souhait. S'il a soif de félicité, voici, dans cette vie nouvelle, « un rassasiement de joie en la présence de Dieu, et à sa droite des plaisirs pour jamais¹¹. » S'il a soif de lumière, voici tous les voiles levés, et la plénitude de la vérité divine resplendissant en lui et pour lui. S'il a soif d'amour, voici la famille de ses rachetés lui rendant amour pour amour, et redisant entre eux et avec les saints anges la leçon d'amour qu'ils ont apprise de lui. S'il a soif de communion avec Dieu, voici le Père comblant le Fils de sa direction ineffable, et la sainte volonté du Père s'accomplissant, par le Fils, dans la création affranchie et renouvelée¹². Qu'à la soif du Fils de l'homme crucifié la terre ne réponde que par le fiel et le vinaigre - regardez un peu plus haut, un peu plus loin, et vous allez voir le ciel lui répondre par « ses canaux ouverts¹³ » se déchargeant à pleins bords dans la capacité divine du Fils de l'homme, que les douleurs de la chair et le sacrifice de la croix n'ont tourmentée que pour l'agrandir !

Voilà celui qui vous dit, à vous qui avez soif aujourd'hui, comme il a eu soif : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Cette vie éternelle, au sein de laquelle il reforme l'harmonie de son existence que la vie de la terre a brisée, ce n'est pas pour lui seul qu'il l'a conquise, c'est pour ces pauvres créatures déchues qui ont gâté la vie et troublé la terre par le

¹¹ Ps. 16, 11.

¹² Rom. VIII, 21.

¹³ Mal. III, 10.

péché. Qu'elles croient seulement en lui; qu'elles se jettent sans réserve entre les bras de ce Fils de Dieu devenu le Fils de l'homme pour les racheter; qu'elles ne veuillent savoir autre chose que Jésus-Christ et lui crucifié, » d'autre justice que son obéissance, d'autre expiation que son sacrifice, d'autre salut que sa grâce, mais sa grâce toute gratuite¹⁴: c'en est assez pour qu'il partage avec elles tout ce qu'il a reçu du Père, et qu'il leur communique, au lieu de cette mort qu'elles ont attirée sur lui, cette vie divine qu'il a méritée pour elles. Aussi, dans le plus prophétique de tous les psaumes prophétiques que je viens de citer, à peine a-t-il commencé de se réjouir dans la délivrance que Dieu lui réserve après toutes ses douleurs, que passant tout à coup de lui-même à « ses frères, » il leur garantit la vie de leur cœur dans la vie du sien: «Votre cœur vivra à perpétuité» promesse qu'il reprend en saint Jean après onze siècles écoulés : « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez¹⁵. » - « Celui qui a le Fils a la vie¹⁶; » la vie du Fils, la vie qui répond au cœur, la vie enfin qui est la vie. Que si « cette vie est aujourd'hui cachée avec Christ en Dieu, » il ne faut pour la voir mise en lumière qu'attendre à demain : «Quand Christ, votre vie, paraîtra, vous paraîtrez aussi avec lui en gloire¹⁷. » Là, et seulement là, vous trouverez de quoi étancher la soif qui vous consume, dans la vie de Jésus devenue la vôtre.

Vous avez soif de sainteté: voici de quoi vous rassasier. Eh ! qui pourrait troubler encore votre

¹⁴ Rom. III, 123.

¹⁵ Ps. XXII, 26; Jean XIV, 19

¹⁶ 1 Jean V, 12.

¹⁷ Col. III, 4.

obéissance? Le spectacle que vous avez sous les yeux? Vous avez hérité de « nouveaux cieus et une nouvelle terre où la justice habite, » sous l'empire de Jésus. Le tentateur? Il ne saurait « vous suivre où vous allez, » et n'a plus rien' en vous, parce qu'il « n'a rien en Jésus.» Votre corruption propre? Elle a fait place à l'Esprit de Dieu, vous remplissant dans cette mesure «sans mesure» qui est le partage de Jésus. Votre entourage ? Vous êtes dans la société des élus de la terre affranchis du péché, des anges du ciel qui ne l'ont jamais connu, que dis-je? Dans la société de ce Jésus qu'adorent les uns et les autres, et auquel « vous aurez été rendu semblable, parce que vous le verrez tel qu'il est¹⁸.»

Pur comme lui est pur, saint comme il est saint, un avec lui comme il est un avec le Père, vous n'êtes plus affamé et altéré de la justice » que pour « être rassasié,» que pour «être rempli jusqu'en toute plénitude de Dieu¹⁹.»

Vous avez soif d'amour: voici de quoi vous rassasier. Vous n'avez pu trouver ici-bas de créature assez aimable et assez aimante pour répondre à la capacité de votre coeur : mais, devant ce « Fils de l'homme qui est dans le ciel, » aimable jusqu'à faire « les délices » de l'amour éternel²⁰, aimant « jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, a, la difficulté est toute contraire. Vous cherchez vainement en vous-même un coeur capable de contenir tout l'amour qu'il vous inspire et

¹⁸ 2 Pierre III, 13; Jean XIV, 30; III, 34; 1 Jean III, 2.

¹⁹ Éph. III, 19.

²⁰ Prov. VIII, 30.

qui vous déborde de tous les côtés; sans parler de l'amour que vous inspirent désormais, après lui et en lui, les créatures elles-mêmes, sanctifiées et transformées à sa ressemblance. Au sein de cette famille céleste dont nulle famille sur la terre ne peut donner l'idée, vous vivrez dans l'amour, vous vivrez d'amour, vous serez amour comme Dieu lui-même.

Vous avez soif de lumière: voici de quoi vous rassasier. Ce Jésus en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance, » si vous pouviez chaque jour l'entretenir et l'interroger, que manquerait-il à votre besoin de connaître, aussitôt satisfait que senti ? Eh bien ! Vous voici admis à son entretien de tous les jours, vous voici libre de l'interroger tout à votre aise; lui, glorifié, et non plus tel que l'interrogeaient ses disciples dans les jours de sa chair, lorsque cette chair mortelle se mettait entre eux et lui; vous, glorifié avec lui, et non plus emprisonné dans ces organes d'aujourd'hui, qui semblent quelquefois, telle en est l'insuffisance, tenir moins du secours que de l'obstacle et découvrir moins la vérité que l'intercepter.

Mais, au reste, Jésus vous promet plus encore : «En ce jour-là vous ne m'interrogerez plus sur rien²¹; » tant il est vrai que rien ne pourra plus se dérober à vos recherches, disons mieux, se cacher à votre vue, toute pleine de la vive lumière de Dieu.

Vous avez soif enfin de félicité, et d'une félicité qui contente tout l'homme: voici encore de quoi vous

²¹ Jean XVI, 23

rassasier. La félicité que Jésus vous réserve dans «le lieu qu'il « est allé préparer pour vous» est pour tout l'homme, pour son corps ressuscité aussi bien que pour son esprit sanctifié.

Que la philosophie n'ait à vous promettre (si elle savait promettre quelque chose!) qu'une immortalité froide, où l'âme séparée du corps peut prétendre tout au plus à une existence incomplète et incompréhensible, qu'elle semble devoir consumer à courir après cette moitié de soi-même qui n'est plus avec elle.

L'Évangile de Jésus vous appelle à revivre tout entier dans un corps que l'Apôtre nomme tour à tour «céleste, glorieux, incorruptible» et enfin «spirituel²²,» comme s'il désespérait de le définir autrement que par une contradiction indéfinissable; dans un corps dont toutes les puissances, à la fois exaltées et purifiées, servent avec une égale aptitude la gloire de Dieu et votre propre bien-être; dans un corps enfin que vous nourrissez « d'un fruit nouveau dans le royaume des cieux, assis à table avec Abraham, Isaac et Jacob, » et contemplant face à face l'objet de leur foi et de la vôtre²³.

Que dirai-je encore ? Penché sur cette source inépuisable de sainteté, d'amour, de lumière et de joie qui est en Jésus, vous n'avez plus qu'à vous courber

²² 1 Cor. XV, 44,

²³ Matth. VIII, 11; XXVI, 29, Job XIX, 25.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

pour boire à longs traits tout ce dont vous avez soif, tout ce dont vous pourrez avoir soif désormais.

Mais que fais-je en m'essayant à dépeindre «des choses que l'oeil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, qui ne sont pas même montées au coeur de l'homme?»

Tenons-nous-en à la parole de notre Sauveur. « Il sait de quoi nous sommes faits, » et quelle est cette soif qu'il est venu partager avec nous; il nous promet que nous serons rassasiés : que cela nous suffise. Aussi bien, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il nous le promet. Il le promettait hier, dans le langage magnifique des premiers prophètes, annonçant sa première venue : *« Quant aux affligés et aux misérables qui cherchent des eaux et n'en trouvent point, et dont la langue est desséchée par la soif, moi, l'Éternel, je les exaucerai, moi, le Dieu d'Israël, je ne les abandonnerai point. Je ferai sourdre des fleuves dans les lieux haut élevés, et des fontaines au milieu des vallées; je réduirai le désert en des étangs, et la terre sèche en des sources d'eaux. »*

Il le promettra demain, dans les tendres invitations de l'apôtre-prophète, annonçant sa seconde venue: «À celui qui aura soif, je lui donnerai de la source d'eau vive, sans qu'elle lui coûte rien Et l'Esprit et l'Épouse disent: Viens! Que celui aussi qui l'entend dise: Viens ! Et que celui qui a soif vienne, et quiconque vent de l'eau vive en prenne, sans qu'elle lui coûte rien. Ils n'auront plus de faim, ni de soif; car l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux sources vives des eaux.²⁴»

²⁴ És, XLI, 17, 18 ; Apoc. XXI, 6; XXII, 17; VII, 16, 17.

Que nous faut-il de plus ? Tâchons, par ces moyens imparfaits dont nous disposons aujourd'hui, à nous figurer tout ce qui peut combler tous les vides de notre coeur ; mais cela fait, disons-nous bien que « Dieu peut faire infiniment au delà de tout » ce que nous pouvons demander on concevoir. » La terre n'est pas plus au-dessous du ciel, que nos vœux les plus ardents et nos espérances les plus hardies sont au-dessous de la réalité vivante que Jésus va nous faire trouver près de lui, en lui, demain, quand ce voile de chair qui nous sépare de lui sera tombé. Livre-toi donc sans crainte, ô mon âme ! à l'ambition qui te travaille ! déploie tes ailes dans l'espace infini ouvre la bouche toute grande ! » souhaite, demande, appelle, et ne désespère plus de rien - que de pouvoir embrasser dans son immensité le rassasiement promis pour cette autre vie que Dieu a mise devant son Christ, et que son Christ a mise devant toi : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! »

Oui, demain ; mais aujourd'hui ? Entre notre coeur et cette vie céleste qui doit le rassasier, pourquoi la barrière de cette vie terrestre qui intercepte si cruellement le rassasiement attendu ; de cette vie, courte pour l'éternité, mais si longue pour le temps, surtout quand on souffre ; de cette vie, moins difficile à accepter par les douleurs dont elle abonde, que par ce qu'elle offre de vide et d'imparfait à un être qui ne saurait se reposer que dans la plénitude et la perfection ? À cette question, je pourrais répondre par la perturbation que le péché a portée dans l'ouvrage du Créateur, et qui veut être reconnue pour être réparée ; mais tenons-nous-en ici à une réponse plus heureuse et mieux prise dans l'esprit de mon texte. Aujourd'hui a sa place marquée dans le rassasiement de demain ; la vie terrestre n'intercepte la vie céleste que

pour la préparer ; elle n'en est pas la barrière, elle en est l'apprentissage et l'éducation.

C'est encore en Jésus-Christ homme qu'il faut aller étudier cette doctrine aussi instructive que consolante. Qu'il aurait mal compris l'Évangile, celui qui ne saurait trouver dans la vie terrestre de Jésus-Christ qu'un obstacle ou qu'un délai apporté au développement de sa vie céleste ! L'Évangile nous fait contempler dans l'une le prélude, j'allais dire la condition de l'autre. C'est « à cause de la mort qu'il a soufferte, que Jésus a été couronné de gloire et d'honneur ; » c'est pour « s'être abaissé jusqu'à la croix, » qu'il a été souverainement élevé et qu'il a reçu « un nom qui est au-dessus de tout nom ; » c'est le fruit du « travail de son âme » sur la terre, qui doit « le rassasier » au siècle des siècles²⁵. Il le sait bien, et cette pensée lui adoucit les amertumes de sa vie terrestre ; disons plus, cette pensée lui inspire une sainte impatience de parcourir, d'épuiser la série des douleurs par lesquelles il lui faut passer pour « entre ; dans sa gloire, » et qui ne reculent la joie de sa délivrance que pour la mûrir et l'accroître. Cette coupe qu'il repousse par l'instinct de la nature, il en a soit en même temps pour l'accomplissement de sa mission ; et s'il s'écrie : « Père, délivre-moi de cette heure ! » il ajoute aussitôt après par un sentiment contraire : « Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure. Père, glorifie ton nom²⁶ ! » Ce baptême de douleur dont il doit être

²⁵ Hébr. II, 9 ; Phil. II, 9 ; És. LIII, 11.

²⁶ Luc XXIV, 26 ; Jean XII, 27.

baptisé, il en a soif : « J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis je pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli²⁷ ! »

Cette pâque dernière qui doit préfigurer son sacrifice et le précéder de quelques heures, il en a soif : « J'ai ardemment désiré de manger cette pâque avec vous avant que je souffre²⁸. » Le prompt dénouement de ce complot qui doit le livrer aux mains des méchants, il en a soif : « Ce que tu fais, dit-il au traître Judas, fais-le bientôt²⁹. » Enfin, toute cette « volonté de Dieu » qui aboutit au sacrifice de la croix³⁰, il en a soif : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son oeuvre³¹ ; » une soif qu'il avait déclarée dès longtemps dans la prophétie : « Voici, je viens, il est écrit de moi au commencement du livre; mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté, et ta loi est au dedans de mes entrailles³² ! » Ainsi, en attendant de pouvoir rassasier sa soif dans la joie à venir, Jésus la rassasie dans les amertumes présentes dont cette joie est le prix.

Cette vue est encore trop superficielle. Pénétrons plus avant dans la philosophie du plan divin, dont toutes les parties sont si merveilleusement liées entre elles. La joie céleste de Jésus-Christ homme n'est pas seulement le prix de son amertume terrestre, elle en est le fruit ; l'une ne se rattache pas à l'autre seulement comme le salaire au travail, elle s'y rattache comme le développement au germe. Entre le présent et l'avenir l'Écriture reconnaît

²⁷ Luc XXII, 50.

²⁸ Luc XXII, 15

²⁹ Jean XIII, 27

³⁰ Hébr. X, 10.

³¹ Jean IV, 34.

³² Ps. XL. 8, 9. Hébr. X, 5-10,

un rapport naturel, nécessaire, qui réside dans le fond des choses : « Ce que l'homme aura semé, c'est aussi ce qu'il moissonnera³³. » Prises dans leur essence intime, la vie céleste de, « Jésus-Christ « homme » et sa vie terrestre se rejoignent et se confondent; car sa vie céleste n'est que la libre expansion de cet Esprit de Dieu, qui le remplit déjà « sans mesure³⁴ » dans sa vie terrestre, mais comme embarrassé dans la chair.

Cet Esprit, qui seul étanche la soif de l'homme intérieur, est figuré dans l'Écriture sous l'emblème de l'eau qui désaltère l'homme physique³⁵; il l'est plus spécialement dans notre Évangile, qui s'en explique en termes exprès à la suite de mon texte - « Il disait cela de l'Esprit, que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. » Plein de cet Esprit, Jésus, qui réalise le premier dans sa nature humaine tout ce qu'il vient accomplir dans l'humanité, est tellement un avec son Père, tellement établi dans le royaume des cieux, qu'il transporte le ciel sur la terre et vit dans l'éternité au sein du temps. C'est par là qu'il trouve à rassasier dès ici-bas les besoins de son cœur dans tous les événements de sa vie terrestre, vus en Dieu qui les a tous disposés l'un après l'autre ; et parce qu'il n'en est point de plus propres à développer en lui la vie de Dieu que ceux qui déchirent la chair, comme pour ouvrir à l'Esprit un plus libre passage, il n'en est point aussi où il trouve à mieux étancher la soif dont il est pressé. L'Esprit qui la rassasiera demain dans la gloire paisible d'en haut, la rassasie aujourd'hui jusque dans la lutte terrible, mais victorieuse, qu'il livre à la chair.

³³ Gal. VI, 7.

³⁴ Jean III, 34.

³⁵ És. XLIV, 3; LV, 1; Jean III, 5; IV, 14.

Tel maître, tels disciples. Pour nous aussi, la soif irritée d'aujourd'hui est la préparation nécessaire, l'éducation paternelle, qui doit aboutir à la soif rassasiée de demain. Pour nous aussi, les tentations par lesquelles il faut « que nous soyons attristés pour un peu de temps, afin que l'épreuve de notre foi nous tourne à louange, à honneur et à gloire, en la révélation de Jésus-Christ, » sont mêlées « d'une joie ineffable et glorieuse³⁶. » Pour nous aussi, la vie céleste commence dès ici-bas, sous le nom de vie spirituelle, par cet Esprit dont Jésus inonde nos coeurs, comme une terre sèche d'un fleuve d'eau vive. La vie spirituelle est déjà la vie céleste, mais cette vie voilée par les choses visibles, et la vie céleste est encore la vie spirituelle, mais cette vie dégagée des choses visibles ; cela est si vrai que l'Évangile a un même nom pour ces deux vies, « la vie éternelle, » qui se commence sur la terre pour se poursuivre dans le ciel, et par laquelle celui qui vit et croit en Jésus-Christ ne mourra jamais³⁷. »

Pour nous donc aussi, rien de perdu, rien d'ajourné par les épreuves de la vie: c'est dans les larmes que se sème le germe précieux dont le fruit doit se recueillir un jour avec chant de triomphe³⁸; la croix est le seul chemin de la gloire, et les croix les plus lourdes en sont les chemins les plus courts. Une fois pénétrée de cette doctrine de l'Évangile, disons mieux., une fois animée de l'Esprit de Jésus-Christ, une âme chrétienne goûtera une sorte de joie dans les déceptions, dans les privations, dans les douleurs de la vie, parce qu'elle sentira au dedans d'elle une soif profonde, que ces déceptions, ces privations,

³⁶ 1 Pierre 1, 6, 7.

³⁷ Jean XI, 26.

³⁸ Ps. CXXV, 6.

ces douleurs contentent à leur manière. Elle apprendra à dire avec l'indomptable Paul : « Je prends plaisir dans les infirmités, dans les injures, dans les nécessités, dans les persécutions et dans les angoisses pour Christ³⁹; » et avec le tendre Ézéchias : « Seigneur, c'est par ces choses-là qu'on vit, et dans tout ce qui est en ces choses consiste la vie de mon esprit⁴⁰ ! »

Oh ! Quelle lumière, quelle gloire, quelle félicité coule de ces hauteurs spirituelles sur la vie terrestre ! Dire que « toutes choses travaillent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu, » c'est dire beaucoup sans doute, mais ce n'est pas dire tout ce qui nous est ici révélé. Ce ne sont pas seulement les peines de la vie qui sont converties en épreuves salutaires, c'est le caractère même de la vie entière qui est transformé, et, si vous voulez me passer l'expression, qui est transfiguré. Désormais, au lieu d'apparaître comme un tant bien que mal, qu'on accepte à peine en attendant mieux, la vie terrestre comme aussi parfaite dans son genre que la vie céleste l'est dans le sien; car, de préparation, d'éducation pour la vie céleste, on n'en saurait imaginer de mieux adaptée que la vie terrestre; et en la dépouillant de ce qui irrite aujourd'hui notre soif, on la dépouillerait de ce qui garantit le plus sûrement notre rassasiement à venir. La vie terrestre se rapporte à la vie céleste à peu près comme l'Ancien Testament au Nouveau : l'Ancien Testament paraît étrange, incohérent, parfois dur, jusqu'à ce que le Nouveau soit venu « non abolir mais accomplir⁴¹; » ainsi

³⁹ 2 Cor. XII, 10.

⁴⁰ Ésaïe, XXXVIII, 16,

⁴¹ Matth. V, 17.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

la vie céleste, expliquant et continuant la vie terrestre, y répand l'ordre, l'harmonie et la paix.

Dans cette consolation offerte à tous, saisissez la part plus large qui vous revient, ô vous que consume une soif plus ardente encore et moins satisfaite que celle qui tourmente les autres ! Cessez de vous croire les enfants déshérités du Père céleste ; il ne tient pas à lui que vous ne soyez ses enfants privilégiés, les a plus conformes à l'image de son Fils⁴² : » avec plus de foi et d'amour, vous ne trouverez pas une de vos amertumes qui ne vous offre un rassasiement anticipé.

Voici un pauvre serviteur de Jésus-Christ qui, étendu depuis des années sur un lit oisif et douloureux, ne voit finir des jours de souffrance que pour faire place à des nuits d'insomnie. Eh bien ! C'est le moyen que Dieu a choisi pour rassasier sa soif. Avec un corps sain et une vie douce, il aurait échappé à bien des peines ; mais il aurait perdu des occasions précieuses de se préparer, je devrais dire d'être préparé par l'épreuve, par la patience, par la prière, que savons-nous ? peut-être aussi par le contraste, au sentiment plus vif d'une félicité plus profonde. « Voici, nous tenons pour bienheureux ceux qui ont souffert⁴³ ; » mais ceux qui souffrent aujourd'hui seront demain ceux qui ont souffert : ah ! mon frère, irez-vous murmurer aujourd'hui de ce qui fera demain « votre louange et votre cantique⁴⁴ ? » Et vous, ma soeur, vous êtes consumée intérieurement du besoin doux et terrible d'aimer et d'être aimée : nul n'eût apprécié plus

⁴² Rom. VIII, 28.

⁴³ Jacq. V, 11.

⁴⁴ Ps. CXVIII, 14.

que vous les consolations du foyer domestique; et ces consolations ont été refusées, vous voici « seule et affligée⁴⁵. » Refusées, mais par qui? par une fatalité aveugle ? non, mais par une providence paternelle; et pourquoi ? pour vous priver de ce qu'on prodigue aux autres ? non, mais pour vous enrichir entre tous. Croyez-le bien, « Dieu a pourvu à quelque chose de meilleur pour vous, » en vous réduisant à chercher votre plénitude dans son amour, et à borner en lui seul jusqu'aux désirs les plus légitimes, les plus nobles, les plus aliénables de votre nature. Si vous la possédiez, cette vie de famille que vous avez tant souhaitée, peut-être tant enviée, vous y gagneriez des joies qui vous manquent, cela est vrai ; des joies auxquelles les peines qui en dépendent n'ôtent rien de leur douceur profonde, quiconque sait aimer vous l'accordera encore; mais vous y perdriez une discipline miséricordieuse, qui doit vous exercer, par un renoncement sans réserve, à un amour sans partage.

Vous tous, « hommes de douleurs, » indigents, malades, mélancoliques, délaissés, vous vous plaignez - de quoi ? d'avoir été mis au rang de ces bienheureux qui pleurent, » de ces pauvres qui sont les plus riches, de ces faibles qui sont les plus forts. Écoutez-moi - je veux dire, écoutez-vous vous-mêmes - voudriez-vous, sur l'heure, échanger avec les favoris de la vie? Essayez de supplier Dieu de tout votre coeur, comme Jahbets, « de vous garantir tellement du mal que vous soyez sans douleur⁴⁶: » qui sait ? peut-être, à force de persévérance, votre prière sera exaucée, comme le fut la sienne Mais lion,

⁴⁵ Ps. XXV, 16.

⁴⁶ 1 Chron, IV, 10.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

vous n'oseriez prier comme a prié Jahbets, qui n'avait pas, comme vous, connu l'Évangile, ni, comme vous, reçu le Saint-Esprit; vous trembleriez à la pensée de vous retrancher les épreuves que vous a ménagées un Père⁴⁷, «qui ne contriste pas volontiers les fils des hommes⁴⁸;» tant le fond de votre propre coeur est d'accord avec moi, je veux dire avec Jésus-Christ !

Courage donc, enfants chéris, enfants préférés, marqués comme tels par la soif qui vous dévore ! Les yeux fixés, dans la foi de Jésus, sur « la joie qui vous est proposée, » bénissez, dans l'esprit de Jésus, toutes les douleurs qui vous en ouvrent le chemin - tout en cueillant avec liberté, avec amour, avec bonheur, la moindre fleur, fût-elle seule et toute petite, que Dieu fera croître sous vos pas dans votre vallée de larmes.

Alors, vous repasserez par les expériences étonnantes que le désert de Juda fait faire à David sur cet autre désert qui est dans son coeur. Après avoir commencé par vous écrier avec lui: « Mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite en cette terre déserte, altérée, sans eau, » vous trouverez dans la vie divine quelque chose de supérieur à tous les maux de la vie humaine, comme à tous ses biens : « Ta grâce est meilleure que la vie ; » et vous finirez par éclater en chant de triomphe, comme en dépit de vous-mêmes et de tout ce qui vous environne : « Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te loué avec un chant de réjouissance⁴⁹ ! »

⁴⁷ Lam. III, 33.

⁴⁸ Ezé. IX, 4.

⁴⁹ Ps. LXIII, 1-6.

Ainsi, devant le jour où l'ange de l'Apocalypse vous invitera à boire, de la main de Jésus, à la coupe de sa joie céleste⁵⁰, vous boirez avidement de la main du même Jésus à la coupe de son amertume terrestre : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! »

Etes-vous capables de recevoir une consolation plus haute, une consolation toute de charité, prise non dans le rassasiement de votre propre soif, mais dans celui de la soif d'autrui ? Au reste, le mot consolation est ici trop faible, et celui de gloire conviendrait bien mieux. Car que se pourrait-il de plus glorieux que d'entrer, je ne dis plus seulement dans l'esprit de Jésus-Christ, mais dans son oeuvre elle-même, et que d'être en quelque sorte crucifiés pour vos semblables ? Hâtons-nous de nous expliquer.

Le fruit que Jésus devait recueillir pour lui-même de son abaissement et de son sacrifice, n'était pas le principe unique de sa paix dans ses douleurs ; il n'en était pas même le principe dominant : Jésus laisse toujours la première place à l'amour. Après la gloire de son Père, dont il était venu manifester le nom aux hommes, ce qui le préoccupait le plus, c'était le salut de « ceux que le Père lui avait donnés du monde, » et sans lesquels il semblait que sa gloire ni sa félicité ne pouvaient être entières : « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire, que tu m'as donnée⁵¹. » Cette soif mystérieuse que nous lui avons reconnue pour son baptême d'amertume, pour sa pâque d'adieu, pour la

⁵⁰ Apoc. XXI, 6.

⁵¹ Jean XVII, 24; voyez aussi 17-19,

coupe de Gethsémané et pour le sacrifice de Golgotha elle se résolvait, n'en doutez pas, en soif pour le rassasiement des siens. Qui saurait dire la part que nous avions jusque dans son dernier cri de détresse : « J'ai soif, » que suit aussitôt sa dernière parole de paix : « Tout est accompli⁵² » Un jour viendra où tout sera accompli en gloire comme tout fut accompli alors en douleurs, et où le premier usage que Jésus fera de cette gloire nouvelle sera d'offrir à la soif des siens un rassasiement éternel : « Tout est accompli. Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. A celui qui aura soif, je lui donnerai de la source d'eau vive, sans qu'il lui en coûte rien⁵³ » - rien à nous, non; mais à lui, que ne lui en a-t-il pas coûté? N'importe ! un coeur tel que le sien goûte sur la croix je ne sais quelle douceur amère, par le sentiment de n'y rien souffrir qui ne nous sauve, et de n'éprouver de tourments que ce qu'il en épargne à ses rachetés !

Arrière, arrière toute pensée de participer à l'oeuvre expiatoire de Jésus ! Sur ce sol réservé au seul Fils de Dieu, quel homme, quel ange, quelle créature pourrait s'aventurer sans folle et sans impiété ? Mais si nous ne pouvons souffrir pour sauver les hommes, nous pouvons souffrir du moins pour les amener au Sauveur

⁵² Jean XIX, 30.

⁵³ Apoc. XXI, 6. Ce rapprochement est plein d'instruction. Jésus, parvenu au dernier degré de ses douleurs, dit : J'ai soif, tout est accompli; Jésus, parvenu au plus haut degré de sa gloire, dit : Tout est accompli, vienne à moi qui a soif; et c'est le même saint Jean qui nous retrace l'une et l'autre scène. Seulement, le mot rendu par « tout est accompli » n'est pas le même dans les deux cas ; on devrait dire la seconde fois : « Tout est « fait » (voir la version de Lausanne, 18,19).

et c'est une manière assez glorieuse pour d'indignes pécheurs tels que nous, d'être crucifiés en faveur de leurs frères. Saint Paul ne l'a point dédaignée, que dis-je ? il en a été comme transporté hors de lui-même, lorsque associant dans cet esprit sa peine à celle de son Maître, il laisse échapper ces étonnantes, j'allais dire ces imprudentes paroles : « Je me réjouis maintenant en mes souffrances pour vous, et j'accomplis le reste des afflictions de Christ en ma chair, pour son corps qui est l'Église⁵⁴ ; » vrai ministre de Jésus-Christ, vrai serviteur de l'Église, qui achevant d'épuiser ce que son Maître pouvait avoir laissé d'inexploré dans le champ des souffrances humaines, trouve abondamment de consolation, pour ne pas dire surabondamment de joie, à penser qu'il n'en endure aucune qui ne serve « au perfectionnement des saints et à l'édification du corps de Christ⁵⁵. »

Eh bien, cette consolation, cette joie palpitante et de douleur et d'amour, Jésus vous la propose dans mon texte. Confiant en votre charité, à peine vous a-t-il promis de rassasier en lui votre propre soif : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, » qu'il vous promet encore de rassasier vous-mêmes celle des autres : « Celui qui croira en moi, des fleuves d'eau vive découleront de son sein.

Une fois déjà il avait fait les mêmes promesses, dans le même rapport : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante en vie

⁵⁴ Col. I, 24.

⁵⁵ Éph. IV, 12.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

éternelle⁵⁶.» Tendres paroles que notre évangéliste, converti en prophète, nous montrera plus tard réalisées dans la scène touchante qui termine l'Apocalypse.

Quiconque a entendu l'invitation de l'Esprit et de l'Épouse : Viens, dira aussi: Viens, à ceux qui ne sont pas venus encore; et nul ne montera à la source de vie, qui ne tende la main à ceux qui le suivent pour les y faire monter à leur tour. N'est-ce pas, dans un autre ordre de bienfaits, le même sentiment qui inspire saint Paul lorsqu'il exhorte « celui qui dérobait autrefois à travailler de ses mains, pour avoir de quoi donner à celui qui est dans le besoin⁵⁷? » Dans la nature, comme dans la grâce, « il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir⁵⁸; » et c'est le propre de la charité évangélique de ne rien tant savourer dans le plaisir de recevoir que la faculté de donner.

La soif de Jésus rassasiée vous a instruit à chercher en lui cette vie spirituelle qui doit rassasier la vôtre : eh bien! Que votre propre soif rassasiée donne à d'autres la même leçon, pour les conduire non à vous, mais à celui qui vous a rassasié, et qui les rassasiera à leur tour venant à lui dans la foi.

Cette leçon, remarquez-le bien, sera d'autant plus persuasive que votre soif aura été plus ardente, et votre rassasiement plus laborieux. Si vous êtes de ceux que Dieu semble avoir choisis pour en faire les exemples d'une soif que rien ne saurait éteindre; si vous avez vu

⁵⁶ Jean IV, 14.

⁵⁷ Éph. IV, 28.

⁵⁸ Actes XX, 35.

tomber à vos côtés, coup sur coup, tout ce qui faisait « le plaisir de vos yeux, » pour demeurer à la fin seul sur la terre ; si une sombre mélancolie, s'emparant de vous dès le début de la carrière, a rongé votre coeur, paralysé vos forces, ruiné vos desseins et troublé toute votre vie ; si enfin « votre douleur est continuelle » et votre « plaie incurable, » votre soif éteinte dans de telles conditions, comme elle peut l'être, comme elle doit l'être, comme elle le sera si vous êtes fidèle, fera voir clairement qu'il ne faut désespérer de rien avec Jésus-Christ.

Qu'il paraisse alors sur le théâtre de la vie quelque autre altéré « qui cherche des eaux et n'en trouve point, » et qui, après des efforts longs et infructueux, soit près de « succomber en perdant courage, » un nom, à défaut de celui du Seigneur qu'il n'a point appris à connaître encore, un nom viendra se placer entre lui et le désespoir : ce nom, c'est le vôtre. Il se dira en vous contemplant : Cet homme a été aussi altéré que moi : quelle affliction au dehors, quelle langueur au dedans lui a manqué ? Que de larmes n'a-t-il pas versées ! Que de combats n'a-t-il pas eu à livrer ! Que de fois n'a-t-il pas été tenté de croire tout perdu ! Et pourtant, le voici délivré, content, serein - pourquoi n'arriverais-je pas au même résultat, si je prenais le même chemin ? S'il se dit cela, et s'il fait comme il dit, n'aurez-vous pas été pour ce malheureux, d'aussi près que possible, ce que Jésus-Christ a été pour vous ? N'aurez-vous pas été, dans la mesure humaine, crucifié pour lui ?...

Je ne sais ce que cette supposition dit à votre coeur ; mais elle fait tressaillir tout le mien. Mettez à ma place dans cette chaire, et devant ce texte, « un homme de douleurs », à qui une tristesse profonde aura fait un

besoin plus qu'ordinaire de saisir Jésus-Christ, par un sentiment plus qu'ordinaire du vide du coeur humain ; un homme, qu'une longue carrière d'amertume aura doublement préparé pour vous parler de soif et de rassasiement, en rendant à la fois ses discours plus pénétrants quand il décrit l'une, et son exemple plus persuasif quand il savoure l'autre; un homme, qui aura été élu de Dieu pour servir de signe à ses frères, comme autrefois Ezéchiel⁵⁹, par les plaies de son âme et par les combats de sa vie : avec quelle onction touchante un tel homme ne fera-t-il pas appel à vos coeurs? et quand il aura gagné quelqu'un de vous à Jésus-Christ, combien ne trouvera-t-il pas sa croix plus légère, en découvrant que Dieu la lui avait donnée à porter pour vous?

Achevez donc, âmes altérées et desséchées, achevez d'étancher la soif qui vous dévore par l'espérance d'étancher celle d'autrui ! Venez, et que l'on apprenne de vous qu'il n'est personne dont Jésus ne puisse rassasier la soif, ayant rassasié jusqu'à la vôtre ! Venez, et que toutes vos douleurs, senties mais apaisées, instruisent ceux qui vous entourent et des besoins qui sont dans l'homme, et des richesses qui sont en Dieu ! Venez, et si Dieu vous a mis au rang de ces crucifiés dont il a voulu faire des types visibles de soif et de rassasiement, laissez-vous crucifier avec abandon, avec joie, avec amour! Tour à tour rassasiés et rassasiant, «recevant gratuitement pour donner gratuitement, » venez éteindre dans la coupe de la charité de Jésus ce reste de soif que sa coupe de vie et sa coupe d'amertume vous avaient laissé : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! »

⁵⁹ Éz. XXIV, 16-24.

Eh ! Quand cette charité fut-elle plus requise qu'aujourd'hui ? Quand l'invitation de mon texte fut-elle plus méconnue ? Quand le monde fut-il à la fois plus altéré, et moins disposé à étancher sa soif en Jésus-Christ ? Notre siècle connaît, plus qu'un autre, la soif qui le consume ; il la sent, il en souffre, il s'en plaint ; mais pour la satisfaire, il ne voit rien au delà de cette vie qui la trompe et qui l'irrite. Notre siècle semble se flatter de retrouver dans le sein de la terre, quelque source perdue d'Éden, à la condition de la creuser plus profondément. Ce qu'elle ne donne pas aujourd'hui, il le lui demande pour demain - comme si l'expérience de ses déceptions n'avait pas eu le temps de se faire pendant les six mille ans. qu'elle a déjà duré ! Ce qu'elle ne donne pas à l'individu, il le lui demande pour la race - comme si la race était autre chose que la réunion des individus, ou que la vie personnelle pût s'absorber dans la vie collective, par déférence pour la philosophie du jour ! Hélas ! et au lieu de suivre Jésus dans la vie céleste où il offre de nous désaltérer, on se fait un faux Jésus, terrestre, profane et charnel, pour invoquer à l'aise son nom vénéré sans obéir à ses maximes. Tout cela est aussi insensé que coupable : on a beau tourner et retourner la terre dans tous les sens, on ne lui fera jamais donner que ce qu'elle a ; et elle n'a pas, je vous le dis, elle n'a pas de quoi étancher la soif de notre coeur. Éden lui-même, y pût-on revenir, ne l'a pas : sa vie infantine et naïve ne suffirait plus au coeur de l'homme, ouvert à la science redoutable du bien et du mal ; il lui faut une vie plus mûre, plus mâle, plus sérieuse, plus baptisée « d'eau et de sang : » et Jésus seul peut la lui. donner, « hier, aujourd'hui, éternellement. »

Qu'on le sache bien, ce que Jésus dit à l'individu, il le dit aussi aux siècles : « Si quelqu'un a soif, qu'il « vienne à moi et qu'il boive. » Si donc il y a un siècle qui a soif; s'il y a un siècle qui a sondé la plaie de l'humanité s'il y a un siècle qui prétend résoudre le problème social; s'il y a un siècle appelé à recueillir un passé fécond en instructions pour préparer un avenir chargé de bienfaits; s'il y a un siècle agité, haletant, « travaillé et fatigué, » mais grand dans sa mission, mais ardent dans ses espérances, mais indomptable dans ses entreprises; s'il y a un dix-neuvième siècle - qu'il cesse de présenter sa soif aux quatre vents des cieux ! Qu'il désespère de ses théories ! Qu'il fasse silence, qu'il courbe la tête, qu'il vienne à Jésus et qu'il boive !



Qui a soif ?

Adolphe Monod

DONNE-MOI
TON COEUR
ou
DIEU DEMANDANT LE
COEUR DE L'HOMME

D'après l'édition de 1881

« Mon Fils, donne-moi ton coeur »

(Prov. XXIII, 26.)

Les définitions n'ont pas manqué à la nature humaine, point de philosophie qui n'ait essayé de la sienner. L'homme en a-t-il été beaucoup mieux connu. La Bible, le plus pratique des livres et le moins systématique, suit une marche inverse : au lieu de définir l'homme sans le révéler, elle le révèle sans le définir. Le voici peint dans mon texte, indirectement, occasionnellement, d'un seul trait, mais d'un trait qui porte la lumière jusqu'à la racine des choses, et où vous allez vous reconnaître tout entier. L'homme est une créature qui a un coeur à donner.

Le fond de l'homme, c'est l'homme moral; et le fond de l'homme moral, c'est le coeur. Par le coeur, je n'entends pas ici les affections tendres, encore moins les vives démonstrations ; je prends ce mot dans une acception plus mâle et plus sérieuse, qui comprend tous les caractères, tous les âges, tous les degrés de culture : le coeur est pour moi le siège du sentiment, de la conscience, de l'amour. Tout cela appartient à cette région du dedans, qui est comme le terrain primitif et substantiel de la nature humaine : l'intelligence et la logique, avec leurs clartés admirables⁶⁰, pénétrant moins

⁶⁰ Prov. XX, 27.

avant. Oui, il y a moins de l'homme dans l'intelligence qui fait la critique approfondie d'un texte sacré ou d'un livre du canon, que dans la foi du coeur qui se lance au sein du vide, sans autre appui qu'une « parole sortie » de la bouche de Dieu. » Il y a moins de l'homme dans la logique qui discute les rapports de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme, que dans la repentance du coeur qui dit à Dieu : « J'ai péché contre toi », « contre toi proprement, » ou dans le besoin du coeur qui lui crie : « Mon âme a soif de toi, dans « cette terre déserte, altérée et sans eau. »

Mais ce coeur qui est en nous, qui plus que tout le reste est nous, il aspire à se donner, disons plus, il ne se trouve qu'en se donnant : être aimé, c'est sa joie, mais aimer, c'est sa vie. Là s'applique dans toute sa vérité cette parole du Seigneur : Mieux « vaut donner que recevoir; » ou plutôt, pour le coeur, donner, c'est recevoir; donner libéralement, c'est recevoir abondamment; et pour se posséder tout entier, il faut se donner sans réserve. Faute de cette nourriture naturelle, notre coeur se replie sur nous-mêmes, je devrais dire contre nous-mêmes, et tournant à l'égoïsme, ronge, sans se rassasier, le sein qui le renferme : donné, il nous porterait, gardé, il nous pèse ; donné, il nous ferait vivre, gardé, il nous tue.

Aussi n'y a-t-il personne qui ne cherche un lieu de repos pour son coeur; et si l'homme intérieur de tous ceux qui sont rassemblés devant moi venait à s'ouvrir en ce moment, ce temple, et j'en pourrais dire autant du monde entier, apparaîtrait comme un grand théâtre où chacun apporte son coeur, cherchant à qui le donner.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

C'est au coeur engagé dans cette recherche que Dieu répond dans mon texte : à moi; réponse plus sensible encore et plus touchante dans une traduction toute littérale : « Donne, mon fils, ton coeur à « moi. » Hélas ! Cet à moi n'est ni le seul que le coeur ait entendu, ni le premier qu'il ait écouté.

A moi, a dit le péché avec ses convoitises; et beaucoup de coeurs se sont jetés dans cette voie tout ouverte, jusqu'à ce qu'une expérience tardive leur ait appris que le péché ne flatte les besoins du coeur que pour les irriter, et que la séduction la plus entraînant est suivie du retour le plus amer : est-ce vrai?

A moi, a dit le monde avec ses pompes et ses plaisirs; et trop de coeurs encore se sont pris à cette amorce, jusqu'à ce qu'ils aient reconnu que le monde, même innocent - s'il l'était jamais - n'a pour remplir le vide du coeur que son vide à lui, qui s'ajoute à l'autre au lieu de le combler : est-ce vrai?

A moi, a dit l'affection naturelle, sous la forme d'une mère, d'une épouse, d'un enfant; et que de coeurs se sont livrés sans défiance à un penchant qui avait pour lui le cri de la nature et l'approbation de Dieu même, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé qu'il n'y a pas de créature au monde qui puisse donner le repos à une autre créature - hélas ! Et si elle pouvait le lui donner, quel repos, réduit à compter de jour en jour avec les accidents possibles, avec la maladie probable, avec la mort certaine ! est-ce vrai?...

Qui a soif ?

Adolphe Monod

C'est alors que Dieu vient, disons plutôt (car il était venu le premier, mais sans trouver d'accès) c'est alors que Dieu revient miséricordieusement après tous les autres, content de prendre cette humble place pourvu qu'il soit accueilli à la fin, fût-ce comme un pis-aller

« Donne, mon fils, ton coeur à moi. »

Dieu, dis-je, mais quel Dieu? Question étrange, mais trop nécessaire, aujourd'hui que ce nom sacré est tourné à des usages si divers, dirai-je ? ou si profanes, par les systèmes et par les partis. Le Dieu qui vous demande votre coeur, c'est le Dieu qui se révèle dans l'Écriture, le Dieu de Jésus-Christ ; le Dieu Père, Fils, et Saint-Esprit - ne traitez pas cette doctrine de spéculation théologique; c'est un mystère, plus encore, c'est « le mystère, » mais un mystère tout « de piété⁶¹. » Père, qui nous a tant aimés que de frapper son Fils unique pour nous épargner, bien qu'il ait tant haï le péché que de ne nous épargner qu'en frappant son Fils unique; Fils, qui a fait habiter au milieu de nous toute la plénitude de la divinité, revêtu d'un corps mortel, dans lequel aussi il a porté nos péchés sur le bois; Saint-Esprit, qui, venant demeurer en nous, nous fait un avec le Fils comme il est un avec le Père, et nous rend participants de la nature divine⁶². Que ce soit là le Dieu qui vous parle dans mon texte, il le fait assez connaître par le nom seul qu'il vous y donne : Mon fils. Car ce nom n'a sa vérité que dans la bouche de ce Dieu trois fois saint et trois fois bon : pauvres créatures déchues et rebelles, nous ne sommes

⁶¹ 1 Tim. III, 16.

⁶² Jean XVII, 22; 2 Pierre I, 4. -

fil, que parce que le Père nous a « adoptés en son Fils bien-aimé » nous ne sommes fil, que parce que le Fils « ne prend point à honte de nous appeler ses « frères⁶³; » nous ne sommes fil, que parce que le Saint-Esprit nous a scellés du sceau paternel, et instruits à crier : « Abba, Père⁶⁴! » Voilà, voilà le Dieu, le seul Dieu qui nous demande notre coeur : le Dieu personnel, disons mieux encore avec l'Écriture, « le Dieu vivant et vrai; » le Dieu qui veut entretenir avec nous des rapports de sentiment, parce qu'il a un coeur qui répond au nôtre et qui cherche le nôtre; le Dieu fait homme, que nous pouvons aimer aussi réellement, aussi naturellement que nous aimons un frère ou un ami, et tout ensemble, par une combinaison merveilleuse, le Dieu spirituel qui entre dans une communion intérieure avec nous, que nous ne pouvons connaître, ni concevoir, avec aucune créature.

Votre coeur : eh ! Quel autre Dieu que celui-là s'en soucie ? Ce n'est pas le Dieu du pharisaïsme, qui se tient amplement, surérogatoirement satisfait, si votre corps est assidu à son culte, si votre genou ploie jusqu'en terre, si votre chair est amaigrie par le jeûne, si votre bouche a prononcé quelques prières apprises, ou si votre main se répand en aumônes méritoires. Ce n'est pas le Dieu du panthéisme, qui, se confondant tour à tour avec l'esprit humain ou avec la nature inanimée, ne saurait avoir de sentiment personnel, puisqu'il n'a point d'existence propre, et pour qui recevoir et donner, aimer et être aimé, créer et être créé n'ont plus de sens distinct; que dis-je ? pour qui le vrai et le faux, le bien et le mal, l'être

⁶³ Hébr. II, 14.

⁶⁴ Rom. VIII. 16. - Juges X, 16; 1 Sam. XIII, 14, etc.

et le non être se mêlent, ou plutôt se perdent dans une négation universelle, décorée du nom superbe d'unité absolue. Ce n'est pas le Dieu du déisme, qui, donnant la vie sans se donner lui-même et créant pour se décharger, traite l'ouvrage de ses mains ainsi que « l'autruche ses oeufs, qu'elle « abandonne sur la terre sans s'inquiéter du pied qui les écrasera, cruelle envers ses petits comme s'ils n'étaient pas à elle⁶⁵; » ce Dieu distant de ses créatures à perte de vue - et de vie - qui, fixé dans les glaces hyperboréennes d'une création sans paternité et d'une providence sans entrailles, fait de l'existence un hiver éternel et du monde un tombeau glacé, dont il n'est lui-même que la statue. Je ne dis rien du Dieu du mahométisme, qui paye un dévouement sanguinaire et fataliste, avec l'impure monnaie d'une volupté égoïste et charnelle; ni du Dieu du paganisme, je devrais dire de ses mille dieux, qui rendent avec usure à l'homme les leçons d'impiété et d'injustice qu'ils reçurent de lui; ni de tant d'autres dieux que l'homme a créés, et créés à son image.

Aussi, en dehors de Jésus-Christ (de Jésus-Christ venu ou attendu, peu importe: l'esprit qui inspire un saint Paul est aussi celui qui inspire un Salomon ou un David), aucune religion ne nous offre rien qui ressemble à l'invitation de mon texte : « Mon fils, « donne-moi ton coeur. » Donne-moi tes pratiques, dit le Dieu du pharisaïsme. Donne-moi ta personnalité, dit le Dieu d'Hegel. Donne-moi ta raison, dit le Dieu de Kant. Donne-moi ton sabre, dit le Dieu de Mahomet. Donne-moi ta convoitise, dit le Dieu d'Homère ou de Virgile.

⁶⁵ Job XXXIX, 17-20.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

Restait pour le Dieu de Jésus-Christ : Donne-moi ton cœur !.

Il le relève, ce rebut de tous les autres dieux, et en fait l'essence et la gloire de sa doctrine. Pour lui, donner son cœur à Dieu, « ce cœur d'où procèdent les sources de la vie, » ce n'est pas seulement une obligation de la piété, c'en est le fond même, c'en est le commencement, le milieu et la fin; c'est le caractère non équivoque d'une conversion véritable. Vous me dites qu'un homme a cru à l'Évangile de grâce: c'est bien, mais y a-t-il cru d'une foi vivante? qu'il fait une profession irréprochable: mais cette profession est-elle sincère ? qu'il tient une conduite exemplaire devant ses semblables : mais cette conduite est-elle sainte devant Dieu? qu'il est à la tête des oeuvres chrétiennes : mais y apporte-t-il un esprit chrétien ? Mais dites-moi qu'il a donné son cœur à Dieu: toute autre question est superflue; la foi, les oeuvres, la grâce, la sainteté, la nouvelle création, tout est là.

Eh bien ! ce tout de l'Évangile, vous qui ne l'avez pas, et qui sentez en vous-même qu'il vous manque (car c'est vous seul que j'en veux faire juge), il s'agit de savoir aujourd'hui si vous voulez enfin vous en mettre en possession. Je ne m'arrête pas à vous demander si vous croyez à l'inspiration des Écritures, à la vérité de l'Évangile, à la divinité de Jésus-Christ, à la grâce qui réside en lui : je n'en ai pas le loisir, ni ne pense en avoir besoin.

La religion résumée dans le cœur donné à Dieu, cela est si simple, si beau, si vrai, que ces quatre mots, « donne-

Qui a soif ?

Adolphe Monod

moi ton coeur, » contiennent une apologétique tout entière. Qui ne sentirait pas battre dans cet appel le coeur du vrai Dieu, serait un homme sans coeur, sur lequel tous nos discours seraient perdus. Mais vous qui avez un coeur, et qui entendez Dieu dans mon texte, placez-vous sans distraction devant la question pratique qu'il soulève, et dites si vous voulez donner votre coeur au Dieu de Jésus-Christ. Et à, qui donc le donnerez-vous, si vous ne le lui donnez ?

« Donne, mon fils, ton coeur à moi : » à moi, en qui seul ton coeur peut se reposer, et à qui il aspire sans le connaître.

Mélange incompréhensible d'incrédulité et de foi, le coeur irrégénéré a toujours, comme la ville d'Athènes, un autel élevé « au Dieu inconnu, » qu'il « cherche comme en tâtonnant quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous, puisque c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous sommes. » Eh bien, ce Dieu inconnu est celui que je vous annonce, » comme saint Paul aux Athéniens. Tout ce que votre coeur réclame pour se donner sans réserve, et qui, manquant à toutes les créatures, l'a empêché de se donner ainsi à aucune d'elles, il le trouve dans le Dieu de Jésus-Christ, sans qui il ne verrait jamais ses besoins satisfaits, que dis-je ? sans qui il n'en serait jamais bien éclairci, car ce Dieu vivant les satisfait et nous les révèle tout à la fois.

Prenez, entre les créatures, ce que vous connaissez de plus aimable et de plus aimé : n'est-il pas vrai que vous ne pouvez essayer de vous livrer à son amour, sans trouver bientôt une barrière qui arrête impitoyablement

l'élan de votre coeur, et qui semble vous dire, avec un défi amer: «Tu viendras, jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin?»

Pourquoi cela? C'est que cette créature est mortelle. Pas un jour au matin duquel vous n'ayez sujet de vous dire: «elle peut m'être enlevée avant que le soir soit venu». Pour que cette forme visible qui est « le plaisir de mes yeux et le désir de mon âme⁶⁶, » aille s'ajouter à « ces ossements de morts et à cette impureté » qui s'entassent, de génération en génération, dans le sein du sépulcre⁶⁷, que faut-il? vous ne savez - c'est une question de temps..... Mais si vous pouviez donner votre coeur à un objet dont rien au monde ne vous dût séparer, et auquel il vous fût permis de vous livrer avec la joie de la vie, avec la fraîcheur de la vie, avec la sûreté de la vie, avec la puissance immortelle de la vie ! Eh bien, ce Dieu que je vous annonce est ce que votre coeur demande : « Il est le même hier, aujourd'hui, éternellement. » Tenez-vous à lui, il ne vous échappera point; appelez-le, il vous répondra toujours ; comptez sur lui, il ne vous manquera jamais; et quand vous viendrez à manquer » vous-même, ce sera pour aller ailleurs le contempler sans voile, et vous unir à lui sans empêchement.

Pourquoi encore? C'est que cette créature, fût-elle immortelle, est finie : comment répondrait-elle aux besoins infinis de votre coeur? Renfermée dans les étroites limites de la chair, contrainte dans sa volonté, bornée dans ses lumières, également incapable et de

⁶⁶ Éz. XXIV, 16, 21, 25, version littérale.

⁶⁷ Mat. XXIII, 27.

témoigner tout ce qu'elle sent, et de sentir tout ce que votre coeur attend du sien, qui est-elle pour vous suffire? Dans un moment d'entraînement peut-être, touché de tant de dévouement, de tant d'attraits, de tant de mérites divers, vous pensez n'avoir rien à désirer dans votre bonheur que de le voir continuer : mais le moment d'après, rentré en vous-même et revenu de vos tendres illusions, ce cri vous échappe, en dépit de vos efforts pour le comprimer : Et pourtant, ce n'est pas cela; mon coeur demande autre chose!...

Eh bien, cet autre chose, cet infini qui remplira, qui débordera toute la capacité de votre coeur, vous le trouverez dans le Dieu que je vous annonce; dans ce Dieu, qui possède sans mesure la lumière, la puissance, la vérité, la vie, que dis-je? Qui est lui-même tout cela, et du sein duquel découle, comme d'un trésor inépuisable, tout ce qui sur la terre a quelque part à ces noms sacrés. Fragments disséminés de « celui qui est⁶⁸, » la lumière, la puissance, la vérité, la vie, vous ramènent toutes à Dieu, comme autant de ruisseaux divergents à leur source commune; et en vous attachant à lui, vous recueillerez la variété infinie de tous les dons, dans une immuable unité.

Pourquoi enfin ? C'est que cette créature est pécheresse, et réduite à dire avec vous, pour peu qu'elle se connaisse : « Je sais qu'en moi n'habite aucun bien. » Et vous pourriez vous abandonner à elle sans réserve?

⁶⁸ Ex. III, 14.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

Quoi ! Cette créature déchue, pour qui vous avez à solliciter le pardon de Dieu comme pour vous, en qui vous retrouvez le même combat de l'Esprit contre la chair qui se livre en vous, chez qui vous avez à supporter chaque jour les infirmités et les faiblesses qu'elle a à supporter chez vous, c'est en elle que vous devriez chercher, que vous pourriez trouver ce que votre coeur demande ! Oh ! l'indigne pensée ! Donnez de l'air à ce malheureux qui se débat contre une atmosphère privée du principe de la vie, donnez du jour à ce prisonnier qui gémit dans un cachot souterrain loin de la douce clarté du soleil ; donnez du pain à qui a faim, de l'eau à qui a soif - et donnez au coeur de l'homme, pour objet de son attachement suprême, un être « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, » tel enfin que son amour soit la sainteté du coeur, et son service la sainteté de la vie ! Eh bien, à ces traits, comment méconnaître le Dieu que je vous annonce ?

Oui, mon frère, donnez, donnez votre coeur au Dieu de Jésus-Christ. Ce Dieu éternel, ce Dieu infini, ce Dieu saint, est seul fait pour votre coeur, et votre coeur pour lui seul⁶⁹. C'est lui que votre coeur réclamait, avant de l'avoir connu ; et combien plus le réclamera-t-il, s'il a commencé de le connaître ? C'est assez que vous l'ayez seulement entrevu, pour qu'il vous soit désormais impossible de vous reposer ailleurs qu'en lui.

Le coeur de l'homme est ainsi fait grâces en soient rendues à celui qui l'a formé ! qu'il ne peut arrêter son

⁶⁹ « Il y a une place vide dans le coeur de l'homme, et Dieu seul la peut remplir » (Erskine).

attachement nulle part, s'il conçoit la possibilité de le porter plus haut. Vous aurez beau remonter toute l'échelle des créatures, de plus digne en plus digne, quelque chose vous pressera toujours de monter encore ; toujours, vous entendrez, comme les deux témoins de l'Apocalypse, une voix du ciel vous disant : « Monte ici⁷⁰ ; » et tant qu'il y aura un Dieu dans l'univers, rien de moins ne saurait contenter votre coeur. Lui, ou personne ! lui, ou un vide affreux et un dégoût amer ! Je dis plus : lui pour la joie de votre coeur, ou lui pour son tourment ! Sa charité ne saurait vous permettre aucun repos loin de lui : votre ivresse, il la dissipera ; votre entraînement, il le glacera ; votre coupe de délices, il l'empoisonnera ; vos attachements idolâtres, il appellera contre eux la séparation, la maladie, la mort - jusqu'au jour que, dépris de la créature, vous vous jetterez enfin, fût-ce de fatigue, de soif, de désespoir, dans son sein paternel, et que vous apprendrez à vous écrier avec le Psalmiste : « Quel autre ai-je au ciel ? Aussi n'ai-je pris plaisir sur la terre qu'en toi seul. Que mon coeur et ma chair soient consumés : Dieu est le rocher de mon coeur et mon partage à toujours⁷¹ » mon partage, parce qu'il est le rocher de mon coeur, où ce coeur peut appuyer de tout son poids sans craindre de le voir céder jamais !

« Donne, mon fils, ton coeur à moi » : à moi, qui, avant de te le demander, ai commencé par te donner le mien.

L'amour appelle l'amour ; et cet appel est le plus irrésistible de tous. On vous dit : « Vous êtes obligé

⁷⁰ Apoc. XI, 12.

⁷¹ Ps. LXXIII, 25, 26.

d'aimer cette personne, » et votre coeur peut ne pas se rendre; il peut même éprouver une tentation de résistance, par le secret plaisir qu'il trouve à constater sa liberté. On vous dit encore : « Cette personne est digne de tout votre amour, » et tout en reconnaissant les droits qu'elle a sur vous, votre coeur peut se sentir retenu, comme en dépit de lui, par un défaut de sympathie naturelle. Mais qu'on vous dise : « Cette personne vous a aimé de l'amour le plus tendre; sans calcul d'intérêt, ni même de retour, elle a hasardé pour vous sa fortune, sa santé, sa vie, » et voici votre coeur gagné du premier coup, par l'horreur instinctive que l'ingratitude inspire à la conscience humaine, même irrégénérée. Cette condition n'est jamais complètement réalisée par la créature, soit parce qu'elle ne trouve pas plus en vous, que vous en elle, tout ce qu'il faut à un coeur si grand, soit parce qu'il y a en elle, aussi bien qu'en vous, un fond de froideur, d'égoïsme qui mêle la recherche du moi jusqu'aux dévouements les plus abandonnés. Mais Dieu l'a remplie, pleinement remplie; car, si vous demandez ce qu'il est, saint Jean vous répond: « Dieu est amour; » et si vous demandez ce qu'il a fait, le même saint Jean vous répond dans le même endroit: « Dieu vous a aimés le premier. » Voilà ce qui brise le coeur, quand le coeur a cru à l'Évangile, c'est-à-dire à la bonne nouvelle de l'amour de Dieu en Jésus-Christ; et ce qui fait les chrétiens à la saint Jean, passez-moi l'expression, c'est de pouvoir dire avec saint Jean : « Nous avons connu, et nous avons cru l'amour que Dieu a pour nous⁷². »

⁷² Jean IV, 16

Cet amour de Dieu, se donnant lui-même, se donnant le premier, se donnant sans réserve, vous le verriez partout et toujours, si vous aviez des yeux pour voir; mais voulez-vous le trouver déclaré tout entier ? suivez l'apôtre de l'amour en Golgotha; car c'est devant la croix qu'il a écrit ce que je viens de vous lire. Quelqu'un a dit: « Dans la création, Dieu nous montre sa main; dans la rédemption, il nous donne son coeur. »

Sans doute, cette antithèse a quelque chose de forcé je réclame en faveur de la création; non, le coeur de Dieu n'est point absent de la nature : il palpète dans les mouvements de l'âme humaine, dans les battements du coeur maternel, dans le fruit précieux d'une terre féconde, dans les pluies du ciel et dans les saisons fertiles, et jusque dans la faim des petits oiseaux apaisée⁷³; et que serait-ce donc, ô Dieu ! qui est amour, si au lieu d'assujettir la création à la vanité⁷⁴, » l'homme l'avait laissée telle qu'elle est sortie de tes mains ! Aussi bien, le Dieu Sauveur n'est autre que le Dieu Créateur, et la rédemption n'a pu nous prodiguer d'amour que ce que la création en tenait enveloppé dès le commencement.

Mais il est très vrai que les marques d'amour que Dieu nous a données dans la création pâlisent auprès de celles qu'il nous a données dans la rédemption, comme les feux de la nuit s'éteignent pour nous dans la clarté du jour, sans lui céder en réalité et nous ne ferons qu'imiter l'exemple de saint Jean, de tous les apôtres, en allant droit à la croix de Jésus-Christ, pour vous montrer «

⁷³ Ps. CXLV.

⁷⁴ Rom. VIII, 20.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

quel amour le Père nous a témoigné, » ou, selon une traduction plus littérale, « quel amour le Père nous a donné. » L'expression est étrange, je l'avoue; je comprends que nos versions aient hésité à la transporter dans notre idiome exact et timide; et pourtant, je le regrette. Le mot donner, ce mot favori de l'Évangile, ne se remplace par aucun autre ; et si saint Jean l'a choisi, c'est qu'il a vu dans l'amour de la croix plus qu'un sentiment qui se déclare : il y a vu un coeur qui se donne, Mon cher auditeur, vous êtes-vous jamais placé, sérieusement, devant la croix de Jésus-Christ ?

Vous êtes-vous jamais demandé, ce que Dieu vous a donné d'amour dans cette heure mystérieuse où retentit, au travers de l'espace immense et des siècles éternels, ce cri de l'amour qui s'immole : « Tout est accompli ? »

On dit que le pieux réformateur des Moraves datait sa consécration à Dieu d'un jour que, traversant une galerie ornée de tableaux, il s'arrêta par hasard (« je parle selon les hommes ») devant un tableau où l'on voyait le Seigneur Jésus expirant sur la croix, avec ces mots écrits au-dessous : « Voilà ce que j'ai fait pour toi; et toi, qu'as-tu fait pour moi ? » La pensée de ce que Dieu nous a donné sur cette croix, contemplée pour la première fois sérieusement, lui gagna ce jour-là le coeur de Zinzendorf, et par son coeur toute sa vie. Oh ! si ce discours pouvait être pour vous le tableau de Zinzendorf ! Et pourquoi ne le serait-il pas ? Pourquoi ne compterais-je pas avec vous sur la vérité de l'Évangile, sur l'Esprit de Dieu, sur votre coeur, si vous en avez un ? Pas de peinture oratoire des souffrances de votre Sauveur, pas d'appel pathétique à une sensibilité

Qui a soif ?

Adolphe Monod

nerveuse; le fait, le simple fait de la rédemption, parlant à votre sentiment, à votre raison, de ce que vous a donné le Dieu qui vous demande votre coeur : « Dieu signale son amour envers « nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous⁷⁵ »

Christ est mort pour nous; je n'en veux pas davantage.

Christ: Ce Fils de Dieu, son Fils unique et bien-aimé cet autre lui-même, « en qui il a mis tout « son plaisir; » ce Dieu devenu homme pour se donner sans empêchement à l'homme - qui nous dira son vrai nom? Qui nous dira sa gloire adorable ? Qui nous dira son tendre rapport avec le Père ? Qui nous le dira, quand les séraphins eux-mêmes se voilent la face de leurs ailes pour se dérober à l'éclat de sa majesté⁷⁶?

Pour nous, quand nous aurons essayé de concevoir l'amour le plus exalté, le plus sanctifié, du père le plus aimant pour le fils le plus aimable, et cet amour gravissant en silence une montagne de Morija, comment nous dissimuler que tout cela est autant au-dessous de la mystérieuse réalité que la terre est au-dessous du ciel, et l'homme au-dessous de Dieu? O don ineffable ! - Christ est mort : cette mort, ce cruel déchirement du corps, qui vient à peine en mémoire auprès de cette amertume de l'âme, plus cruelle mille fois; ce fardeau de tous les péchés du genre humain pesant sur une seule tête, et cette tête seule innocente ; cette malédiction de Sinaï fondant avec toutes ses terreurs sur « l'Agneau - de

⁷⁵ Rom, V, 8.

⁷⁶ Ésaïe VI, 2.

Dieu, » et relevée tout à la fois par la sainteté humaine de la victime et par sa grandeur divine, - quelle mort terrestre en pourrait approcher, quelle sympathie terrestre y répondre., quelle imagination terrestre la concevoir? et quand vous aurez tâché de rassembler en esprit tout ce que vous avez éprouvé, connu, entendu, rêvé de douleurs dans l'humanité, que deviendra cette goutte d'eau dans l'abîme d'angoisse où retentit ce cri lamentable : « Mon Dieu, « mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » O sacrifice ineffable ! - Christ est mort pour nous : pour vous, pour moi, pour nous tous. Pour nous, saints, dociles, fidèles? Non, mais pour nous pécheurs, rebelles, ennemis, qui ne vivions que pour l'offenser, et qui l'avons attaché par nos crimes à cette croix où il les vient expier. Pour nous, du moins pénitents, croyants, priants? Non, mais pour nous impénitents, incrédules, «sans Dieu et sans espérance au monde,» qui n'avons commencé de nous douter de notre injustice et de notre péril, qu'en apprenant à quel prix Dieu nous a rachetés de l'une et retirés de l'autre. «Est-ce là la manière d'agir des hommes⁷⁷? » et que sortent «nos voies auprès des voies » de cette grâce toute gratuite, et « nos pensées auprès de ses pensées ? » O miséricorde ineffable !

Mais me suivez-vous? N'ai-je pas à craindre de ne pas trouver en vous ce coeur simple et ouvert que trouva Zinzendorf son tableau ? Vos notions de Dieu et de sa justice, de vous-mêmes et de vos péchés, de Jésus et de son oeuvre, sont si confuses et si incertaines, que ce qui perce le coeur du jeune réformateur ne vous apparaît

⁷⁷ 2 Sam. VII, 19.

peut-être, à vous, que comme une histoire apprise dès l'enfance, et qui ne vous parle plus qu'un langage effacé.

Eh bien ! si votre sentiment est à ce point émoussé et votre lumière obscurcie, rapportez-vous en à d'autres, j'y consens ; tournez le dos à la croix, et lisez l'amour que Dieu vous y donne dans les impressions qu'elle produit sur des témoins plus capables de le comprendre et de l'apprécier.

Rapportez-vous-en au seul apôtre qui ait suivi le crucifié jusque-là, pour ne pas dire à l'Esprit de Dieu qui l'inspire : « En ceci est manifesté l'amour de Dieu envers nous, que Dieu a envoyé son Fils unique au monde en propitiation pour nos péchés⁷⁸. » Rapportez-vous-en aux élus glorifiés, qui chantent le cantique : « Tu as été mis à mort, et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, de toute tribu, langue, peuple et nation⁷⁹. » Rapportez-vous-en aux anges saints, qui se courbent sur cette charité divine, comme les chérubins sur l'arche, et qui désespèrent d'y pouvoir « regarder jusqu'au fond⁸⁰. » Rapportez-vous-en à la nature - inanimée, que ce spectacle anime : à ces rochers qui se fendent, à cette terre qui rend ses morts, à ce soleil qui se couvre, à ce jour qui se change en nuit, à ce voile du temple qui se déchire, comme si tout l'ordre des choses humaines et divines était bouleversé. Mais plutôt, rapportez-vous-en au Crucifié lui-même, marchant vers sa croix : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin

⁷⁸ 1 Jean IV, 9, 10.

⁷⁹ Apoc. V, 9.

⁸⁰ 1 Pierre I, 12.

que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il aie la vie éternelle. »

Et que ne puis-je, avec vous, remonter à la source première de l'amour révélé au monde par la croix, reculer jusqu'avant les siècles, pénétrer dans ces sanctuaires impénétrables où se tiennent les conseils de Dieu fort⁸¹, et vous faire assister à cette délibération du Père, du Fils et du Saint-Esprit, où la rédemption de l'homme tombé est résolue dès les temps éternels, et l'oeuvre d'amour partagée entre le Père qui nous appelle, le Fils qui nous rachète, et l'Esprit qui nous sanctifie⁸². Anges du ciel, présents dans les assemblées de l'Église⁸³, parlez : n'est-il rien venu jusqu'à vous de ce conseil d'amour ? aucune parole, aucune pensée, aucun rayon échappé, qui pût révéler le don de Dieu à ces coeurs qui rien n'a pu toucher encore ? Que si les lois qui président à nos rapports avec vous, tandis que nous sommes renfermés dans ce corps mortel, ne vous permettent pas de porter du ciel en terre les nouvelles de cette délibération divine, venez, que je vous donne à porter de la terre au ciel la nouvelle d'une autre délibération, toute humaine, mais aussi merveilleuse pour le moins !

Allez dire aux intelligences célestes que, tandis que j'annonce ici, d'accord avec vous, avec l'Écriture, avec la vérité de Dieu et avec la conscience de l'homme, l'amour d'un Dieu qui a envoyé son Fils au monde, il y a là devant moi, un pécheur perdu qui délibère avec lui

⁸¹ Ps. LXXIII, 17.

⁸² 1 Pierre, I, 2.

⁸³ Éph. III, 10; Luc XV, 7, 10; 1 Cor. XI, 10.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

même s'il doit ou non donner son coeur au Dieu qui lui a donné son Fils; qui attend, pour se déterminer, qu'il ait pu se soustraire à l'entraînement d'une parole trop maîtresse de lui ou trop peu maîtresse d'elle-même, et qui pourra vous dire demain à quel parti il s'est arrêté : allez le dire - et vous qui trouvâtes si souvent la terre incrédule à ce qui vient du ciel, vous allez trouver, pour la première fois, le ciel incrédule à ce qui -vient de la terre !

«Donne, mon fils, ton coeur à moi; » à moi, qui te le demande. Qui te le demande Si je ne voulais ici que défendre les droits de Dieu sur ce coeur qu'il demande, il me suffirait de vous rappeler que c'est lui qui l'a fait, et qu'en le demandant, il ne demande qu'un bien qui vient de lui. Je disais tantôt que le Dieu de Jésus-Christ a commencé de nous donner son coeur dans la création; il a fait plus, il l'a mis en nous. L'amour, qui est la plus belle définition de Dieu, est aussi le plus beau don que Dieu ait fait à l'homme: si la créature est aimante, c'est parce que le Créateur est amour. Et qui donc a les premiers droits sur cette puissance d'aimer, sinon celui qui l'a déposée en nous avec son image ? Quoi ! cette énergie de dévouement, cette chaleur d'affection, ce besoin de communion, tous ces sentiments à la fois si vifs et si tendres, par lesquels il s'est, non seulement montré, mais peint au dedans de nous, seraient pour tout le monde excepté pour lui? Arrière cet égarement impie et cet excès d'ingratitude ! Mais plus il serait odieux, moins je crois nécessaire de m'y arrêter. C'est une considération plus délicate que j'ai à vous présenter ici, et je veux faire appel en finissant à ce qu'il y a de plus sensible et de plus intime dans le coeur de l'homme.

Quand Dieu se présente devant vous et vous dit : « Donne, mon fils, ton coeur à moi ; » quand il reconnaît en vous un coeur à donner, et qu'il vous invite, passez-moi l'expression, à lui accorder la préférence, ne vous semble-t-il pas que les rôles sont intervertis par une condescendance infinie ; que vous entendez aujourd'hui comme une prière de Dieu, qu'il appartient à l'homme d'exaucer ; et que vous êtes appelés, pour la première fois, à faire quelque chose pour celui qui a tout fait pour vous ? Loin, loin de nous, faut-il le dire ? toute pensée qui pourrait porter la moindre atteinte à la grandeur infinie, à la félicité immuable de ce Roi des rois, qui n'a pas besoin de l'homme pour le servir, ni du fils de l'homme pour lui venir en aide ! « Le Tout-Puissant reçoit-il quelque plaisir si tu es juste, ou quelque avantage si tu marches dans l'intégrité ? »

Mais la grandeur de Dieu, après tout, n'est pas une grandeur d'insensibilité, ni la félicité de Dieu une félicité froide et impassible. Le Dieu de Jésus-Christ est un Dieu vivant, en qui se meut un esprit d'amour et de sympathie. Or, cet amour, cette sympathie, quel moyen avons-nous de nous les représenter que de transporter en Dieu les sentiments analogues qui sont dans l'homme, en les dégageant d'avec tout ce qui est du péché et de la chair, pour ne retenir que ce qui est essentiellement vivant et personnel ? Aussi bien, Dieu lui-même nous encourage à saisir ses traits dans ceux de l'homme qu'il a fait à sa ressemblance, lorsqu'il se révèle partout à nous sous le nom de Père ; et comment concevoir un père, sans un coeur paternel ?

Mon texte est tout pénétré de cette pensée : Dieu s'y compare si véritablement à un père que l'on ne sait proprement si c'est un père terrestre ou le Père céleste qui parle ; et celui qui dit ici : « Donne, mon fils, ton coeur à moi, » est aussi celui qui dit ailleurs dans le même chapitre : « Mon fils, si ton coeur est sage, mon coeur, oui, mon propre coeur s'en réjouira. » Mais ce touchant langage est faible auprès de ces magnifiques paroles d'un prophète, qui dépassent tout ce que j'aurais osé dire, et où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la beauté du langage ou de la tendresse du sentiment : « L'Éternel, ton Dieu, est au milieu de toi, le Tout-Puissant, ton libérateur; il se réjouira sur toi d'une grande joie; il se taira à cause de son amour; il s'égayera sur toi avec chant de triomphe⁸⁴... »

Toutefois, en contemplant ce prodige d'amour, un Dieu Créateur et Sauveur qui demande le coeur de sa créature pécheresse et perdue, craignons, comme Moïse devant le buisson ardent, d'approcher de trop près. Sans prétendre lever sur la nature divine un oeil téméraire, reposons nos regards sur ce Dieu qui s'est fait homme tout exprès pour se mettre à notre portée, et contemplons le coeur du Père au travers du coeur humain de ce Fils qui nous a dit lui-même : « Celui qui m'a vu a vu mon Père⁸⁵. »

Eh bien ! pouvez-vous vous figurer Jésus impassible à la vue du pécheur pénitent qui vient lui donner son coeur ? Impassible ! lui, qui se compare au bon berger, s'en allant après sa brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée,

⁸⁴ Soph. III, 17.

⁸⁵ Jean XIV, 9,

Qui a soif ?

Adolphe Monod

et trouvée, la mettant sur ses épaules, bien joyeux, et de retour dans sa maison, appelant ses amis et ses voisins et leur disant : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue ! » Cette joie, ne voulez-vous pas la lui donner ?

Quand Jésus, « fatigué du chemin » et assis près de la fontaine de Jacob, dit à la Samaritaine : « Donne-moi à boire, » quel est celui de vous qui n'envie à cette femme le privilège de pouvoir donner à son Sauveur un verre d'eau froide pour étancher sa soif ? Mais vous n'aurez rien à lui envier, si, par le don de votre coeur, vous répondez à cet autre « j'ai soif, » plus profond et plus spirituel, qui lui échappe sur la croix où il meurt pour vous.

Quand Jésus dit à Zachée : « Descends, car il faut que je demeure aujourd'hui chez toi, » quel est celui de vous qui n'envie à Zachée le privilège de recevoir son Sauveur dans sa maison et de lui prodiguer tous ses soins ? Mais vous n'aurez rien à lui envier, si vous ouvrez votre coeur à ce même Sauveur, qui vous dit aujourd'hui : « Je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi. »

Quand Jésus succombe sous le pesant instrument de son supplice, qui de vous n'envie à Simon de Cyrène le privilège de porter quelques instants pour son Sauveur cette croix, sur laquelle il va bientôt « porter nos péchés en son corps ? » Mais vous n'aurez rien à lui envier, si vous êtes de ceux dans lesquels il recueille « le fruit du travail de son âme, » et si votre coeur fait partie de ce «

Qui a soif ?

Adolphe Monod

butin précieux qu'il partage avec les puissants, pour avoir livré son âme à la mort. »

Et quand ce même Jésus, déjà crucifié et à peine ressuscité, dit à Pierre : « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ? » quel est celui de vous qui n'envie à l'apôtre tombé, mais relevé, le privilège de verser dans les plaies qu'il a faites pour sa part au corps et à l'âme de son Sauveur, « l'huile et le vin » de sa repentance et de son amour ? Mais vous n'aurez rien à envier à l'apôtre lui-même, si, d'un coeur qui vole comme le sien au-devant de la question de son Maître et du vôtre, jaloux de causer quelque joie à celui auquel vous causâtes tant de douleurs, vous pouvez lui dire à votre tour : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. »

Que s'il y a ici quelqu'un qui sente autrement là-dessus; quelqu'un qui, à la place de la Samaritaine, eût refusé le verre d'eau froide; quelqu'un qui, à la place de Zachée, eût tenu sa porte fermée; quelqu'un qui, à la place de Simon de Cyrène, eût laissé la croix sur les épaules où elle était; quelqu'un qui, à la place de Pierre, eût répondu - autrement qu'il ne répondit - eh bien ! il ne sera que conséquent avec lui-même en résistant à l'invitation de mon texte, et en continuant de refuser son coeur au Dieu de Jésus-Christ qui le demande.

Le refuser ! Et pourquoi ? Quand vous le lui aurez refusé, ce coeur qu'il demande, qu'en ferez-vous ? Pensez-y, qu'en ferez-vous ? Car il faut en faire quelque chose; il faut le donner à quelqu'un; quand vous

voudriez le garder pour vous seul, vous ne le pourriez pas : à qui donc le donnerez-vous ? Voyez, parlez, expliquez-vous : osez vous lever dans cet auditoire, et nous dire en faveur de quel objet plus digne vous dérobez à Dieu ce coeur qu'il réclame ?

O cieux ! soyez étonnés et séchez d'horreur, dit l'Éternel ; car mon peuple a fait deux maux : ils m'ont abandonné, moi la source des eaux vives, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, qui ne peuvent point contenir d'eau⁸⁶. » Oh ! Que voilà bien votre indigne histoire, que voilà bien le sanglant outrage que vous faites au Dieu vivant et vrai ! Avec un coeur qui a besoin de se donner - avec un coeur prompt à se donner à la créature qui le demande - à la créature même qui ne l'a pas demandé - que sais-je ? Peut-être à la créature qui n'en veut pas - vous voici, mendiant, de porte en porte, un asile pour ce coeur, ici déçu, là repoussé, toujours agité et inquiet - malheureux ! et vous avez près de vous le Dieu de Jésus-Christ qui le demande, qui le sollicite, qui l'attend ! Pour expliquer le crime, l'énormité d'un tel renversement, il faudrait une simplicité qui manque à notre christianisme abâtardi.

Qu'un de ces Bassoutos transportés tout à coup « des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie et de la puissance de Satan à Dieu, » dont un pieux missionnaire nous racontait il y a peu de jours la touchante histoire, me prête sa voix : « Dieu a dit au soleil d'éclairer, et il a éclairé il a dit à l'herbe de germer, et elle a germé il a dit

⁸⁶ Jér. II, 12.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

aux rivières de couler, et elles ont coulé ; il a dit à l'homme : Aime-moi, et l'homme a refusé d'obéir ! »

Mais que fais-je depuis une heure ? Je recueille les raisons les plus fortes, je choisis les expressions les plus touchantes, je presse, je conjure - qui, et de quoi ? Dieu, de pardonner à l'homme pécheur et de lui rendre son coeur, trop justement aliéné de nous ? Non, mais l'homme pécheur de donner son coeur au Dieu de Jésus-Christ; au Dieu dont ce coeur a faim et soif; au Dieu qui nous a donné tout le sien; au Dieu qui semble avoir besoin du nôtre pour compléter sa félicité d'amour. Eh ! N'est-ce pas prendre un soin superflu ? Hélas ! Craignons plutôt que ce ne soit prendre un soin inutile.

Il y faudrait des raisons plus décisives encore, des expressions plus touchantes encore, des instances et (les supplications plus pressantes encore - on plus d'un de ces pécheurs pour lesquels je parle va sortir d'ici tel qu'il y était entré, répondant à Dieu qui lui dit : « Donne-moi ton coeur, » sinon, je ne veux pas, du moins, je ne peux pas, même pensée exprimée seulement avec plus de ménagement; ou bien, ce qui est moins compromettant, lie répondant rien, secouant la prière de Dieu de dessus ses épaules fatiguées, et impatient d'éteindre dans les occupations ou dans les entraînements de la vie la lueur importune qui vient de se faire jour dans le fond de son âme...

Mais non, demeurez. Nous pouvons ne nous revoir jamais. Deux mots encore; je vous les dis comme un homme qui peut mourir aujourd'hui, a des hommes qui

Qui a soif ?

Adolphe Monod

peuvent mourir aujourd'hui : sachez du moins qui vous êtes, et connaissez-vous enfin vous-mêmes. Vous n'avez pas besoin pour cela d'attendre le jugement de la grande journée, où « les livres ouverts » dévoileront le secret des coeurs : c'est un coeur tout dévoilé, tout jugé, qu'un coeur froid pour Dieu.

Encore s'il était froid pour tout; mais non : vif pour tout le reste, vif pour la famille, vif pour le monde, vif pour l'argent, vif pour la convoitise, froid pour Dieu seul. Froid, c'est trop peu dire : avec le Dieu de Jésus-Christ, l'indifférence ne va jamais seule; avec ce Dieu vivant, qui seul remplit notre coeur, l'indifférence est folie, avec ce Dieu miséricordieux qui nous a donné son coeur, l'indifférence est ingratitude; avec ce Dieu incarné qui sollicite notre coeur, l'indifférence est impiété point de milieu avec le Dieu de Jésus-Christ, entre l'amour et l'inimitié.

Or, l'inimitié de Dieu, savez-vous ce que c'est? c'est l'enfer, tout ensemble prouvé et justifié c'est l'enfer sur la terre, en attendant que ce soit l'enfer dans l'enfer. « Ennemis de Dieu, » voilà ce (lue vous êtes, je le dis après l'Écriture; reculez d'effroi, si vous le voulez, mais sondez-vous, et vous serez d'accord avec moi. On est indifférent avec Dieu, pourquoi ? Parce qu'on est las de son service; las de ses commandements las de ses importunités; las peut-être de son amour : cette lassitude, qu'est-elle autre chose que de l'inimitié secrète?

Encore une fois, ennemis de Dieu, voilà ce que vous êtes - je veux dire ce que vous avez été - ce que vous ne voulez plus être - ce que déjà vous n'êtes plus, si je lis

Qui a soif ?

Adolphe Monod

bien dans vos coeurs ! Oh ! mon frère, oh ! ma soeur, donnez aujourd'hui au monde, en attendant que vous le donniez à l'univers au jour du jugement, le seul spectacle moral plus beau que celui d'un ange saint qui n'a jamais cessé d'aimer Dieu, le spectacle d'un pécheur, d'ennemi devenu ami; d'un saint Pierre, naguère apostat, à qui Jésus dit :

« M'aimes-tu ? » et qui répond : « Tu sais que je t'aime; » d'une Marie-Magdeleine, possédée naguère de sept démons, à qui Jésus dit: « Marie, et qui répond : « Rabboni ! »

Oui, soyez ce saint Pierre, soyez cette Marie : vous le pouvez, si vous le voulez. L'homme refuse tous les jours le coeur de Dieu, mais Dieu ne refusa jamais le coeur de l'homme. Ce n'est pas pour le refuser qu'il le sollicite, qu'il le réveille, qu'il le touche : voulez seulement, et vous le donnerez - voulez, et vous l'avez déjà donné...

Entourez-le, cet enfant prodigue reprenant le chemin de la maison paternelle, frères aînés, qui y êtes rentrés avant lui; « prévenez-le par amour; » encouragez ses pas chancelants encore; surtout, ah ! Surtout, épargnez-lui le scandale de votre profession morte, et sachez bien si vous-mêmes avez donné véritablement vos coeurs à Dieu !

Et toi, qui le vois « quand il est encore bien loin, » Père éternel, sors au-devant de lui! et tandis qu'il répand dans ton sein son humble confession : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, » qu'il sente battre ton coeur de père

Qui a soif ?

Adolphe Monod

contre son mur de fils, et qu'il entende sortir de ta bouche ce cri paternel : « Mon fils que voici était perdu, mais il est retrouvé ; il était mort, mais il est ressuscité ! »

Amen.



Qui a soif ?

Adolphe Monod

L'INSPIRATION

PROUVÉE PAR SES OEUVRES

Adolphe MONOD

Qui a soif ?

Adolphe Monod

« Toute l'Écriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour instruire selon la justice ; afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement instruit pour toute bonne oeuvre. »

(2Timothée 3.15-17.)

Le vrai Dieu est à la fois le Dieu des savants et le Dieu des simples. C'est pourquoi les grandes vérités de la foi ont toutes deux abords, l'un théologique, l'autre populaire : le premier, qui invite l'esprit éclairé et réfléchi, par des preuves convaincantes et irréfutables ; le second, qui fait appel au bon sens, j'allais dire aux yeux, par des faits patents et irrésistibles. Heureux qui saura venir au Seigneur, soit par l'un, soit par l'autre de ces deux chemins ! Plus heureux qui pourra venir indistinctement par l'un et par l'autre !

Jésus de Nazareth se lève au sein de sa génération, et dit à l'Israël croyant qui attendait son Messie : « C'est moi⁸⁷. » Pour s'assurer s'il dit vrai, deux voies sont ouvertes. On peut peser les témoignages de la prophétie réalisée par son histoire⁸⁸ ; mais on peut aussi prendre un moyen plus simple et plus court : « Croyez-moi à cause de ces oeuvres que je fais⁸⁹. » Il ne faut qu'approcher de sa personne, voir ses miracles, contempler sa sainteté, entendre ses discours, pour reconnaître qu'il y a en lui plus qu'un homme. Le premier argument persuade le lecteur assidu de l'Ancien

⁸⁷ Jean 8.24.

⁸⁸ Jean 1.45 ; Luc 24.27.

⁸⁹ Jean 14.11.

Testament⁹⁰ ; le second saute aux yeux des messagers même du Sanhédrin : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme.⁹¹ »

Il en va de même pour l'inspiration des Écritures, tant débattue aujourd'hui -- hélas ! et qu'y a-t-il de si ferme qui ne soit remis en question dans ces jours d'ébranlement universel ? Il y a deux manières d'établir cette inspiration, et au besoin de la défendre. On peut démontrer, en principe, que la révélation manquerait, sans l'inspiration, d'une garantie nécessaire ; en fait, que cette garantie lui est assurée par les promesses de Jésus-Christ, en même temps que par les affirmations des auteurs sacrés. Mais on peut aussi aller droit au livre, l'ouvrir, l'examiner en lui-même, le comparer aux écrits des hommes, en un mot le voir et l'entendre, et reconnaître à l'aspect qu'il offre et à l'impression qu'il produit, que jamais livre n'a parlé comme ce livre.

C'est par ce côté d'instinct et d'expérience que saint Paul fait apprécier l'inspiration à Timothée, lorsqu'il lui écrit : « Toute l'Écriture (ou bien, ce qui ne change rien au fond de la pensée, toute Écriture, c'est-à-dire toute déclaration des Écritures) est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour instruire selon la justice ; afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement instruit pour toute bonne oeuvre. » Il commence par affirmer que « l'Écriture est divinement inspirée ; » ce qui suppose que les auteurs de ce qu'il appelle « les saintes lettres » ont joui d'un secours

⁹⁰ Actes 17.11.

⁹¹ Jean 7.46.

spécial et surnaturel, dont l'influence s'est étendue de leurs personnes à leurs écrits, de telle sorte que nous devons recevoir ces écrits comme venant de Dieu, tout composés qu'ils sont par des hommes. L'assertion de l'Apôtre ne saurait signifier moins que cela, et cette assertion devrait nous suffire. Toutefois, je ne m'arrête point là-dessus, comme il ne s'y arrête point lui-même ; et je passe avec lui à la suite de mon texte, qui nous fait clairement connaître où il en veut venir : « Et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour instruire selon la justice ; afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement instruit pour toute bonne oeuvre. » *Inspirée* et *utile*, voilà le rapport que saint Paul recommande à l'attention de Timothée, et à la nôtre.

L'Écriture est inspirée pour qu'elle soit *utile* ; elle est *utile* parce qu'elle est *inspirée* ; inspiration et utilité, utilité pratique, utilité de salut et de sanctification, ce sont deux choses inséparables. Cette utilité, fruit de cette inspiration, peut au besoin lui servir de gage, si elle atteint à une mesure où nul autre livre ne saurait prétendre : et telle est bien la pensée de l'Apôtre ; suivons-la.

Voyons l'Écriture faisant au monde un bien immense dont aucun livre humain ne peut se vanter ; et quand nous l'aurons trouvée aussi nécessaire à la vie de notre âme que le pain l'est à celle de notre corps, nous ne nous tourmenterons pas des débats de la science, parce qu'ils se livrent dans une région supérieure selon l'homme, inférieure selon Dieu, étrangère, dans tous les cas, à celle où notre foi est assise.

Mon texte ne s'applique directement qu'aux Écritures de l'Ancien Testament, les seules vraisemblablement qui fussent recueillies quand notre Épître a été écrite, les seules tout au moins où Timothée enfant avait pu puiser. Je devrais donc me restreindre à l'Ancien Testament, si je voulais presser théologiquement les expressions de l'Apôtre. Mais, d'une part, le point capital est de prouver l'existence *d'une inspiration* divine, et qui l'aura admise pour l'Ancien Testament sera facilement amené à l'admettre également pour le Nouveau, sauf à l'y trouver modifiée selon le besoin des temps, et revêtant, sous l'économie de l'esprit, un caractère plus spirituel.

D'autre part, et surtout, le genre de preuve que je vais développer s'applique aussi bien pour le moins au Nouveau Testament qu'à l'Ancien. Si l'Apôtre n'a pas dit que le Nouveau Testament est divinement inspiré, je le dis, et vous l'allez voir tout à l'heure. Passez-moi la hardiesse de ce langage : c'est qu'au point de vue pratique où il se place, et où je me place avec lui, la question est si simple qu'un enfant chrétien la peut résoudre comme un apôtre, et tout ensemble si étendue, qu'elle embrasse le champ tout entier des Écritures tout entières.

Ne craignez pas que je vous engage dans les recherches abstruses de critique sacrée qu'on a coutume de rattacher à la question de l'inspiration des Écritures : l'interprétation des originaux, l'intégrité des textes, l'authenticité des livres. Rien de tout cela ne saurait être négligé, quand on se livre à l'étude théologique du dogme de l'inspiration ; mais n'en considérant

aujourd'hui que le côté pratique, je puis, grâce à Dieu, me tenir en dehors de ces discussions scientifiques, qui ne sauraient convenir à la chaire chrétienne. Il me suffit de prendre l'Écriture sur le fait, telle qu'elle est, prise dans son ensemble et dans son esprit. L'interprétation des originaux ? Il n'y a pas d'original au monde qui ait été interprété avec autant de soin que l'a été celui des Écritures : toutefois, les traducteurs sont des hommes ; c'est assez pour que leurs versions soient faillibles, et en quelques points divergentes.

Mais je n'ai besoin que de ce fond commun sur lequel elles s'accordent toutes : prenez celle que vous voudrez, Martin, Ostervald, Genève, Sacy, peu importe à l'objet que je me propose. L'intégrité des textes ? Il n'y a pas de texte au monde dont l'intégrité ait été aussi protégée que l'a été celle des Écritures : toutefois, les copistes sont des hommes ; c'est assez pour que de légères erreurs aient pu se glisser dans leurs copies en dépit de toutes les précautions. Mais je n'ai besoin que de ce texte principal et immuable, dont personne ne doute : prenez Mill, Griesbach, Scholz, Lachmann, peu importe à l'objet que je me propose.

L'authenticité même des livres ? Il n'y a pas de livres au monde dont l'authenticité soit mieux établie que l'est celle des livres formant la charpente des Écritures, notamment du Nouveau Testament : toutefois, les historiens sont des hommes ; c'en est assez pour qu'il soit permis de balancer entre les témoignages qui diffèrent sur l'auteur de tel ou tel livre ; de l'Épître aux Hébreux, par exemple, que ceux-ci attribuent à saint Paul, ceux-là à un disciple dont saint Paul a dirigé le

travail. Mais je n'ai besoin que du livre même, sans me préoccuper du nom de son auteur : qu'il soit signé Paul, Apollos, Barnabas, peu importe encore à l'objet que je me propose, pourvu qu'il soit signé du Saint-Esprit à chaque page par le fruit divin qu'en recueille le lecteur.

En deux mots, c'est le privilège de l'examen auquel je vous invite, qu'il fait appel, non aux débats interminables des savants, mais à l'instinct des simples, et à des signes populaires qui frappent tous les regards.

Quand Jean-Baptiste, un moment troublé par l'épreuve, envoie deux de ses disciples adresser à Jésus cette question : « Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » que fait Jésus ? « En cette heure-là, il guérit plusieurs personnes de maladies et de fléaux, et des malins esprits; et il donna la vue à plusieurs aveugles. Ensuite Jésus leur répondit et leur dit : Allez, et rapportez à Jean ce que vous avez vu et ouï, que les aveugles recouvrent la vue, que les boiteux marchent, que les lépreux sont nettoyés, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent et que l'Évangile est prêché aux pauvres. Mais bienheureux est quiconque n'aura point été scandalisé à cause de moi.⁹² » Si quelqu'un de mes auditeurs me demandait à son tour : L'Écriture est-elle le livre de Dieu, ou devons-nous en chercher un autre? je ne lui ferais pas d'autre réponse que les prodiges de miséricorde et de puissance qu'elle accomplit tous les jours sous les yeux de tous.

⁹² Luc 7.21-23

Je ne m'arrête pas sur le bien général que l'Écriture a fait à l'humanité; et pourtant il est immense. Je pourrais vous entretenir durant une vie entière de tous les services que la Bible a rendus au monde, pour la religion, pour les mœurs, pour les institutions sociales, pour la liberté civile et religieuse, pour l'affranchissement des esclaves, pour l'émancipation de la femme et la vie domestique, pour la bienfaisance publique et particulière, pour le progrès des lettres et des sciences, etc. Savez-vous où j'ai pris les traits de cette longue énumération ? Je les emprunte aux têtes de chapitres d'un bel ouvrage de l'Américain Spring, ainsi intitulé : *La Dette du monde envers la Bible*⁹³. Mais, ne voulant pas entrer dans des considérations trop étendues, ni dans des recherches étrangères à beaucoup de mes auditeurs, j'en veux appeler à un ordre d'idées plus intime et plus personnel : je ne parle que du bien que la Bible vous a fait à vous-même. Je suppose que vous la lisez : si vous ne la lisiez pas, vous auriez à vérifier mes observations sur d'autres qui la lisent à côté de vous. L'argument en serait affaibli, sans être effacé. Rendons-nous compte d'abord du caractère moral des Écritures, de leur esprit. Car il en est des livres comme des hommes: l'influence qu'ils exercent dépend moins des facultés qu'ils déploient, ou de la méthode qu'ils suivent, que de l'esprit qui les anime, cet esprit opérant tout autour d'eux par je ne sais quelle action sympathique dont aucune autre n'égale la puissance. L'esprit propre et distinctif des Écritures, c'est un esprit de sainteté, j'allais dire de *sainteté personnelle*, aussi bien, en prêtant à l'Écriture un sentiment religieux,

⁹³ *Obligations of the world to the Bible, a series of lectures to young men*, by Gardiner Spring. New-York.

je n'utiliserais pas d'un langage plus étrange que fait saint Paul en lui prêtant la prévision de l'avenir⁹⁴.

Recueillez ce que j'appellerai vos impressions bibliques : quel est le livre, entre tous, qui vous présente toujours Dieu sur le premier plan, Dieu en toutes choses, Dieu seule fin de l'homme et son souverain bien ? C'est l'Écriture, soit qu'elle le nomme à chaque page, comme elle a coutume de faire, soit que, comme dans le livre d'Esther, elle le montre partout sans avoir besoin de prononcer son nom. Seule entre tous les livres, l'Écriture est toujours également jalouse pour Dieu, et ne l'est jamais que pour lui : elle ne cherche, elle ne veut, elle ne respire autre chose que l'amour de Dieu, l'honneur de Dieu, les intérêts de Dieu. Rien d'humain n'embarrasse jamais la liberté de ses allures à cet endroit : ni gloire humaine, ni sagesse humaine, ni délicatesse humaine, ni même sensibilité humaine ; dernier trait d'autant plus significatif, que ceux qui tiennent la plume sont parmi les plus charitables des hommes, quelques-uns parmi les plus doux et les plus tendres⁹⁵. Soigneux de n'intercepter jamais la vue de Dieu, l'homme, dans l'Écriture, prend autant de peine pour s'effacer qu'il en prend ailleurs pour paraître. Ce mot naïf et profond où se révèle toute l'âme de Jean-Baptiste : « Il faut qu'il croisse, et que je diminue⁹⁶, » pourrait servir également de devise pour les écrivains nombreux qui ont concouru à la composition des Écritures, sans exception d'un seul.

⁹⁴ Galates 3.8

⁹⁵ Nombres 12.3

⁹⁶ Jean 3.30

L'auteur sacré, quel qu'il soit, tout absorbé en celui au nom duquel il parle, ne s'occupe pas plus de lui-même que s'il s'agissait d'un autre : il écrit, comme Jésus-Christ a vécu, tout en Dieu. Suivez cette remarque : vous la trouverez partout applicable, pour la sainteté des pensées, pour la simplicité du langage, pour la majesté des sentiments ; et c'est elle qui vous donnera la clef de certaines choses qui vous ont paru jusqu'ici impossibles à pénétrer.

Vous vous étonnez, vous vous scandalisez peut-être, en lisant des expressions de vengeance et de malédiction dans les Psaumes, ou dans les Prophètes ; et vous vous en prenez à l'Esprit de l'Ancien Testament encore enveloppé dans les sévérités de la loi, ou dans les aveuglements même de la chair, oubliant que de telles expressions se rencontrent également sous la plume des apôtres⁹⁷ et jusque dans la bouche de Jésus-Christ parlant par l'Esprit de prophétie⁹⁸. C'est que vous n'avez pas fait attention à cette règle d'interprétation donnée par un apôtre : « Sachant premièrement ceci, que nulle prophétie n'est d'une interprétation particulière ; car la prophétie n'a point été apportée autrefois par la volonté humaine, mais les saints hommes de Dieu, étant poussés par le Saint-Esprit, ont parlé⁹⁹. » Ce n'est donc pas la colère personnelle et passionnée d'un David ou d'un Jérémie qui se fait jour dans ces pages mystérieuses : c'est la colère plus juste, plus calme, et tout ensemble plus redoutable, d'un Dieu saint, dont l'écrivain sacré

⁹⁷ Apocalypse 18

⁹⁸ Psaume 109, etc.

⁹⁹ 2Pierre 1.20-21

n'épouse les jugements qu'à force de confondre sa propre cause avec la cause de ce Dieu vengeur, à moins que vous ne préféreriez dire que ce Dieu vengeur, pour une raison semblable, épouse les inimitiés de son fidèle serviteur.

Vous admirez les descriptions sublimes de Moïse, de Job, d'Ésaïe, et leurs grandes images pour lesquelles l'univers semble trop étroit, et vous avez raison, car aucun orateur, aucun poète, dans aucune langue, n'a rien de comparable. Mais vous n'avez peut-être pas observé que la sublimité de ces descriptions et la grandeur de ces images est égalée par leur naturel, et que le plus hardi de tous les livres est en même temps le plus simple. Prenez dans Moïse, dans Job, dans Ésaïe, les traits les plus vifs, les plus saisissants, je dirais, si je parlais de tout autre livre, les plus originaux ; étudiez-les, analysez-les : vous n'y découvrirez jamais la moindre trace de cette recherche, la moindre teinte de cette affectation, qui dépare toujours par quelque endroit les écrits et les discours de l'homme, et dont l'esprit le plus humble, ni le goût le plus sûr, ne suffit jamais à le préserver complètement.

Pourquoi cette différence ? C'est que l'Écriture seule, toute seule au monde, est exempte de cet inévitable *moi*, qui s'attache impitoyablement à l'orateur et à l'écrivain, et ne l'abandonne pas plus que son ombre : cette ombre, l'Écriture ne la connaît pas, sans doute parce qu'elle se meut dans la pleine et pure lumière du soleil. En vous parlant de la sorte, je m'anime, je m'échauffe, je vous parais ardent, exalté peut-être ; puis, tout à l'heure, si je m'applique à contenir mes esprits émus, je risquerai de

vous paraître froid ou languissant. Que dis-je, paraître ? Je serai en effet tour à tour ardent et froid, exalté et languissant, selon les fluctuations de mon esprit mobile, ou de mon coeur plus mobile encore : telle est l'infirmité humaine.

Eh bien ! ce va-et-vient de sentiment, ces alternatives capricieuses de haut et de bas, l'Écriture ne les éprouve point. Toujours maîtresse de soi, toujours semblable à elle-même, également exempte de ces extrémités contraires, et, si elle semble parfois passer de l'une à l'autre, réglant jusqu'à ces transitions par son même esprit de sainteté¹⁰⁰, elle répand sur tout ce qu'elle touche je ne sais quelle ferveur tranquille, où l'on sent battre, en pulsations majestueusement uniformes, un coeur vivant, mais qui vit au sein de la sérénité céleste : qui ne reconnaît à ces caractères le coeur du « Dieu de paix ? »

Non : il n'y a ni génie, ni travail, ni piété même, qui puisse rendre raison de tels phénomènes : il n'appartient qu'à Dieu de se placer si complètement, si constamment, au point de vue de Dieu ; et vous n'avez jamais lu les Écritures dans un esprit de candeur et d'attention, ou plus d'une fois en les lisant, frappé de cet accent inimitable qui n'a pu être emprunté à la terre, vous vous êtes dit à vous-même : « Certainement l'Éternel est ici, et je n'en savais rien¹⁰¹ ! » Un pas de plus dans cet ordre de réflexions, et vous direz avec saint Paul, sans études ni recherches profondes, sans autre lumière que celle de

¹⁰⁰ 2Corinthiens 5.13

¹⁰¹ Genèse 28.16

l'expérience et de l'instinct personnel : certainement « toute l'Écriture est divinement inspirée. »

C'est pour cela qu'elle « est utile. » Le premier secret de la vertu singulière que lui attribue l'Apôtre, est dans cette sainteté exceptionnelle que nous venons de lui reconnaître nous-mêmes. L'Écriture, ayant le cachet de Dieu empreint sur toutes ses pages, et transportant son lecteur en présence et dans la communion de Dieu, met à la disposition de l'enfant de Dieu toutes les ressources de Dieu pour l'oeuvre de Dieu. Par où pourrait-elle mieux mériter le nom d'*utile* dont l'Apôtre la nomme, et qui en dit plus, dans sa tranquille simplicité, que toutes les épithètes plus vives que nous lui aurions données à sa place ? Pesez bien chacun des termes dont il se sert pour expliquer sa pensée : « Tu connais, depuis ta tendre enfance, les saintes lettres, qui te peuvent rendre sage à salut, par la foi qui est en Jésus-Christ. » Il commence par énoncer en deux mots l'utilité des Écritures, et le principe d'où elle dépend : elles peuvent *rendre sage à salut*, voilà leur utilité ; et en voici le principe : c'est qu'elles sont *les saintes lettres* ; il y a d'autres livres saints dans le monde, mais celui-ci est le livre saint entre les saints, par où il devait mériter d'être appelé plus tard la Bible, c'est-à-dire *le livre*, comme Jésus-Christ a été appelé *l'homme*¹⁰².

Cela dit, l'Apôtre reprend chacune de ces deux pensées pour la développer et la justifier. Si les Écritures sont *les saintes lettres*, c'est que « toute écriture est divinement inspirée ; » c'est ici un livre à part, donné de Dieu aux

¹⁰² Jean 19.25

hommes pour leur enseigner la voie du salut au nom et avec l'autorité de Dieu, et dont la rédaction a été tellement dirigée et garantie par l'Esprit de Dieu, que nous en pouvons recevoir les déclarations comme de la bouche de Dieu lui-même.

Si ces mêmes Écritures peuvent *rendre sage à salut*, c'est que « toute écriture est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour instruire selon la justice ; afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement instruit pour toute bonne oeuvre. » S'agit-il de poser le fondement de la vérité divine, sur lequel tout l'édifice de la foi doit s'élever ?

L'Écriture est *utile pour enseigner* : l'étude et la méditation de ses pages est le meilleur cours, soit de religion, soit de théologie. S'agit-il de fermer la bouche à ceux qui contredisent à cette vérité salulaire ?

L'Écriture est *utile pour convaincre* : un seul « il est écrit » a plus de poids que tous les arguments de la philosophie et que tous les mouvements de l'éloquence. S'agit-il de ramener à la voie de l'obéissance l'enfant de Dieu qui s'est détourné ?

L'Écriture est *utile pour corriger* : il y a dans ses exhortations, dans ses avertissements, dans ses reproches, une sainteté divine et tout ensemble une onction paternelle, à laquelle rien ne peut résister. S'agit-il enfin de toute cette éducation d'en haut, qui fait parvenir par degrés l'enfant de Dieu « à la mesure de la parfaite stature de Christ ? »

L'Écriture est *utile pour instruire* (littéralement, pour élever) *dans la justice* : le croyant trouve en elle toutes les ressources et tous les secours nécessaires pour le former à *toute bonne oeuvre*, quelle qu'elle puisse être, et pour faire de lui un homme *parfait*, « accompli, auquel rien ne manque¹⁰³. »

L'Écriture est tout cela pour Timothée, soit que, comme chrétien, il se l'applique à lui-même, soit que, comme évangeliste¹⁰⁴, il l'applique aux autres ; et peut-être est-ce plus spécialement dans ce dernier sens qu'il faut entendre les paroles de mon texte. Elle est tout cela pour Timothée ; et elle l'est également pour tous les ministres de l'Évangile, pour tous les disciples de Jésus-Christ. Chose admirable ! ils ont beau être divers de tempérament, de position, de temps, de lieu, de tout : ils n'en refont pas moins l'expérience de Paul et de Timothée ; ils n'en trouvent pas moins dans cette même Écriture, trésor commun de toute la famille, une vertu salutaire qu'aucun autre livre ne leur offrit jamais.

Un des traits les plus visibles de la supériorité des oeuvres de Dieu sur celles de l'homme, dans la nature comme dans la grâce, c'est la variété des usages auxquels un même objet répond : où ce cachet de divinité est-il plus profondément empreint que sur l'Écriture ? J'en appelle à l'expérience personnelle de tous ceux qui m'écoutent ; j'y en appellerais avec la même assurance en quelque contrée et en quelque siècle que je parlasse :

¹⁰³ Jacques 1.4

¹⁰⁴ 2Timothée 4.5

Qui a soif ?

Adolphe Monod

quel besoin spirituel pourriez-vous nommer auquel l'Écriture ne pourvoie pas ?

Vous avez « faim et soif de la justice. » Saintement jaloux de répondre à l'amour de Dieu par votre reconnaissance, et au sacrifice de son Fils par votre dévouement, vous souhaitez de discerner la volonté de votre Père céleste, de connaître les oeuvres, les sentiments qu'il approuve, de pénétrer jusqu'à l'esprit et à la moelle de l'obéissance qui est selon Jésus-Christ » Eh bien ! après toutes les choses admirables qui ont été dites sur la vocation de l'enfant de Dieu, où trouverez-vous, pour vous diriger dans cette étude de vie chrétienne, extérieure et intérieure, et pour vous prémunir à la fois contre le péril des méprises, contre l'entraînement des exemples, contre la fausse vertu du monde, contre les séductions du coeur naturel, des pages, je ne dis pas égales, mais seulement comparables, aux derniers chapitres des Épîtres de saint Paul aux Romains, ou aux Éphésiens, ou bien au sermon de la montagne, qu'en dites-vous, au sermon de la montagne : ce nom seul ne rappelle-t-il pas tout ce qui se peut concevoir d'obéissance dans l'action et de pureté dans les motifs, de fidélité dans la vie et de piété dans le coeur, de saint dans ce qui est saint ?

Vous avez eu le malheur d'offenser Dieu. Repris par sa Parole, troublé par votre conscience, poursuivi par la vue de votre péché, vous soulevez à grand'peine le fardeau qui vous accable, tâchant à ressaisir la paix de Dieu, la faveur de son regard et le pardon de son coeur paternel. Eh bien ! vers quelle source de grâce se tournent instinctivement vos pensées, vos souvenirs, vos yeux, vos mains ? Où trouveriez-vous jamais des

sentiments plus sympathiques que ceux du Psaume 130.1-2 : « O Éternel, je t'invoque des lieux profonds. Seigneur, écoute ma voix ! que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications ? » où, des avertissements plus encourageants que ceux du Psaume 32 : « Dès que j'ai dit : Je ferai confession de mes transgressions à l'Éternel, tu as ôté la peine de mon péché ? » où, des promesses plus rassurantes que celles d'Ésaïe 1.18 : « Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand « ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine ? » où, des exemples plus consolants que ceux de David et de sa pénitence, de Pierre et de son relèvement ?

Vous souffrez. C'est l'heure du désert, ou de Gethsémané, ou de Golgotha. Prêt à plier sous le poids, ce cri revient incessamment sur vos lèvres : « Que cette coupe passe loin de moi ! » vous souhaitez d'y pouvoir ajouter cette prière : « Toutefois, non pas comme je veux, mais comme tu veux ! » Eh bien ! pour vous faire accepter cette coupe amère avec soumission, avec amour, avec adoration, avec actions de grâces, connaissez-vous mieux, j'allais dire connaissez-vous autre chose, que cette doctrine de la croix et de la discipline paternelle dont l'Écriture est toute remplie ? Ou, pour faire un choix comme au hasard dans ce musée des consolations divines, connaissez-vous mieux, connaissez-vous autre chose que ce commencement du douzième chapitre aux Hébreux, qui nous ferait presque regretter l'épreuve si elle venait à nous manquer : « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il fouette tout enfant qu'il avoue. Si vous endurez le châtiment, Dieu se

présente à vous comme à ses enfants ; car, qui est l'enfant que le père ne châtie point. Mais, si vous êtes sans discipline, de laquelle tous participent, vous êtes donc des enfants supposés, et non pas légitimes... Dieu nous châtie pour notre profit, afin que nous soyons participants de sa sainteté ? » Et que dire de ce correctif si naïf, si délicat, si tendre, que le coeur humain de l'Apôtre le presse d'ajouter : « Il est vrai que tout châtiment semble d'abord un sujet de tristesse et non pas de joie ; mais il produit ensuite un fruit paisible de justice à ceux qui sont exercés par ce moyen¹⁰⁵ ? »

Vous priez. Vous souhaitez de mettre dans votre prière cette sincérité, cette humilité, cette ferveur, cette persévérance, cette foi, pour tout résumer en un mot, cette foi, à laquelle Dieu a fait tant de promesses. Eh bien ! pour apprendre à prier dans cet esprit, ou, comme le dit saint Jacques, « à prier en priant¹⁰⁶ », au lieu de prier sans prier, comme nous le faisons la plupart du temps, où irez-vous chercher vos modèles ? Vous en trouvez d'éminents dans saint Augustin, dans A. Kempis, dans Théodore de Bèze, dans Drelincourt, dans Pascal, dans François Gonthier : vous lisez les prières de ces chrétiens d'élite, avec sympathie, avec émotion, avec fruit ; vous les relisez peut-être, une fois, deux fois, plus encore, et puis vous passez à d'autres. Mais ces prières auxquelles on revient sans fin, puisant toujours sans épuiser jamais, et trouvant plus à gagner dans une centième lecture, je devrais dire dans une centième méditation, que dans la première, vous ne les trouvez

¹⁰⁵ Hébreux 12.6-11

¹⁰⁶ Jacques 5.17, version littérale.

que dans l'Écriture, vous n'avez pas l'idée de les chercher ailleurs.

Vous faut-il un modèle court, précis, substantiel, où vous puissiez étudier l'esprit de la prière ? Voici l'oraison dominicale, cette prière en huit lignes, que Jésus a donnée aux siens tout exprès pour « leur enseigner à prier¹⁰⁷ » et qui le leur enseigne jusque dans son ordre et ses proportions mêmes, où se mesure comme à l'oeil la place à donner et la part à faire à Dieu et à sa gloire, au prochain et à nous-mêmes, à nos besoins matériels et à nos besoins spirituels, à l'adoration, à la requête, et à la confession.

Vous faut-il des exemples nombreux, variés, où vous puissiez suivre la prière dans toutes ses applications diverses ? Voici les Psaumes -- mais que dirai-je des Psaumes, qui ne soit bien au-dessous de ce que toutes les générations successives de l'Église ont reconnu de foi, de ferveur, d'humilité, de repentance, d'onction, de puissance, de profondeur, et tout ensemble de concision, dans les prières surannées d'un Israélite datant de onze cents ans avant l'ère chrétienne, qui donne essor aux sentiments les plus intimes de son coeur, sans se douter qu'il devient, en pleurant, en chantant ou en touchant de sa harpe, le spectacle spirituel, l'admiration et l'exemple de tous les siècles à venir.

Pour mieux sentir la vérité de ces réflexions, restreignons-en le champ. Fixez votre attention sur un

¹⁰⁷ Luc 11.1

seul des endroits de l'Écriture que je viens de nommer ou de rappeler : ce sera, si vous voulez, ce Psaume 51, où David fait pénitence après son double crime. Tâchez de vous remettre en mémoire toutes les occasions diverses dans lesquelles cette page des Écritures vous a soutenu, relevé, rétabli en grâce et en paix, après quelque chute et sous la visitation paternelle. Tâchez ensuite de vous représenter tous les disciples au « coeur froissé et brisé » qui puisent à côté de vous, qui ont puisé avant vous, qui puiseront après vous, dans cette même page des Écritures, les mêmes encouragements et les mêmes secours. Tâchez enfin de calculer, d'imaginer tout le bien que cette page des Écritures a fait au monde à elle toute seule... Voyez-vous se grouper autour d'elle la famille entière des enfants de Dieu répandue sur tous les siècles et sous tous les climats, rendant témoignage tout d'une voix du fruit commun que tous ont recueilli de la confession de David, tout en y désignant peut-être chacun quelque trait favori qui lui a été en bénédiction singulière, l'un : « Purifie-moi avec l'hysope et je serai net ; » un second : « O Dieu ! crée-moi un coeur net, et renouvelle au dedans de moi un esprit bien remis ; » un troisième : « Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé ; ô Dieu, tu ne méprises point le coeur froissé et brisé ; » un autre, autre chose ?

Quelle page de l'*Imitation*, ou des *Pensées* d'Adam, peut se vanter de telles choses ? Mais cette page de l'Écriture n'est pas plus que ne sont les autres : mesurez donc, si vous le pouvez, mesurez cette utilité des Écritures entières qui dépasse toute mesure ; -- puis, allez, si vous l'osez, allez discuter froidement si un livre aussi exceptionnel, aussi unique dans son action, n'a rien

d'exceptionnel, rien d'unique aussi dans son origine : je n'ai pas besoin, quant à moi, de tant de mystère pour reconnaître, avec l'Apôtre, que « toute l'Écriture n'est si utile, » que parce qu'elle « est divinement inspirée. »

Cette utilité de l'Écriture vous deviendra plus sensible encore, en l'envisageant sous un autre aspect. On n'apprécie un bien tout ce qu'il vaut, que lorsqu'on vient à en être privé. Supposez-vous privés de l'Écriture ; et, après avoir vu tout ce que vous lui devez, essayez de vous rendre compte de ce que vous perdriez en la perdant. L'Écriture vous étant ôtée, mais tout le reste vous demeurant, où en seriez-vous ?

Je dis, tout le reste vous demeurant ; car, à la rigueur et en principe, bien des grâces pourraient vous demeurer dans cette hypothèse, et même les plus essentielles. N'outrons rien, et fuyons jusqu'à l'apparence d'une adoration idolâtre pour un livre. Je n'ai garde d'attribuer à l'Écriture ce que l'Écriture elle-même n'attribue qu'à Dieu : l'Écriture n'est pas l'objet de la foi, elle n'est que le chemin de la vérité ; elle n'est pas la lumière, elle n'en est que le témoin ; elle n'est pas l'agent de la conversion, elle n'en est que l'instrument.

Ainsi, pour être sans l'Écriture, nous ne serions pas sans Jésus-Christ, ni sans Saint-Esprit, ni sans Parole de Dieu. Jésus-Christ a pu venir, le Saint-Esprit a pu être répandu, les apôtres, envoyés de Jésus-Christ et remplis du Saint-Esprit, ont pu annoncer l'Évangile au monde, sans mettre leur témoignage par écrit. Cela a pu se faire, et cela s'est fait. Durant le temps qui s'est écoulé entre l'ascension du Seigneur et la composition des premiers

livres du Nouveau Testament, les apôtres ont rendu leur témoignage en parlant, non en écrivant : peu importe, pourvu que leur parole ait été gardée contre le danger d'altération, comme elle l'était suffisamment alors par leur présence vivante et leur contrôle personnel. Eh bien avec Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, avec la Parole de Dieu dans le monde, mais sans l'Écriture, où en serions-nous ?

Sans l'Écriture, la Parole de Dieu ne serait pas parvenue jusqu'à nous, et dès lors elle n'existerait pas quant à nous: avec Jésus-Christ, nous serions sans Jésus-Christ, et avec le Saint-Esprit, sans le Saint-Esprit. Il serait encore vrai, dans cette hypothèse que nous essayons de suivre, que l'Évangile, l'Évangile tout entier et tout pur, a été transmis par la parole vivante des apôtres ; mais, les apôtres étant morts avec leur génération, nous n'aurions aucun moyen de retrouver cette parole vivante, à travers dix-huit siècles d'histoire, si elle n'a pas été fixée sur les pages d'un livre, à moins que vous ne la sauviez par je ne sais quelle doctrine de *tradition*, plus incroyable que l'inspiration elle-même, puisqu'elle ne ferait que substituer l'inspiration d'un grand nombre à celle de quelques-uns.

Il serait encore vrai que Jésus-Christ est venu, qu'il a parlé, qu'il a vécu, qu'il est mort et ressuscité, qu'il a accompli tout l'ouvrage de notre rédemption ; mais tout cela serait, quant à nous, comme s'il n'était pas, n'ayant aucun moyen de connaître ni ce que Jésus-Christ a dit, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il a été, puisqu'on nous aurait coupé le seul pont de communication entre lui et nous, la Parole de Dieu déposée dans l'Écriture.

Il serait encore vrai que « le Saint-Esprit a été donné, » et qu'il peut convaincre « touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement ; » car qui oserait nier qu'il ne puisse faire tout cela sans Écriture, sans Parole de Dieu sensible d'aucune sorte ? D'accord : mais aussi, qui oserait affirmer qu'il le fasse ? Le Saint-Esprit glorifie la Parole de Dieu en agissant par elle ; et nous n'avons aucune preuve qu'il ait agi une seule fois sans elle, ni aucun lieu de croire qu'il le veuille faire jamais. Ward, ce pieux missionnaire dans les Indes, a déclaré, à la fin de sa longue carrière, n'avoir pas rencontré un seul païen qui, avant d'être mis en rapport avec la Parole de Dieu, eût eu des notions spirituelles de la vérité : cette expérience, n'en doutez pas, a été celle de tous les missionnaires, sans exception.

En deux mots donc, être sans l'Écriture, ce serait être, je ne dis pas, absolument et en principe, mais en fait et quant à nous, sans Parole de Dieu, sans Jésus-Christ, sans le Saint-Esprit même, l'Écriture étant, quant à nous, le seul canal par lequel la Parole de Dieu nous arrive, la seule voix par laquelle Jésus-Christ nous soit annoncé, et le seul instrument même dont le Saint-Esprit fasse usage.

Cette réflexion devrait suffire : mais peut-être ne vous suffit-elle pas, faute de saisir du premier coup tout ce qui suivrait la suppression de l'Écriture. Elle n'est pas, après tout, pensez-vous, le seul moyen de grâce : l'Écriture ôtée, la prière, les bons livres, les saints exemples nous restent, pour nous conduire à Jésus-Christ et nous maintenir dans le chemin de la vie éternelle. Fort bien : mais en parlant de la sorte vous ne considérez pas que,

sans l'Écriture, vous n'auriez aucune de ces ressources par lesquelles vous vous flattez de suppléer tant bien que mal son absence, parce qu'il n'y a ni prière, ni bon livre, ni saint exemple, ni rien enfin de bon et de vrai, qui ne vous vienne, directement ou indirectement, peu importe, de cette même Écriture. Il vous semble peut-être que j'exagère ; mais regardez-y de plus près.

Sans l'Écriture, où serait la foi de vos prières, où seraient toutes les pensées de vérité ou de piété qui montent aujourd'hui dans votre coeur ? Sondez-vous, et recueillez vos souvenirs. Si vous découvrez dans votre âme, au travers de tout le mal que vous y déplorez, quelques dispositions selon Dieu, quelque ferveur de piété, quelques sacrifices de charité, quelque amour pour vos ennemis, quelque renoncement à vous-même, quelque patience dans l'affliction, quelque force contre la tentation, cherchez bien la cause de ces sentiments chrétiens en remontant jusqu'à leur origine, et vous trouverez invariablement que l'Écriture y est pour sa large part, soit que vous les ayez appris d'elle-même, soit que vous les ayez reçus par des canaux intermédiaires, qui les avaient reçus d'elle.

Effacez ces intermédiaires comme on enlève des couches superposées, et vous arriverez à un nom, ineffaçable, gravé sur le sentiment vivant du coeur aussi profondément que celui de Jésus-Christ même, dont il ne saurait être séparé : ce nom, c'est celui de l'Écriture. Aussi bien, ce terrain primitif et sacré, qui seul a pu donner naissance à vos dispositions spirituelles, est aussi le seul qui les puisse nourrir. Eh ! le secours que vous empruntiez tantôt de l'Écriture, pour l'obéissance, pour

le pardon, pour l'épreuve, pour la prière, à qui le demanderiez-vous si elle n'existait pas ? Sans elle, vous en seriez réduit à vos lumières personnelles, naturelles ; triste ressource, que vous l'appeliez raison, sentiment, conscience, fût-ce même conscience religieuse : l'homme naturel n'en est pas moins l'homme naturel, « pauvre, aveugle, misérable et nu¹⁰⁸. »

Sans l'Écriture, où seraient ces livres « pleins de foi et du Saint-Esprit, » dont la lecture nourrit aujourd'hui votre foi et développe votre vie spirituelle ? Cette littérature chrétienne, précieux trésor de l'Église, que chaque âge vient accroître de son pieux tribut, faites-en l'histoire, et remontez jusqu'à son origine. Informez-vous du céleste atelier où furent forgées, fourbies, trempées, « toutes ces armes de Dieu » qui répondent à tous les besoins de la sainte guerre, et dont un bon livre est le riche arsenal : vous arriverez invariablement à l'Écriture.

L'Écriture, voilà l'école modèle, oserai-je dire l'école *normale*, où se sont formés les pieux instituteurs et docteurs de toutes les générations successives ; l'Écriture, voilà le maître commun auprès duquel ont cherché leurs inspirations les Jérôme, les Chrysostôme, les Bernard, les Jean Huss, les Arndt, les Pascal, les Adam, les Jean Newton, les Vinet, les Rochat, les Chalmers ; un maître dont l'influence salutaire sur l'élève est la mesure exacte de l'influence salutaire de l'élève sur ceux qu'il instruit à son tour. Sans l'Écriture, nous en serions réduits à la littérature du siècle pour nous affranchir des tentations et des erreurs du siècle !

¹⁰⁸ Apocalypse 3.17

Sans l'Écriture, où seraient les exemples saints qui tout ensemble enflamment votre zèle et frayent votre chemin devant vous ? Étudiez la vie de ces serviteurs de Jésus-Christ, fidèles entre les fidèles, qui ont régénéré leur siècle, renouvelé le monde ou réveillé l'Église : les Augustin, les Luther, les Whitfield, les Félix Neff, les Elizabeth Fry.

Demandez-leur comment ils ont atteint à cette simplicité de foi, à cette énergie de dévouement, à cette faim et soif de la justice, à cette grâce de renoncement, à cette communion avec les réalités invisibles, qui les ont rendus capables de faire de si grandes choses ; au fond de leur réponse à tous, vous trouverez encore l'Écriture : sans elle, rien de ce qu'ils ont fait n'eût été fait ; sans elle, nul d'entre eux ne fût devenu ce qu'il a été. Rendez grâces pour les milliers qu'Augustin a gagnés par son exemple ou touchés par sa parole, et pour les dix milliers qu'il a sauvés, et qu'il sauve encore, de siècle en siècle, par la lumière de ses écrits et par la foi qu'ils respirent.

Mais faites honneur, après Dieu, d'Augustin devenu Augustin, à l'Écriture qui, recommandée à sa conscience dans le jardin par cette, voix mystérieuse *tolle et lege*, le rappelle de son long égarement, change son coeur, sanctifie sa vie, nourrit son travail, inspire ses discours, et d'un libertin fait un apôtre.

Rendez grâces pour la réforme salutaire autant qu'étendue que Luther a opérée au sein de l'Église chrétienne, et dont recueillent encore aujourd'hui les fruits, après trois siècles écoulés, tant de disciples fidèles,

tant de familles pieuses, que dis-je ? des peuples entiers que l'Évangile a élevés au premier rang entre les nations.

Mais faites honneur, après Dieu, de Luther devenu Luther, à l'Écriture, à ce mot d'Habacuc commenté par saint Paul : « Le juste vivra par la foi, » qui, jeté comme au hasard sur le chemin du jeune novice, dans la bibliothèque poudreuse de son couvent, l'arrête sur la pente de la justice propre, lui explique la justice de Dieu, le retire de son désespoir, l'introduit dans un monde nouveau, commence par son coeur ce que Dieu voulait accomplir par lui dans le monde, et d'un moine aveugle fait une lumière pour la chrétienté déchue.

Rendez grâces pour le bel ordre qu'Elizabeth Fry établit dans la prison de Newgate, pour cette multitude de pécheresses endurcies qu'elle instruit à mourir dans la paix ou à vivre dans la grâce, pour tant de femmes de bien à qui elle révèle leur mission, et pour cette vaste réforme qui se propage de proche en proche, au bruit de ses pieux succès, dans les prisons d'Angleterre, et jusque dans celles des pays les plus lointains. Mais faites honneur, après Dieu, d'Elisabeth Fry devenue Elisabeth Fry à l'Écriture, seule défense qu'elle porte devant elle dans cet antre impur de Newgate, où d'intrépides geôliers n'osent s'aventurer sans des précautions infinies; à l'Écriture, qui l'a affranchie elle-même de liens plus subtils, qui lui a découvert la vanité du siècle et de ses honneurs, et qui, d'une jeune et brillante héritière, a fait une humble et infatigable Dorcas.

Otez l'Écriture, soit ; mais prenez garde que vous ôtez avec elle ces grandes vies qui, selon une belle expression

Qui a soif ?

Adolphe Monod

de Vinet, « sont aussi des paroles de Dieu. » Que dirai-je encore ? Nommez-moi, si vous en savez un, nommez-moi un sentiment chrétien, nommez-moi une lecture chrétienne, nommez-moi une entreprise chrétienne, à laquelle l'Écriture n'ait été ce qu'est au fleuve qui arrose nos cités et fertilise nos champs, la source cachée sous les ombrages de la montagne, qui, de jour en jour nourrie par les pluies du ciel et par les eaux de la terre, l'entretient jour et nuit, le renouvelle d'âge en âge depuis que le monde est monde, sans lui permettre jamais ni de tarir, ni de s'arrêter, ni de ralentir seulement son cours. Source commune et féconde de tout le bien qui console encore notre pauvre terre, eh ! Qui oserait douter que tu sortes du ciel ?

Après le témoignage que je viens de rendre à l'Écriture, disons mieux, au Dieu qui l'a inspirée, il semble que je ne puisse aller plus loin : et pourtant, je m'enhardirai jusqu'à l'élever plus haut encore. Sans l'Écriture, nous l'avons vu, on ne saurait expliquer ni un Augustin, ni un Luther, ni une Elizabeth Fry ; mais que serait-ce si l'on ne pouvait, sans l'Écriture, Expliquer Jésus lui-même ?

Ne me répondez pas que c'est l'Esprit de Jésus qui nous a donné l'Écriture, en suscitant et en animant les apôtres et les prophètes. Je le sais bien, mais il n'en est que plus merveilleux de voir l'Écriture nous donnant Jésus à son tour, l'Écriture présidant à son éducation, l'Écriture le nourrissant dans la vie divine, l'Écriture le formant à son ministère, l'Écriture « l'instruisant en toute justice, » et « le préparant pour toute bonne oeuvre, » que dis-je ? l'Écriture le fortifiant au désert contre la tentation et lui prêtant des armes pour triompher de Satan.

L'Écriture citée tout simplement, sans développement ni commentaire, voilà tout ce que Jésus oppose au grand adversaire, dans cette journée mystérieuse et terrible, à l'issue de laquelle l'oeuvre entière de notre rédemption était suspendue. Il est écrit, et le tentateur s'arrête ; il est écrit, et il recule ; il est écrit, et le voici qui a tourné le dos. Il est écrit, et par qui ? Par Moïse, le témoin, le messager, le serviteur, la créature de celui auquel sa parole vient en secours dans l'heure du combat et de la détresse ! Eh ! comment cela, je le demande, je le demande au ciel, je le demande à la terre, je le demande même à l'enfer, qui sait à quoi s'en tenir là-dessus, -- comment cela, si la parole de Moïse, qui est « utile » au Fils de Dieu lui-même, qui, par un côté, le domine et lui commande, est moins que ce que l'Apôtre l'appelle dans mon texte, une parole « divinement inspirée ? » Réponde autrement à cette question qui jugera le pouvoir : pour moi, l'évidence pratique, celle à laquelle je m'attache dans ce discours, cette évidence est telle en cet endroit que je ne saurais pas même la développer ni la prouver.

Le soleil luisant ne se démontre pas ; il se montre. Aux yeux de mon Sauveur tenté, l'Écriture, toute écriture, a été « divinement inspirée, » et c'est par là qu'elle lui a été « utile. » Ce qu'elle a été pour lui, il faut bien qu'elle le soit pour moi, ou mon Sauveur ne serait pas mon Sauveur. Le soleil luit, Jésus est le Fils de Dieu, et « toute l'Écriture est divinement inspirée. »

Y a-t-il ici quelqu'un qui demande encore si l'Écriture est la vraie Parole de Dieu, ou « si nous devons en attendre une autre ? » Voici comment l'Écriture lui répond. Elle rassemble autour d'elle tous les malades qu'elle a guéris,

les aveugles auxquels elle a ouvert les yeux, les sourds dont elle a débouché les oreilles, les possédés qu'elle a délivrés de leurs démons, les affligés dont elle a séché les pleurs, les pécheurs qu'elle a sauvés, les mauvais qu'elle a faits bons ; à cet innombrable cortège elle joint le Fils de Dieu qu'elle a rendu vainqueur au désert...Puis elle vous dit à son tour : « Allez et annoncez ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts sont ressuscités, et l'Évangile est annoncé aux pauvres » -- le Fils de Dieu est fortifié contre la tentation -- n'a-t-elle pas le droit d'ajouter encore : « Et bienheureux est celui qui ne se scandalise point en moi ! »

Si le spectacle que Jésus avait mis sous les yeux des deux envoyés de Jean-Baptiste avait pu laisser dans leur esprit quelque doute sur ce qu'il était, un moyen leur restait pour achever de s'en éclaircir : c'était de le comparer avec le reste des hommes. En voyant de combien il s'élevait, non seulement au-dessus des plus sages d'entre les païens, mais au-dessus de ses concitoyens en possession des mêmes lumières et des mêmes ressources spirituelles que lui ; au-dessus même de ses disciples élus qui avaient vécu dès longtemps dans la communion intime de sa parole et de sa vie, comment refuser de reconnaître le Fils de Dieu à cette supériorité manifeste sur tous les enfants des hommes, sans exception des meilleurs¹⁰⁹ ?

Un rapprochement analogue achèvera de nous révéler l'origine divine de l'Écriture. Il ne faut que la comparer

¹⁰⁹ Jean 3.1

avec les autres livres sortis de la main des hommes, et mesurer son *utilité* avec celle des plus utiles d'entre eux, pour reconnaître en elle, avec l'Apôtre, un livre qui n'a pu venir que de Dieu. Prenons la portion de l'Écriture que l'Apôtre a devant l'esprit en écrivant ces paroles : « Toute l'Écriture est divinement inspirée. » Comparons-la avec la littérature religieuse ou philosophique des nations païennes les plus éclairées et les mieux connues ; et pour que cette comparaison soit plus équitable et plus décisive, mettons en regard, d'un côté, et, pour ainsi dire, dans une colonne, les livres sacrés rangés dans l'ordre des temps, et dans une colonne correspondante, les livres des païens contemporains -- quand il y en a.

Pendant que Moïse, David, Ésaïe, Daniel, Malachie, écrivaient les pages que j'ai sous les yeux, et dont le peuple juif me transmet d'âge en âge le dépôt vénéré, les poètes et les philosophes de la Grèce, que je nomme seule pour la grande avance qu'elle a sur Rome, que faisaient-ils, et qu'écrivaient-ils ? La réponse ne demande pas de grandes études : tout élève studieux d'une bonne école primaire la ferait pour moi. Moïse, ou la Loi, date de 1,500 ans avant Jésus-Christ.

La création du monde actuel et la formation du genre humain, par un Dieu personnel, vivant, voulant, pensant, parlant, et dont l'ouvrage n'a point d'égal, si ce n'est peut-être le langage dans lequel il est décrit ; la chute de notre race, et la compassion de Dieu lui préparant un Sauveur à venir, mais dont le salut est déjà présent ; les origines de l'histoire, de la famille, de la société, des gouvernements, du culte, des arts et de l'industrie ; Abraham croyant à la promesse de Dieu, sa

foi lui tenant lieu de justice personnelle, et le rendant capable du plus grand de tous les sacrifices; Dieu se révélant à Moïse, et par Moïse, à Israël, sous son nom de Jéhovah, ou « Je suis celui qui suis, » au sein du monde plongé dans l'idolâtrie ; le Décalogue, ce sommaire en dix articles de toute la morale, religieuse, sociale et individuelle, développé dans un code où la sagesse des nations les plus policées trouve encore aujourd'hui à puiser ; et tout cela couronné par un discours d'adieu qui respire une sainteté, une dévotion, une tendresse qui semble anticiper sur l'Évangile : voilà pour la colonne de l'Écriture.

Mettez en regard dans l'autre colonne -- mais non, n'y mettez rien, car il n'y a rien ; à moins que vous ne teniez pour quelque chose ce vide historique presque absolu, comblé tant bien que mal avec les exploits chevaleresques et les honteuses amours de ces dieux devenus des hommes, ou de ces hommes devenus des dieux ; cet immense naufrage de toute certitude et de toute vérité, auquel échappent tout au plus, flottant sur l'abîme, quelques rares débris, où vous avez peine à déchiffrer, à l'obscur clarté de la nuit, les noms à demi disparus d'Inachus, de Godrus, de Gadmus, mêlés à ceux d'Apollon, de Minerve, de Jupiter ; ou, si vous réclamez quelque souvenir plus précis, les Bacchantes du mont Rhodope mettant Orphée en pièces, et les Hellènes s'attendrissant sur les aventures d'Eurydice, au temps qu'Israël écoutait avec terreur la loi proclamée en Sinaï, par la voix du Dieu vivant et vrai !

David, avec Salomon son fils, ou la royauté prophétique, date de 1000 à 1100 ans avant Jésus-Christ. La création

et la providence célébrées, la rédemption annoncée, le Rédempteur prédit et dépeint ; le péché reconnu, apprécié, confessé, à la lumière de la sainteté divine : « J'ai péché contre toi, contre toi proprement ; » la grâce acceptée, sentie, savourée, d'un esprit qui devance le jour de l'Évangile : « Bienheureux l'homme dont la transgression est pardonnée, et dont le péché « est couvert ; » la consolation paternelle, la direction paternelle, l'éducation paternelle, la faveur paternelle, invoquée, obtenue, glorifiée, et la terre entière invitée à partager ce festin spirituel de foi, de pardon, d'obéissance, de félicité -- dans ces *Psaumes* inimités, inimitables, dont la beauté surhumaine échappe au lecteur, effacée qu'elle est par leur piété divine ; -- ces besoins profonds de l'intelligence, de la conscience, du coeur, que la terre et la vie ne flattent un moment d'une réponse que pour ajouter l'amertume de la déception à celle du désespoir, et qui ne trouvent enfin à se satisfaire et à se reposer qu'en Dieu, sa parole, son amour -- dans ce petit traité de quelques pages, l'*Ecclésiaste*, mystérieux monologue, où toutes les aspirations, les tentations, les obscurités, les contradictions de l'âme humaine, se meuvent dans un cercle infranchissable compris entre ces deux termes : « Vanité des vanités, tout est vanité, » et : « Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là tout l'homme ; » -- cette observation si fine à la fois et si élevée des conditions de la vie sociale, et des secrets de la vie domestique ; cette appréciation si exacte, et tout ensemble si spirituelle, des diversités de position, de sexe, de fortune, de caractère, de génie ; tout cela ramené partout à la piété, où tous les chemins vont aboutir, et dont le nom alterne avec celui de la *sagesse*, comme le nom de la *folie* avec celui de l'impiété ; ce riche

trésor de prudence pratique où le bon père de famille trouve à puiser sans fin, et qui cache dans son sein un trésor plus riche encore de lumière intérieure non moins inépuisable pour l'âme chrétienne -- dans ce recueil de sentences détachées, où se réalise pleinement la pensée populaire, mais profonde, qui voit dans les *Proverbes* « la sagesse des nations : » voilà pour la colonne des Écritures.

Mettez en regard, dans l'autre, les trois siècles qui se sont écoulés entre la guerre de Troie et les poètes qui l'ont chantée, les fondateurs des monarchies succédant aux demi-dieux, la vérité se dégageant lentement d'avec la fable, la poésie protégeant la naissance de l'histoire, et toute la science des peuples se concentrant dans les conceptions des Homère et des Hésiode, si belles, je le veux, mais si vaines, et qui n'ont pas seulement de place pour une philosophie, pour une morale, pour une économie domestique, pour une administration sociale, pour une foi et une piété, dignes de leur nom !

Ésaïe, Daniel, Malachie, la prophétie avant, pendant et après la captivité, datent de 700 à 400 ans avant Jésus-Christ. Ésaïe, tout rempli de l'Esprit de Dieu pour décrire, dans son Évangile, anticipé, ce Messie si incompréhensiblement mêlé de gloire et d'humiliation ; et pour annoncer tour à tour la sainteté de ce Dieu saint : « Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ; » sa miséricorde toute gratuite : « C'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquités pour l'amour de moi, et « je ne me souviendrai plus de vos péchés ; » l'obéissance spirituelle qu'il exige : « Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices ?... Qui a requis cela de vos mains, que

vous fouliez mes parvis ?...Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, faites justice à l'orphelin, défendez la cause de la veuve ; » son unité vivante et sa gloire jalouse. : « Il n'y a point eu de Dieu formé avant moi, et il n'y en aura point après moi...« C'est moi, c'est moi qui suis le Seigneur, et hors moi, il n'y a point de Sauveur ; je ne donnerai pas ma gloire à un autre ; »

Daniel ; si fidèle à son Dieu, si soumis à sa loi, si touché des maux de son peuple, si sévère pour lui-même, si vigilant à prier, si ferme contre la persécution, » en même temps que si sage pour conseiller les rois et sauver les royaumes ; et Malachie, si pénétré de l'honneur dû à Dieu : « Le fils honore le père, et le serviteur son seigneur : si donc je suis Père, où est l'honneur qui m'appartient¹¹⁰ ? » des devoirs de la sacrificature : « Les lèvres du sacrificateur gardaient la science, et on recherchait la loi de sa bouche, parce qu'il était le messager de l'Éternel des armées. Mais vous vous êtes retirés de ce chemin-là, vous en avez fait broncher plusieurs dans la loi, et vous avez corrompu l'alliance de Lévi, a dit l'Éternel des armées¹¹¹ ; » des tendres obligations de l'union conjugale : « L'Éternel est intervenu comme témoin entre toi et la femme de ta jeunesse, contre laquelle tu as agi perfidement ; et toutefois elle est ta compagne et la femme qui t'a été accordée¹¹² ; » de la riche bénédiction promise à la fidélité : « Apportez toutes les dîmes aux lieux ordonnés pour les garder, et qu'il y ait provision dans ma maison ;

¹¹⁰ Malachie 1.6

¹¹¹ Malachie 2.7-8

¹¹² Malachie 2.14

et dès maintenant éprouvez-moi en ceci, a dit l'Éternel des armées, si je ne vous ouvre les canaux des cieux, et si je ne répands en votre faveur la bénédiction, de sorte que vous n'y pourrez point suffire¹¹³ ; » de la grâce réservée à ceux qui se retirent vers Dieu : « Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel y a été attentif et l'a oui ; et on a écrit un livre de mémoires devant lui, pour ceux qui craignent l'Éternel et qui pensent à son nom¹¹⁴ : » voilà pour la colonne de l'Écriture.

Mettez en regard, dans l'autre, Pythagore avec sa métempsychose, Démocrite avec ses atomes, les sept sages, Thalès tirant le monde de l'eau, à laquelle le dispute le feu d'Anaximandre et l'éther d'Anaximène, le crépuscule de la philosophie sérieuse, Anaxagore s'élevant à une intelligence première et frayant la route à Socrate, qui doit la frayer à Platon et à Aristote...Voici enfin la science grecque, la philosophie grecque, l'histoire grecque qui commence, en attendant qu'elle aille réveiller Rome, qui dort encore, ou qui ne veille que pour les combats -- oui, mais voici la prophétie de l'Écriture qui a fini tant elle a de siècles d'avance sur tout ce qu'il y a de lumière dans le reste de la terre. On dirait que ne souffrant pas de rivalité, il a fallu qu'elle se renfermât dans ce silence de quatre siècles, pour qu'il fût permis à la sagesse humaine de penser et de parler.

O Écriture de l'Ancien Testament, voix d'un petit peuple sans lettres et sans nom, dominant les plus

¹¹³ Malachie 3.10

¹¹⁴ Malachie 3.16

grandes voix de la terre, quand tu ne parles pas toute seule dans le vide et dans le désert ; mère et nourrice, sans le savoir, de l'histoire, de la théologie, de la morale, de la jurisprudence, de la philosophie et de la poésie ; source féconde des choses humaines, témoin unique des choses divines, attache vivante de la créature avec le Créateur, de la terre avec le ciel, et du temps avec l'éternité ; parole toujours égale à toi-même, depuis le commencement, et depuis le commencement du commencement -- eh ! quel autre a donc pu t'inspirer que le Dieu éternel, quand il était seul avec toi et que tu étais seule avec lui, toi n'ayant pas d'autre maître que lui, et lui n'ayant pas d'autre organe que toi ? Ce n'est pas l'Apôtre seulement, c'est la vérité prise sur le fait, c'est l'histoire universelle qui dit : « Toute l'Écriture est divinement inspirée ! »

J'ai comparé jusqu'ici l'Écriture avec les enseignements d'hommes à qui la lumière de la révélation n'était point parvenue ; et, bien que je n'aie fait ce rapprochement que pour l'Ancien Testament, chacun sent qu'on pourrait, avec autant d'avantage pour le moins, rapprocher, le Nouveau Testament des compositions profanes contemporaines. Mais si je m'arrêtais ici, on dirait peut-être que la supériorité manifeste de l'Écriture sur les païens prouve *la révélation* de la doctrine plutôt que l'inspiration du livre. L'Apôtre ne fait point cette, distinction de révélation et d'inspiration, dont il n'a pas besoin pour apprécier l'*utilité* de l'Écriture ; mais une certaine théologie contemporaine la fait, et en a grand besoin pour nier l'inspiration sans nier l'Évangile. Tenons compte de cette apparence même ; et pour que la supériorité de l'Écriture ne puisse être expliquée par la

seule vérité de sa doctrine, comparons-la maintenant avec des livres écrits par des hommes en possession de cette doctrine, qu'ils avaient apprise de cette Écriture même. C'est ici que le rapprochement deviendra décisif en faveur de l'inspiration ; il le deviendra même toujours plus à mesure que nous le ferons porter sur des temps et des écrivains qui nous sont mieux connus.

A côté des Écritures canoniques de l'Ancien Testament, qui nous ont été transmises par les Hébreux, vous savez qu'il existe certains livres que l'Église de Rome y a ajoutés, bien qu'ils soient rejetés par les Hébreux et qu'ils n'existent pas même dans leur langue ; tels que Tobie, la Sapience, l'Ecclésiastique, etc. Ces livres ont été composés, entre Malachie et Jésus-Christ, par des Juifs versés dans la lecture de l'Ancien Testament et soumis à sa doctrine : ils offrent donc les conditions que nous cherchons, pour être rapprochés des Écritures, et leur infériorité morale une fois constatée ne saurait s'expliquer, comme celle des auteurs païens, par l'ignorance des révélations divines. Je dis leur infériorité *morale* ; car je veux m'en tenir à l'ordre d'idées indiqué par mon texte, et n'ai pas l'intention de relever les erreurs historiques, dogmatiques ou autres, dont plusieurs livres apocryphes abondent.

Vous trouverez dans les Apocryphes de bonnes leçons, de pieux conseils, qui leur ont fait trouver une place, quoique une place de second ordre, autrefois dans le culte public, et plus tard dans la Bible protestante elle-même. Mais vous y remarquerez en même temps une infériorité manifeste, constante, profonde, à l'égard de l'Ancien Testament, en ce qui concerne ces impressions

spirituelles et salutaires que l'Apôtre attribue à sa lecture, et que j'ai développées dans une autre partie de ce discours. Pour rendre cette observation bien sensible, il faudrait suivre, page après page, la lecture des Apocryphes. Ici, il faut me borner à deux ou trois réflexions générales, faciles à vérifier par une lecture personnelle des Apocryphes ; allons droit aux meilleurs : la Sapience et l'Ecclésiastique ; plus ils sont respectables, plus l'argument est fort.

Voici le point capital, d'où dépend tout le reste. Vous chercheriez en vain dans les Apocryphes ce que j'appelais tantôt dans les Ecritures *Dieu sur le premier plan*. Ici, cette place première est occupée par l'homme : on y sent la manière de l'homme, le travail de l'homme, les mobiles de l'homme, et jusqu'à la convoitise de l'homme. La manière de l'homme : à ces sentences courtes, nerveuses, solennelles de l'Écriture, a succédé l'amplification, telle qu'on la trouve partout sous la plume de l'homme, une amplification oratoire, souvent verbeuse et traînante¹¹⁵. Le travail de l'homme : au lieu de cette originalité simple qui distingue les Écritures, les Apocryphes trahissent partout un effort d'imitation ; des sentiments de l'Écriture développés, paraphrasés, sans pensée ni lumière nouvelle, voilà ce qu'on y rencontre à chaque pas¹¹⁶. Les mobiles de l'homme : tandis que la gloire et la volonté divine est seule cherchée dans l'Écriture, les Apocryphes se montrent préoccupés aussi, quand ce n'est pas préoccupés surtout, de la gloire et de la volonté humaine, poursuivie par une prudence

¹¹⁵ Ecclésiastique 17.1-13

¹¹⁶ Ecclésiastique 30.1-13, avec Proverbes 13.24

charnelle¹¹⁷, jusqu'à compromettre parfois la charité ou l'affection naturelle¹¹⁸. Je dis plus encore : la convoitise de l'homme.

L'Écriture est toujours sainte et pure, alors même qu'elle manie les sujets qui le sont le moins : elle parle des péchés de la terre, comme on en parle dans le ciel, naturellement, avec horreur, sans mélange d'aucun attrait. Il n'en est pas de même des Apocryphes. Ils s'arrêtent plus d'une fois, avec une complaisance secrète, sur ce qui remue les sens et la chair ; plus d'un trait dans leurs pages blesse la délicatesse, la pudeur ; on comprend que je répugne à citer ici des exemples.

Non, non, nul lecteur attentif des Apocryphes ne pourra dire ce que Pierre a dit des prophètes, que « leur parole n'a point été apportée par la volonté humaine ; » la part de la volonté humaine y est grande, et celle de la sainteté divine y perd en proportion ! Lisez-les une fois ou deux, vous en aurez assez : leur utilité n'est ni si profonde, ni si inépuisable, que vous éprouviez le besoin d'y revenir toujours.

Des remarques analogues peuvent être faites sur les Pères de l'Église, comparés avec les écrits du Nouveau Testament. Mais ici, ces remarques, j'ai plus de raison encore pour ne pas les étendre, la grande majorité de mes auditeurs n'ayant pas le moyen de les vérifier par eux-mêmes ; quelques indications me suffiront. Au reste, pour en borner le champ, en même temps que pour

¹¹⁷ Ecclésiastique 30.17, 33.20, 38.12, etc.

¹¹⁸ Ecclésiastique 38.16-24

rendre le rapprochement plus sensible, restreignons-nous à ceux des Pères qui ont connu personnellement quelqu'un des apôtres, et qu'on a honorés pour ce motif du nom de *Pères apostoliques*.

Des écrits composés par ces Pères pendant que les apôtres composaient les leurs, il n'en est point parvenu jusqu'à nous : cela même marque la différence que l'Église primitive a faite entre les uns et les autres ; mais il nous reste quelques lettres, malheureusement rares, courtes, mutilées, écrites après la mort des apôtres, par Clément de Rome, compagnon de saint Paul, et par Ignace et Polycarpe, disciples de saint Jean. Voici donc des hommes croyants, d'une piété exemplaire, fidèles jusqu'au martyre, plus apostoliques, encore d'esprit que de position, et qui, placés auprès de la source pure de l'Évangile, les premiers après les disciples immédiats de Jésus-Christ, réunissent toutes les conditions intérieures et extérieures pour parler aussi *utilement* que les apôtres, si l'on peut y atteindre par la foi, la piété, les lumières chrétiennes, sans le secours spécial que mon texte désigne sous le nom d'inspiration. L'ont-ils fait ? Non, ils ne l'ont pas fait ; aucun d'eux ne l'a fait ; non plus qu'aucun des Pères et des écrivains qui les ont suivis ne l'a fait.

Des Pères apostoliques aux apôtres, la distance est moindre que de l'Ecclésiastique ou de la Sapience aux Proverbes ou aux prophètes ; mais elle est grande encore : je ne crains pas d'être démenti sur ce point par quiconque aura fait sans parti pris le rapprochement que je propose. On respire, sans contredit, dans ces pages de la primitive antiquité, un parfum délicieux de foi simple,

naïve, dévouée, dont la torture et le martyre ont assez éprouvé la force et la sincérité. Mais ne leur demandez ni cette fermeté de la conception, ni cette largeur des principes, ni cette richesse des pensées, ni cette plénitude concise du langage, ni cette précision du dogme, ni cette étendue des vues, ni cette solidité des raisons, ni cet équilibre de la doctrine, ni cette sûreté de la morale, ni cette sobriété des sentiments, qui caractérisent les écrits des apôtres, et qui égalent, par exemple, la première moitié de l'épître aux Éphésiens aux derniers discours de Jésus-Christ dans saint Jean, et la seconde au sermon de la montagne dans saint Matthieu. La lettre de Clément aux chrétiens de Corinthe, et celle de Polycarpe à ceux de Philippiques, la première écrite pour rappeler les Corinthiens à l'harmonie fraternelle, la seconde pour presser les obligations de la sainteté chrétienne sans application spéciale, sont animées l'une et l'autre de l'esprit de saint Paul, leur modèle avoué ; mais ni l'une ni l'autre n'ont rien de sa manière. Au lieu d'en appeler à saint Paul, comme saint Paul en appelle à Moïse ou à David, pour pénétrer dans leur parole plus avant qu'ils n'ont fait eux-mêmes, et la présenter sous des aspects tout nouveaux, Clément et Polycarpe en appellent à l'Apôtre, comme nous le faisons tous les jours, tantôt pour reproduire textuellement ce qu'il a écrit, tantôt pour le développer et l'adapter aux circonstances, mais sans y rien ajouter de leur propre fonds. Des citations bien appropriées, des amplifications édifiantes, des applications instructives, voilà ce que nous offrent ces monuments de la foi primitive : mais des révélations, des lumières nouvelles, je dirai presque des pensées propres et personnelles, nous n'y en découvrons point.

Aussi l'un et l'autre de ces deux Pères s'appuient sur saint Paul, comme saint Paul ne s'est jamais appuyé sur aucun homme ; témoin ces modestes paroles de Polycarpe : « Je vous rappelle nos obligations saintes, non dans la vue de m'arroger quelque autorité sur vous, mais parce que vous m'y avez invité les premiers. Car ni moi, ni aucun homme, nous ne pouvons atteindre à la sagesse du bienheureux Paul, ce glorieux apôtre qui, pendant qu'il était dans notre ville et au milieu de ceux qui vivaient alors, y a prêché avec un zèle infatigable la Parole de vérité ; et qui depuis, éloigné de vous, vous a écrit une lettre où vous pouvez puiser encore tout ce qui vous est nécessaire pour avancer dans la foi que vous avez reçue. » Ignace s'aventure un peu plus que les deux autres, mais à quel prix ! Aux citations et aux amplifications qu'il fait de l'Écriture, il ajoute parfois des sentiments et des pensées qui lui appartiennent en propre ; mais il ne s'écarte de son modèle que pour s'égarer. Sa piété, toute sincère et toute vive qu'elle est, manque de cette mesure, de cette sobriété, qui distingue celle des apôtres. Chez lui se découvrent déjà, cachées encore dans leur germe, plusieurs des erreurs qui devaient se faire jour plus tard, au grand préjudice de l'Église. La plus belle de ses épîtres est sans contredit celle qu'il adressa aux Romains, pour les détourner du dessein qu'ils avaient formé de le soustraire, s'ils le pouvaient, au martyre ; elle est brûlante de foi, de charité, de piété, de vraie éloquence : « Je crains que vous n'ayez pour moi une compassion trop tendre. Si vous m'aimez d'une affection véritable, vous me laisserez aller jouir de mon Dieu. Je n'aurai jamais une occasion aussi favorable que celle qui se présente de me réunir à lui... Vous ne portâtes jamais envie à personne ;

ne m'enviez pas ma félicité ! Ne vous occupez que du soin de m'obtenir, par vos prières, le courage dont j'ai besoin pour résister aux attaques du dedans et repousser celles du dehors ; afin que l'on ne me nomme pas seulement chrétien, mais que je sois trouvé tel...C'est aujourd'hui que je commence à être disciple du Seigneur. Tout ce qu'il y a de créé dans le monde visible m'est indifférent ; mon unique désir est de posséder mon Sauveur. Que je sois consumé par le feu, que je meure de la mort lente et cruelle de la croix ; que je sois mis en pièces par les tigres et les lions affamés ; que mes os soient dispersés, mes membres meurtris, mon corps broyé ; que les démons épuisent sur moi leur rage, je souffrirai tout avec joie, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. Eh ! que me servirait-il de posséder toutes les grandeurs et tous les biens de la terre ? Il m'est plus glorieux de mourir pour mon Dieu que de régner sur tout le monde. C'est celui qui est mort pour moi que je cherche ; c'est celui qui est ressuscité pour moi que je veux. » Mais pourquoi rechercher les tortures et le martyre ? pourquoi refuser d'y être soustrait, s'il le pouvait sans infidélité ? La simplicité chrétienne, l'intérêt même de l'Église conseillaient une autre voie : celle que Jésus-Christ avait ouverte par ses leçons et par ses exemples, et dans laquelle saint Paul le suivait en écrivant ces belles paroles : « Mon désir tend à déloger et à être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur ; mais il est plus nécessaire pour vous que je demeure en la chair. Et je sais cela comme tout assuré que je demeurerai, et que je continuerai d'être avec vous tous pour votre avancement et pour la joie de votre foi ; afin que vous ayez en « moi un sujet de vous glorifier de plus en plus en Jésus-Christ par mon retour au milieu de

vous¹¹⁹. » A cette simplicité divine d'obéissance se substitue déjà chez Ignace cet enthousiasme humain, qui appelle le martyr, et qui a été préjudiciable à l'Église, soit en la privant avant le temps de beaucoup de ses plus fermes appuis, soit aussi en faussant les notions de la sainteté chrétienne. Je ne m'arrête pas sur l'écrit qui porte le nom d'*Hermas*, parce que l'origine en est trop peu certaine. Autrement, à le croire du compagnon de saint Paul¹²⁰, j'aurais à y relever une déviation bien plus marquée de la manière, apostolique, dans un abus perpétuel de l'allégorie, aussi contraire à la clarté qu'au bon goût, et dont les apôtres se montrent exempts, jusque dans leurs interprétations les plus spirituelles. En deux mots, les auteurs les plus rapprochés du Nouveau Testament sont ceux au-dessus desquels il s'élève le plus haut ; et l'on ne saurait passer des apôtres aux Pères sans se sentir tombé du domaine de la sainteté et de la vérité divines, dans celui de la faillibilité et de l'infirmité humaines, rendues plus sensibles ici par la foi et la piété à laquelle elles sont unies.

Voilà pour la supériorité morale de l'Écriture, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, sur les auteurs contemporains qui ont connu la révélation divine ; elle est décisive, incontestable ; et ne pouvant s'expliquer par la différence des lumières, elle ne peut s'expliquer que par celle que l'Apôtre indique dans mon texte : un secours spécial, surnaturel, qu'il appelle une « inspiration divine. » Mais que sera-ce, et comment pourra-t-on douter de ce secours spécial et surnaturel, si je puis

¹¹⁹ Philippiens 1.23-26

¹²⁰ Romains 16.14

ajouter que rien d'égal, rien de comparable aux Écritures, pour l'utilité, n'a été écrit durant les dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis la mort du dernier de leurs auteurs ? On pourrait supposer que chez les écrivains apocryphes de l'Ancien Testament, que même chez les Pères apostoliques, l'avantage d'être si rapproché des sources, encore toutes pures, de la vérité révélée, aura été plus que balancé par certains désavantages tenant à l'époque, aux circonstances, à l'éducation, au milieu, que sais-je ? et que ce qu'ils n'ont pas su faire, d'autres mieux placés l'auront pu. Eh bien ! voici le monde chrétien tout entier ouvert pour vous ; le voici, comblé de tous les dons de l'esprit et du cœur, réunissant toutes les ressources de la science à toutes celles de la piété, ayant eu dix-huit cents années pour méditer, pour prier, et pour interroger les Écritures elles-mêmes : cherchez-y un auteur, un seul, qui ait égalé les Écritures, ou qui en ait seulement approché.

Le trouverez-vous, cet auteur, parmi les *Apocryphes du Nouveau Testament* ? Ces Évangiles apocryphes, dont la philosophie incrédule, du siècle dernier a fait un usage ou si ignorant, ou si perfide, si ce n'est l'un et l'autre à la fois, savez-vous ce que c'est ? Ne comptez pas sur moi pour vous l'apprendre ici. Malgré l'intention chrétienne de ces romans étranges dont les plus anciens remontent au deuxième siècle, malgré quelques pages édifiantes et quelques belles imaginations, je ne pourrais vous les faire connaître en détail sans provoquer tantôt votre pitié par leur mauvais goût, tantôt votre hilarité par leur bizarrerie, tantôt même votre indignation ou votre dégoût par leur immoralité. Si, en passant des apôtres aux Pères apostoliques on se sent tombé de la vérité et

de la sainteté divines, disais-je, dans la faillibilité et l'infirmité humaines, il faut avouer qu'en passant des Évangiles canoniques aux Évangiles apocryphes, on se sent tombé du terrain de l'histoire la plus sainte qui fut jamais, sur celui de je ne sais quelle mythologie chrétienne, vaporeuse, ridicule, parfois impie ; et en voyant ce que les romanciers de Jésus-Christ ont fait de sa personne, tout en pensant la relever, vous apprécierez ce qu'il a fallu de grâce à ses historiens, pour reproduire, sans l'embellir ni le gâter, ce qu'ils avaient « vu, entendu, touché, de la Parole de vie. »

Vous ne le trouverez pas non plus, cet auteur, parmi les *Pères de l'Église*, qui, du second siècle au quatrième, ont jeté un si bienfaisant éclat sur leur génération par leurs travaux apostoliques, et sur les générations subséquentes par leurs pieux écrits. Les Irénée, les Justin, les Origène, les Tertullien, les Jérôme, les Chrysostôme, ont été sans contredit autant de lumières que l'Esprit de Dieu a suscitées pour éclairer la terre et pour conduire des milliers d'âmes à Jésus-Christ. Mais leur génie, leur piété même, n'a pu ni les préserver d'erreur, tantôt de doctrine, tantôt de morale ; ni apprendre aux meilleurs cette mesure et cet équilibre que les auteurs du Nouveau Testament ont si constamment gardés ; ni faire autre chose de leurs livres que des témoignages savants, éloquents, fidèles, qui nous instruisent et nous édifient, mais à la condition, plus nécessaire ici qu'ailleurs, de les contrôler toujours par les Écritures divines, seule école sûre, et toujours égale à elle-même, de la vérité divine.

Vous le trouverez moins encore chez les *Pères du moyen âge*, qui ont brillé, au sein des ténèbres séculaires de leur

époque, comme des astres servant de lumière dans la nuit. Les Hilaire de Poitiers, les Bernard de Clairvaux, les Anselme de Cantorbéry, les Thomas A Kempis, ont rendu à l'humanité et à l'Église des services immenses, inappréciables. Mais ils ont subi leur siècle, tandis que les apôtres dominaient le leur ; et ils n'ont pas su se séparer tellement des erreurs et des superstitions au milieu desquelles ils vivaient qu'elles n'aient, en quelque mesure, parfois même en grande mesure, entraîné leur doctrine, et aussi faussé leur obéissance ; témoin saint Bernard, dans ses rapports avec la persécution des prétendus hérétiques, et avec les commencements des croisades. Il n'y a pas jusqu'à ce beau livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, pur et saint héritage d'un temps si obscur et si mélangé, qui ne présente dans cette intelligence profonde et spirituelle de la vie chrétienne dont il est pénétré, de graves lacunes, pour dire le moins, et les marques sensibles d'une dogmatique au moins effacée, dont l'Écriture seule sait se tenir toujours exempte.

Vous ne le trouverez pas même parmi *les Réformateurs*. Rien, jusqu'à Luther, Mélanchthon, Calvin, Cranmer, non, rien n'avait approché d'aussi près des auteurs sacrés pour la netteté des doctrines, pour la spiritualité des préceptes, pour la sûreté des interprétations, pour l'équilibre des vérités, pour la pureté de la foi. Et pourtant, qui pourrait méconnaître qu'ils ne sont aux apôtres que ce que sont des disciples intelligents et fidèles à des maîtres qu'ils n'égalent jamais, et dont nul ne sent mieux qu'eux-mêmes l'immense supériorité ? Le génie populaire de Luther a ses écarts, la théologie ferme et réglée de Calvin a son esprit de système, la sagesse pratique de Cranmer a ses concessions excessives (dont

l'Église d'Angleterre porte aujourd'hui la peine), la modération même d'un Mélanchthon ne suffit pas pour maintenir les proportions des principes, et leur valeur relative, si méconnue dans les disputes des réformateurs, -- l'infirmité humaine perce de toutes parts, comme pour faire d'autant plus admirer le seul livre qu'elle ne dépare jamais.

Parlerai-je d'un temps qui vous est mieux connu, et où les choses que j'ai à dire vous deviendront d'autant plus sensibles que vous avez, vécu au milieu d'elles ? Eh bien ! je vous le demande, cet auteur que vous avez cherché en vain dans les dix-huit premiers siècles de l'Église, le trouverez-vous dans le dix-neuvième ? Nommez vos écrivains contemporains favoris : les Vinet, les Rochat, les Neff, les Gonthier, les Krummacher, les Neander, les Olshausen, les Chalmers, les Scott, les Newton, et que dirai-je encore ? En est-il un seul qui vous offre les caractères que nous avons relevés dans les Écritures ? Un seul que vous puissiez répandre dans le monde avec une confiance comparable à celle avec laquelle vous y répandez les Écritures ? et, comme vous formez des sociétés *bibliques*, formeriez-vous, en faveur de votre auteur favori, une société newtonienne, vinétienne, ou néandrienne ? Et pourquoi pas, si ce n'est parce que vous sentez bien, sans réflexion et de prime abord, que nul ne réunit, comme les prophètes ou les apôtres, toutes les qualités qu'il faudrait réunir pour devenir l'instituteur du genre humain ? que celui-ci manque de popularité, celui-là de profondeur, un troisième d'étendue ? que l'un est individuel jusqu'à l'excentricité, l'autre général jusqu'à l'effacement ? qu'un premier a traité trop peu de matières, qu'un second a trop

développé celles qu'il a touchées ? et que l'on ne trouverait, ni à choisir entre eux, ni à les grouper ensemble, ce tout à la fois un et varié, général et individuel, populaire et profond, que nous appelons les Écritures ? « Si j'étais emprisonné, me disait un jour le bienheureux Gonthier, et réduit à deux livres à mon choix, Jean Newton serait l'un ; je n'ai pas besoin de vous dire quel serait l'autre. » Eh bien ! cet autre, qui n'a pas besoin d'être nommé, cet autre, qui est le même pour tous, c'est celui qui est inimitable et inimité.

L'un a son Newton, l'autre son Vinet, un troisième son Chalmers ; mais chacun a sa Bible, qu'il ne voudrait échanger contre aucun autre, et c'est au degré de ressemblance avec cette Bible, trésor commun de tous, qu'il mesure le degré de sympathie qu'il doit à tout le reste. Mais qu'y a-t-il donc dans le langage des Écritures qui l'élève au-dessus du langage des auteurs humains de tous les temps, au-dessus de leur imitation même ? Serrons de plus près cette question, et rapprochons-la de nous-mêmes. Vous croyez en Jésus-Christ, et une piété sincère vous anime. Ni les dons naturels, ni l'étude ou l'exercice, ne vous ont manqué pour apprendre à écrire avec clarté, avec expression, avec grâce. Eh bien ! prenez ce que vous avez écrit, ou ce que vous savez écrire, de plus senti, de plus touchant, de plus vrai, de plus saint, et comparez-le avec les Écritures... Vous n'avez jamais songé à ce rapprochement ; la seule pensée vous en étonne, que sais-je ? vous scandalise peut-être ; vous ne vous croyez pas plus permis de vous mesurer aux Écritures pour le langage, qu'il ne le serait de vous mesurer à Jésus-Christ pour la vie, -- mais pourquoi ?

Qui a soif ?

Adolphe Monod

Cet hommage instinctif rendu à la supériorité inaccessible des Écritures, est un argument que je pourrais presser dans l'intérêt de ma cause, et qui n'en est que plus fort pour être instinctif ; mais je n'insiste pas là-dessus. Je demande seulement quel est le caractère de cette supériorité des Écritures où vous ne pouvez atteindre. Est-ce le génie, ou les lumières ? Alors, je l'avoue, votre impuissance à les égaler n'aurait rien de plus inexplicable que votre impuissance à égaler un Racine ou un Leibnitz.

Mais vous savez bien que la supériorité des Écritures ne réside pas dans le génie ou dans les lumières, qui ne sont ni le partage commun de tous leurs auteurs, ni même, chez ceux qui les possèdent, le mérite distinctif de leur écrits : elle réside dans leur esprit. La supériorité des Écritures est une supériorité spirituelle ; le génie créateur de ces pages, c'est le génie du Saint-Esprit ; les lumières qui brillent dans ce firmament, ce sont les lumières du Saint-Esprit. Mais, comme le Saint-Esprit est promis à tous, comme la supériorité spirituelle est, entre toutes, la plus accessible à tous, comment se fait-il que vous n'y puissiez prétendre, que vous n'osiez pas même tenter d'y atteindre ? Tentez-le toutefois, pour mieux reconnaître encore cette supériorité, et pour avoir de quoi répondre à ceux qui croient l'expliquer en disant qu'elle n'est que spirituelle ; aveugles, qui ne voient pas que ce qui la rend le plus ordinaire est précisément, passez-moi le paradoxe, ce qui la rend le plus extraordinaire.

Qu'est-ce qu'un psaume ? ce nom réveille peut-être chez vous le souvenir d'un de ces psaumes favoris, que chacun sait par coeur, où la beauté poétique du langage

le dispute à la profondeur des pensées et à l'élévation des sentiments, soit qu'ils peignent les merveilles de la création, comme le 104, ou qu'ils exposent les prodiges de la grâce, comme le 103, ou qu'ils rassemblent les unes et les autres dans une seule vue, ne cherchant dans le monde visible qu'une magnifique image de l'invisible, comme le 19 ? Mais non ; laissons là ces chefs-d'oeuvre de poésie, où les Racine, les Corneille, les Milton, les Dante, les Klopstock, viennent l'un après l'autre tremper modestement leurs pinceaux, et tenons-nous-en à des psaumes tout unis dont le prix n'est que dans les sentiments exprimés : le 51, confessant les péchés ; le 32, célébrant le bonheur du pécheur reçu en grâce ; le 42, soupirant après la présence du Seigneur ; le 130, le cherchant jusqu'à ce qu'il le trouve : qu'est-ce qu'un de ces psaumes ?

C'est le langage tout naturel d'un coeur pénétré de la grâce du Saint-Esprit, et qui répand devant Dieu, quand ce n'est pas dans le sein de Dieu même, la repentance, la foi, l'adoration, la joie, la vie, la sainte ferveur dont il déborde. Il semble que rien ne soit plus simple, et qu'il ne faille, pour en faire autant, que se trouver, avec un coeur sincèrement religieux, dans un de ces moments qui provoquent l'effusion du sentiment qui le remplit.

Eh bien ! vous qui savez écrire, je devrais dire, vous qui savez prier, essayez, dans une de ces heures de grâce où vous goûtez la présence de Dieu et savourez sa communion, essayez de faire un psaume, un seul psaume, un petit psaume, un psaume 130, par exemple. Atteignez, si vous le pouvez, à force de recueillement, à cette ferveur ; à force de méditation, à cette profondeur ;

à force de concentration, à cette plénitude ; à force d'humilité, à cette repentance ; à force de foi, à cet abandon ; ajouterai-je, à force d'étude, à cette simplicité ? Essayez, vous dis-je ; ou, si vous vous défiez trop de vous, tâchez de trouver du moins un psaume, un seul psaume, un petit psaume, un psaume 130, parmi ces milliers de prières qui se publient aujourd'hui dans toutes les langues, pour le culte privé, domestique ou public !

Mais un psaume vous paraît quelque chose de si éloigné de vous, même pour la forme, de si antique, de si oriental, que cet essai vous paraît impraticable. Venons à quelque chose de moins antique, de moins oriental, de moins à part. Qu'est-ce qu'une épître apostolique ? Une épître, c'est une lettre, et une épître apostolique, c'est une lettre écrite par un apôtre. Cette lettre peut être adressée à une Église, elle peut l'être aussi à un pasteur, à un simple frère, quel qu'il soit ; elle peut traiter du fond de la foi ou de la vie chrétienne, elle peut se rapporter aussi à un détail de doctrine, de discipline ecclésiastique, de bienfaisance particulière ; ce peut être une épître aux Romains, ce peut être aussi une épître à Timothée, ou bien une épître à Philémon. Une lettre chrétienne, quoi de plus simple ? et, pour en faire autant, que faut-il autre chose que prendre la plume, écrire à des frères engagés dans l'oeuvre du Seigneur, à un ami affligé ou tenté, et répandre sur le papier tout ce qu'une âme en prière peut recevoir, et donner, de lumière, de sainteté, de piété, d'amour ?

Eh bien ! à défaut d'un psaume, essayez de faire une lettre apostolique ; je ne dis pas une épître aux Romains,

mais une épître à Timothée, moins encore, une épître à Philémon. Cherchez, demandez, pensez, travaillez, corrigez (corriger pour être apostolique !), redoublez vos efforts et vos prières, pour communiquer à ce qui sort de votre plume cette lumière vive et sereine, cette plénitude de vérité, cette universalité, d'application, cette richesse d'aspects, cette éternité de jeunesse, cette ferveur de sentiment, cette étendue de conception, cet oubli constant du moi, ce pur zèle pour Dieu, cette hauteur de vues, cette profondeur de pensée, tant de chaleur sans exaltation, tant de tranquillité sans froideur, tant de sainteté sans austérité, tant de largeur sans faiblesse, tant d'exactitude sans affectation. Essayez, vous dis-je, -- ou si vous désespérez trop de vous, tâchez de trouver du moins une pauvre petite épître apostolique parmi les centaines de lettres chrétiennes, excellentes, exemplaires, dont votre bibliothèque abonde, et s'accroît chaque année, Newton, Neff, Gonthier, et tant d'autres !

Voulez-vous que nous prenions un exemple plus simple encore ? Qu'est-ce qu'un mot biblique, tel que ceux-ci, pris comme au hasard : « Quand je suis faible, alors je suis fort » ; -- « regardant, non aux choses visibles, mais aux invisibles » ; -- « toutes choses sont à vous, vous à Christ, et Christ à Dieu » ; -- « un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour » ; -- « le juste vivra par la foi » ; -- « Dieu est amour » ; -- « nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier » ; -- « celui qui hait son frère est un meurtrier » ; -- « soyez les imitateurs de Dieu, comme ses chers enfants » ; -- « toutes choses te servent » ; -- « toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu » ; -- « celui qui a péché sur un seul

point est coupable contre tous » ; etc. (je ne cite, vous le voyez, que des mots des apôtres ou des prophètes, laissant à l'écart ceux de Jésus-Christ, en qui l'Esprit habite sans mesure) ? Un de ces mots bibliques, qu'est-ce autre chose que l'expression juste, compréhensive et concise d'un sentiment vrai, saint, profond ? et pourquoi de tels mots ne viendraient-ils pas sous la plume de quiconque est capable de tels sentiments ?

Eh bien ! trouvez-en de pareils en écrivant (je ne dis pas cherchez-en, car il est trop visible qu'un tel langage se trouve sans avoir été cherché), trouvez-en de pareils, et mettez de la sorte tout l'océan dans une goutte d'eau, tout l'Évangile dans une sentence... Ou, si vous vous défiez trop de vous, cherchez si vous en trouverez de comparables chez les penseurs chrétiens les plus pieux et les plus estimés : un Augustin, un Pascal, un Adam. Par cette comparaison, vous reconnaîtrez aux mots de l'Évangile non seulement la supériorité d'une vérité plus pleine, mais encore celle d'un langage plus simple. Ailleurs, on sent l'effort, l'esprit, la difficulté vaincue, et c'est ce qui charme le plus ; dans l'Écriture, rien que le vrai tout pur, le saint tout pur, le céleste tout pur, qui coule de source, trop occupé de sauver les hommes pour s'amuser à les charmer. Quand Augustin a dit : « Dieu est patient, parce qu'il est éternel » ; Pascal : « S'il s'abaisse, je l'élève, s'il s'élève, je l'abaisse, et je le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible » ; Adam : « L'enfer est la vérité vue trop tard », ils ont exprimé de grandes pensées avec autant de concision que de vivacité. Mais ils ont cherché le bien-dire ; et, tout en le cherchant, ils l'ont moins bien trouvé que saint Paul ou saint Jean, qui ne le

cherchaient pas : « Toutes choses sont à vous », ou « Dieu est amour. »

Non, vous dis-je, le langage de l'Écriture n'a pas son égal sur la terre, ni chez les païens, ni chez les chrétiens ; ni chez les contemporains, ni chez la postérité ; ni chez vous, ni chez d'autres, quels que soient leurs lumières, leur génie, leur piété même. C'est un parler à part, qu'on peut appeler le parler du ciel, dont le moule semble perdu pour la terre. Les Écritures sont un type unique, sur lequel les paroles humaines ne peuvent prétendre qu'à se régler de leur mieux. Comparaison faite, preuves en main, l'humanité entendue, « toute l'Écriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, et pour instruire selon la justice ; afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement instruit pour toute bonne oeuvre. »

Je crois avoir suffisamment établi, et mis au dessus de toute contestation, ce fait moral affirmé dans mon texte, que l'Écriture sainte possède une utilité pratique, suffisante pour tous les besoins de l'homme intérieur, et à laquelle ne peut prétendre aucun autre livre au monde. Ce fait reconnu, reste à savoir comment l'expliquer.

L'Apôtre l'explique par *l'inspiration*. Ce mot même est de lui : « Toute l'Écriture est divinement inspirée », littéralement *soufflée de Dieu*. Quelle que soit la signification exacte de ce mot, difficile à définir, nous pouvons affirmer qu'il signifie tout au moins que les auteurs de l'Écriture ont été placés sous une influence spéciale de l'Esprit de Dieu, à laquelle leurs écrits ont participé.

Si l'Apôtre constate cette influence spéciale du Saint-Esprit, sous le nom d'inspiration, et si je la constate à mon tour aujourd'hui ; si nous ne nous bornons pas à dire que toute l'Écriture est *utile*, et si nous tenons à ajouter qu'elle est *inspirée*, ce n'est pas seulement pour l'intérêt qu'il peut y avoir à rendre compte de l'utilité que nous avons reconnue à l'Écriture; c'est encore, et surtout, pour placer cette utilité sous la garantie de cette inspiration même. Lorsque, après avoir senti l'utilité des Écritures, j'aurai appris à en chercher la cause dans une inspiration divine, je reviendrai à ces Écritures avec une confiance accrue, qui accroîtra à son tour leur utilité avec leur influence.

L'explication que donne saint Paul de l'utilité des Écritures ne lui est pas particulière. Elle est partagée par les prophètes, qui se donnent partout pour les envoyés de Dieu, et pour ses organes. Elle est partagée par les apôtres, qui parlent comme ayant reçu une mission spéciale de Jésus-Christ, qui doit faire recevoir leur parole comme la sienne¹²¹. Elle est partagée par Jésus-Christ, qui, de principe comme de fait, reconnaît l'inspiration des prophètes¹²², et garantit celle des apôtres¹²³. Elle est partagée par les Pères, par les réformateurs, par la tradition de l'Église universelle, et par celle des Églises protestantes en particulier, qui toutes traitent l'Écriture comme un livre à part, qu'une influence spéciale de l'Esprit-Saint a revêtu d'une vertu et d'une autorité divines. L'instinct des peuples sur ce

¹²¹ 1Thessaloniens 2.13, etc.

¹²² Matthieu 22.23-46, etc.

¹²³ Matthieu 10.19-20

point se révèle jusque dans les noms qu'ils ont donnés à l'Écriture : *la Bible* (c'est-à-dire *le livre*), les livres *saints*, les auteurs *sacrés*, etc.

Il était réservé à une époque qui remet tout en question, et pour qui toute idée reçue est une idée suspecte, de s'élever contre cette tradition antique, sortie de l'Écriture elle-même. L'inspiration divine des Écritures est niée et combattue, sous le nom même que saint Paul lui a donné dans mon texte, la *théopneustie*, je ne dis pas par des adversaires de la foi chrétienne, qu'y aurait-t-il là de nouveau ? mais par des hommes croyants, pieux, aimant Jésus-Christ comme leur Sauveur et l'adorant comme « Dieu manifesté en chair. » Pour ces hommes, pour ces frères, les apôtres (je ne sais si je dois dire aussi les prophètes, on ne s'en est pas, que je sache, clairement expliqué), ont été des organes choisis de Dieu pour transmettre au monde les révélations de Jésus-Christ, mais livrés pour les lui transmettre aux lumières communes du Saint-Esprit, sans autre avantage sur le premier disciple venu de Jésus-Christ que ceux d'une position historique plus favorable, placés qu'ils ont été à la source vivante des révélations, et d'une piété personnelle plus grande, remplis qu'ils ont été de foi et du Saint-Esprit. Théorie imprudente, qui conduit en se jouant la foi jusqu'aux confins de l'incrédulité, en attendant que la faible barrière qui l'en sépare encore soit franchie par la génération qui nous suit !

Ce n'est pas que tout soit à reprendre dans la théorie nouvelle, ni surtout dans les sentiments qui lui ont donné naissance. Il y avait quelque chose à modifier dans la doctrine du réveil sur l'inspiration, pour la rendre

plus conforme à celle des réformateurs, et des apôtres eux-mêmes. On aurait pu réclamer, avec mesure, contre une certaine manière de présenter l'inspiration, qui, en forçant l'élément divin au préjudice de l'élément humain, offre le double inconvénient de désintéresser l'apôtre dans ce qu'il écrit, et de détourner au profit d'un livre des sentiments qui ne sont dus qu'à Dieu. On aurait pu faire remarquer que l'inspiration, consistant moins dans la possession d'un esprit à part que dans une mesure plus abondante de l'esprit commun, a quelque chose de plus humain, de plus personnel, de plus spirituel, en un mot, qu'on n'a coutume de le penser. On aurait pu faire cela, et l'auditeur attentif aura bien reconnu, dans le discours qu'il vient d'entendre, le besoin de faire appel largement à l'action du Saint-Esprit dans la personne de l'auteur inspiré. Tout cela n'a trait qu'à la conception de l'inspiration, et ne porte aucune atteinte à l'inspiration définie ainsi que je la définissais tantôt : une influence spéciale de l'Esprit de Dieu sur les apôtres, à laquelle leurs écrits ont participé. Mais rejeter l'inspiration en soi, c'est se mettre dans l'impossibilité d'expliquer le fait moral rappelé par l'Apôtre, et démontré par ce discours ; car, comment l'expliquer, sans l'inspiration ?

On essaye de l'expliquer par la position historique des apôtres, et par leur piété personnelle. Mais ni l'une ni l'autre de ces raisons ne saurait jamais rendre compte du fait en question, je veux dire de l'utilité spéciale, unique, surhumaine, que nous avons reconnue à l'Ecriture.

La position historique ? C'est un avantage, à quelques égards, je l'avoue, d'avoir été contemporain du christianisme naissant, du Christ lui-même, pour puiser

l'Évangile dans sa source pure, avant qu'elle eût été altérée par les imaginations sans nombre que le monde y a mêlées. Mais cet avantage ne saurait jamais expliquer la supériorité incontestable de l'Écriture sur tous les autres livres, même chrétiens. Quand l'expérience ne le prouverait pas, dans le peu qui nous reste des Pères apostoliques, qui ont presque touché aux temps de Jésus-Christ, le bon sens tout seul suffirait à nous en convaincre. Car enfin, qui pourrait imaginer que quiconque a contemplé la naissance du christianisme serait capable de l'exposer comme ont fait les apôtres ?

Et pour m'en tenir à ce qui tient de plus près à la position historique, qui pourrait imaginer que pour reproduire seulement l'image de Jésus-Christ avec la fidèle simplicité d'un saint Luc ou d'un saint Matthieu, ce serait assez de l'avoir vu et entendu ? Autant dire, et plutôt dire, que pour pouvoir écrire les *Commentaires de César*, il suffirait d'avoir servi dans son armée ! La piété personnelle ? La piété personnelle, la communion avec Dieu, la ferveur de la prière, « peut beaucoup, » je le dis avec saint Jacques ; elle peut beaucoup plus que, dans notre faible foi et notre fidélité imparfaite, nous ne saurions nous le figurer. Mais prétendre expliquer par cette piété seule le phénomène moral qui fixe en ce moment notre attention, c'est une étrange préoccupation, pour me servir d'une expression radoucie.

Car d'abord, rien ne prouve que les apôtres l'aient emporté en piété personnelle sur tout le reste de la chrétienté. N'est-ce pas pour prévenir chez eux une pensée si dangereuse pour leur piété même, puisqu'elle

le serait pour leur humilité, que Jésus, répondant à cette question de Simon-Pierre : « Pour nous, nous avons tout quitté, et nous t'avons suivi, que nous arrivera-t-il ? » -- s'empresse de joindre à la promesse des douze trônes réservés aux douze apôtres, cet avertissement salutaire : « Mais des premiers seront des derniers, et des derniers des premiers¹²⁴ ? » Et puis, la piété personnelle, j'en appelle à une expérience de tous les jours, la piété personnelle est-elle donc une mesure exacte, soit de la lumière que le chrétien possède, soit surtout de son aptitude pour la communiquer aux autres ?

Depuis quand la piété personnelle garantit-elle la clarté des enseignements, leur profondeur, leur étendue, leur variété, leur équilibre, leur concision, leur plénitude, leur constance, leur maturité, et tout ce qui caractérise le langage des Écritures ? Une seule remarque suffirait pour faire justice d'une pareille explication. Nous avons vu tantôt Jésus fortifié contre la tentation par la parole de Moïse : ce serait donc, dans l'hypothèse que je combats, la piété personnelle de Moïse qui serait venue en aide à la sainteté du Saint des saints ?

Au surplus, la piété personnelle des apôtres, pour grande qu'elle soit, n'a pas atteint à la perfection : comment donc aurait-elle suffi pour leur suggérer des leçons parfaites ? Pour prononcer le discours de la montagne, Jésus n'avait, je le veux, qu'à puiser dans son homme intérieur, saint comme Dieu même : mais saint Paul, encore sujet à l'infirmité humaine, où aurait-il trouvé dans son homme intérieur les trois derniers, chapitres de

¹²⁴ Matthieu 19.30

son Épître aux Éphésiens, non moins saints que les discours de son Maître? Mais je m'amuse à prouver l'évidence : la piété personnelle des apôtres n'explique pas plus l'utilité surhumaine de leurs écrits, que la sainteté personnelle de Jésus n'explique ses miracles, ou son incarnation !

Ce terrain n'est pas tenable pour les dénégateurs de l'inspiration des Écritures. Aussi finissent-ils par se rabattre sur les révélations spéciales dont les auteurs sacrés ont joui ; ils en ont joui, comme apôtres, non comme auteurs, mais elles n'ont pu ne pas se faire sentir dans ce qu'ils disaient et dans ce qu'ils écrivaient. Nos frères ne nient pas la révélation, ni que les apôtres en fussent les organes ; et comme tels, ils ont eu part à des secours et à des lumières qui expliquent leur supériorité.

Sur ce point, il importe de bien s'entendre. Ces secours, ces lumières, ces révélations particulières du Saint-Esprit dont les apôtres ont joui, et dont ils ont été les organes, quel genre d'influence ont-ils exercé sur ce qu'ils écrivaient? Était-ce une influence naturelle de connaissance seulement? Ou bien, était-ce une influence surnaturelle, quoique indirecte, de ce même Esprit divin qui se révélait à eux ? Si c'était, seulement une influence de connaissance, rien n'est expliqué ; car cette connaissance, devenant, après que les apôtres avaient parlé, le partage de quiconque les avait entendus, devait rendre le premier venu d'entre eux capable de parler et d'écrire comme les apôtres ; ce qui est, nous l'avons vu, en opposition manifeste avec les faits.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

Que s'il s'agit d'une influence surnaturelle du même Esprit qui se révélait à eux, la supériorité de leurs écrits est expliquée, je le reconnais ; mais cette influence spéciale que les révélations surnaturelles reçues par les apôtres exercent sur leurs écrits, qu'est-ce autre chose que ce que nous appelons, avec saint Paul, l'inspiration ?

De telle sorte que de deux choses l'une : ou l'on n'explique pas, ou l'on explique comme nous, au nom près, que l'on fera aussi bien d'accepter comme nous des mains de l'Apôtre, d'autant qu'il exprime fort bien l'une des conséquences, ou, si vous l'aimez mieux, l'une des espèces de la révélation du Saint-Esprit aux apôtres, ses organes.

Quoi qu'il en soit, les apôtres, mis à part par le Saint-Esprit, ont agi comme des hommes à part, parlé comme des hommes à part, écrit comme des hommes à part. La révélation surnaturelle qui était en eux a exercé sur leurs écrits, comme sur tout le reste, une influence spéciale qui a traduit, en écrivant, leur révélation en inspiration. Les auteurs sacrés n'ont pas joui seulement d'une plus grande mesure du secours que nous partageons tous avec eux ; ils ont joui d'un genre de secours auquel nous ne participons pas tous, et dont ne nous mettraient en possession ni la position historique la plus favorable, ni la piété personnelle la plus haute, ni les lumières les plus abondantes de la vérité révélée.

Mais, au fond, pourquoi s'est-on jeté dans la théorie qui nie l'inspiration ? C'est, je n'hésite pas à l'affirmer, pour échapper à certaines difficultés rationnelles dont on trouvait la doctrine de l'inspiration embarrassée.

Par difficultés rationnelles, je n'entends pas ces difficultés *critiques*, que j'ai écartées dès le début de ce discours. La difficulté critique, celle qui s'attache à la question de savoir *ce qui est Écriture*, outre qu'elle convient médiocrement à la chaire chrétienne, ne touche pas d'ailleurs au fond de l'inspiration. Si je suis en doute sur l'interprétation d'un texte, sur l'authenticité d'un livre, sur l'intégrité d'un passage, j'en serai quitte pour suspendre mon jugement sur ce point, en attendant que mon incertitude se dissipe, si elle doit se dissiper.

La vraie difficulté est la difficulté dogmatique, qui porte sur la question de savoir *ce qu'est l'Écriture*. La difficulté critique n'existant pas, un endroit étant donné dont ni l'interprétation, ni l'authenticité, ni l'intégrité ne soit douteuse, qu'est-ce qui caractérise une telle Écriture, et qui la distingue d'avec un endroit d'un autre livre ? Eh bien ! Même réduite à cette expression dogmatique et essentielle, l'inspiration offre de grandes difficultés, peut-être des difficultés insolubles, dans notre condition actuelle. Je le reconnais sans détours ; et je suis prêt à en dire autant de la doctrine de l'incarnation. C'est avec intention, et en suivant un exemple qui m'est donné par l'Écriture, que j'établis ce rapprochement entre l'inspiration et l'incarnation : un rapport profond les rattache l'une à l'autre. Car l'inspiration, où nous trouvons la parole de Dieu dans la parole de l'homme, est une sorte d'incarnation du langage, comme Jésus-Christ, en qui nous trouvons Dieu dans l'homme, est l'incarnation de la vie. Dès lors, que l'on ne puisse concevoir comment, dans l'inspiration, la parole de Dieu reste toute divine et la parole de l'homme toute humaine ; comment c'est aussi certainement Dieu qui

parle dans un Moïse ou dans un saint Paul que si sa voix sortait du ciel sans intermédiaire humain, et comment tout ensemble c'est aussi véritablement et aussi naturellement Moïse et Ésaïe que c'est moi qui vous parle dans ce moment, Moïse et Ésaïe avec leur tempérament individuel de corps, d'esprit et d'âme, dirai-je avec leurs infirmités personnelles ? -- j'admets la difficulté tout entière, et ne me flatte pas de la résoudre, même pour moi-même, -- à peu près comme je me reconnais incapable d'expliquer comment, en Jésus-Christ, Fils de Dieu, c'est-à-dire Dieu, Fils de l'homme, c'est-à-dire homme, le Christ, vrai Dieu, qui a créé le monde, qui est élevé au-dessus des cieux, qui commande à la nature entière, est uni à Jésus, vrai homme, aussi réellement et aussi sincèrement homme que je le suis moi qui vous parle en ce moment.

Je ne me dissimule donc pas les difficultés, disons mieux, car il n'y en a qu'une, la difficulté de l'inspiration. Mais voici ce que je dis, ce que j'ai le droit de dire, en terminant un discours où j'ai montré, par des faits, l'utilité des Écritures, leur utilité spéciale, leur utilité unique, leur utilité divine: difficulté n'est pas doute.

Cette difficulté, fût-elle plus grande qu'elle n'est, ne saurait ébranler un fait établi et démontré. J'existe, composé d'un corps et d'un esprit; vous avez beau ne pouvoir expliquer de quelle façon mon corps s'unit à mon esprit, je n'en suis pas moins là, corps et esprit; vous voyez mon corps, et vous entendez mon esprit, dont l'un ne pourrait ici vous parler sans l'autre; si vous ne pouvez rendre compte de moi, votre impossibilité est votre infirmité, elle ne supprime pas mon être, ni ne

compromet mon existence. Jésus-Christ est là aussi, dans le tableau que les Évangiles, nous ont peint de sa vie ; il est là « saint, innocent, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux ; » il est là Fils de l'homme, et pourtant Fils de Dieu, Fils de Dieu, et pourtant Fils de l'homme, se révélant et se justifiant par lui-même ; et toutes les difficultés, toutes les impossibilités, physiques ou morales, de l'incarnation, viennent se heurter et se briser contre le fait évangélique, historique, palpable à la fois pour l'homme extérieur et pour l'homme intérieur.

Eh bien ! il en est de même pour l'Écriture. Elle est là aussi, toute inexplicable que vous la jugez, elle est là, écrite par quelques hommes, lue par tous, et démontrant sa divine inspiration comme à l'oeil par le bien qu'elle fait au monde, et dans le cours de l'histoire, et sous nos yeux, et dans nos coeurs ; utile entre les livres utiles, sainte entre les saints, au reste, se vantant d'une origine divine, et ne vous laissant de choix qu'entre cette origine, et une imposture, trop impossible à concilier avec tant de sainteté ; livre à part, et qui fait sentir combien il est à part en effet, non seulement dans les hommages qui lui sont rendus par ceux qui se rangent à la vérité de mon texte, mais encore par les efforts inouïs auxquels sont réduits ceux qui s'en éloignent, forcés qu'ils sont d'avouer qu'ils ne doivent pourtant qu'à lui la connaissance de Jésus-Christ qu'ils confessent avec nous, et rassemblant autour de ce petit livre, comme en un siège contre une ville imprenable, tout ce que l'univers peut fournir d'intelligence, de lumière, de piété, pour constater que ce n'est pas un livre à part...

Qui a soif ?

Adolphe Monod

Eh bien ! cette utilité des Écritures, cette utilité surhumaine, entendez-vous, surhumaine, qui est là, comme un fait avéré et toujours présent, qu'aucune difficulté ne saurait diminuer, saint Paul l'explique par une inspiration divine ; ou plutôt, car c'est à peine là une explication, il y reconnaît, il y confesse une inspiration divine ; confession à laquelle il faut vous joindre, sous peine de vous jeter dans une difficulté plus grande que celle à laquelle vous tâchez de vous soustraire.

Et pourquoi t'y soustraire, disciple fidèle ? Est-il donc incroyable qu'il y ait du mystère dans les communications du Dieu saint et infailible avec l'homme faillible et pécheur ? Est-il donc si étrange que nous ayons à marcher par la foi, et non par la vue ? Prends-y garde ! on parle beaucoup de piété personnelle, en s'élevant contre l'inspiration des Écritures ; et il est permis de demander si la piété personnelle est gardée dans des attaques où l'Écriture est traitée souvent avec peu de respect, que dis-je ? où la personne même de Jésus-Christ n'est pas toujours à l'abri, sinon de doutes pernicieux, du moins d'imprudents amoindrissements...

Disciple fidèle, reçois instruction. Sache dire : Je ne sais pas, là où tu ne sais pas ; fais à la critique la part de réserve qui lui est due ; mais quant au fond -- l'inspiration divine des Écritures -- ne te laisse point troubler par « une science faussement ainsi nommée ! » Que cette inspiration soit mise hors de cause, comme un fait patent et incontestable, et que le peuple de Dieu puisse retourner en paix à ce pain céleste et à cette eau pure, pour apaiser et sa faim et sa soif !

Adolphe Monod (1802- 1856)



Né en 1802 à Copenhague, Adolphe Monod est le cinquième fils et le sixième des douze enfants du pasteur Jean Monod et de sa femme Louise. Il est élevé à Paris et Genève, et écrit ainsi : « J'ai trois patries, c'est-à-dire que je n'en ai point. ». Comme ses frères (trois autres deviendront pasteurs, comme lui), il fait ses études de théologie à Genève. Mais alors que son frère Frédéric est déjà gagné aux idées du Réveil, Adolphe mettra plus de sept ans à trouver sa voie.

Cette voie, il la trouvera deux ans après sa consécration, durant un voyage en Italie. A Naples, il servira de pasteur « intérimaire » à la communauté de protestants francophones locale, malgré des doutes importants sur sa foi et sa vocation. Malgré ses hésitations il décide de « prêcher ce que l'Évangile enseigne, sans considérer si

Adolphe Monod (1802- 1856)



Né en 1802 à Copenhague, Adolphe Monod est le cinquième fils et le sixième des douze enfants du pasteur Jean Monod et de sa femme Louise. Il est élevé à Paris et Genève, et écrit ainsi : « J'ai trois patries, c'est-à-dire que je n'en ai point. ». Comme ses frères (trois autres deviendront pasteurs, comme lui), il fait ses études de théologie à Genève. Mais alors que son frère Frédéric est déjà gagné aux idées du Réveil, Adolphe mettra plus de sept ans à trouver sa voie.

Cette voie, il la trouvera deux ans après sa consécration, durant un voyage en Italie. A Naples, il servira de pasteur « intérimaire » à la communauté de protestants francophones locale, malgré des doutes importants sur sa foi et sa vocation. Malgré ses hésitations il décide de « prêcher ce que l'Évangile enseigne, sans considérer si

je le croyais ou si je ne le croyais pas. » Mais après un an d'épreuves, il trouve enfin le calme spirituel et comprend les raisons de son tourment : « j'ai voulu me faire ma religion à moi-même au lieu de la prendre de Dieu ».

Son prochain poste pastoral est à l'Eglise Réformée de Lyon. C'est là qu'il développe ses talents de prédicateur et épouse Hannah Honyman dont il aura sept enfants. Mais sa prédication passionnée axée sur le salut par la grâce, la repentance personnelle et la justice sociale le met en conflit avec les membres du Consistoire. Des mois de luttes mesquines s'ensuivent opposant les membres du Consistoire qu'il juge « non-chrétiens », « incrédules et profanes » à Adolphe Monod qu'eux jugent « fanatique. Comme il refuse de distribuer la Cène aux paroissiens qu'il estime indignes de la recevoir, il est destitué en 1832, et devient le pasteur d'une petite église indépendante de protestants évangéliques. Cette église se développe rapidement durant son pastorat et, en 1836, il la confie à un autre pasteur pour devenir professeur à la faculté de Théologie de Montauban où il enseigne la morale, la prédication, l'hébreu, et l'exégèse.

Mais la prédication lui manque et quand, en 1847 il est appelé pour rejoindre son frère Frédéric et être pasteur à l'Oratoire du Louvre, il rentre à Paris et se consacre à la prédication. Très proche de l'Union des Eglises Evangéliques Libres fondée par son frère Frédéric, il décide cependant de rester dans l'Eglise Réformée et reste un pont entre « réformés » et « évangéliques ».

Brillant orateur de style romantique, sa passion est de réveiller les chrétiens et prêcher les bienfaits de l'Écriture: « Je ne m'arrête pas sur le bien général que l'Écriture a fait à l'humanité; et pourtant il est immense. Je pourrais vous entretenir durant une vie entière de tous les services que la Bible a rendus au monde, pour la religion, pour les moeurs, pour les institutions sociales, pour la liberté civile et religieuse, pour l'affranchissement des esclaves, pour l'émancipation de la femme et la vie domestique, pour la bienfaisance publique et particulière, pour le progrès des lettres et des sciences, etc. »

Très malade dans les derniers mois de sa vie, il tirera de ces dernières épreuves un ouvrage posthume « les Adieux » qui sera traduit en de nombreuses langues.



Bibliographie

- La Destitution d'Adolphe Monod. Récit inédit, rédigé par lui-même, Lyon 1831,
- Appel aux chrétiens de France et de l'Étranger, en faveur de l'Église évangélique de Lyon, Paris 1833,
- Lucile ou la lecture de la Bible, Paris 1841,
- La Créduité de l'Incrédule, 1844,
- Notice sur l'Église évangélique de Lyon en 1845, La Croix-Rousse 1845;
- Pourquoi je demeure dans l'église établie, 1849,
- Saint Paul. Cinq discours, Paris 1852,
- Les Adieux d'Adolphe Monod à ses amis et à l'Église Établie, Paris 1849,
- Sermons, Paris 1855,
- La Vocation de l'Église/La Parole Vivante, Paris 1857,
- L'Église évangélique de Lyon. Sa position au milieu des autres églises, Lyon 1865,
- Souvenirs de sa vie. Extraits de sa correspondance, Paris 1885,
- Choix de lettres à sa famille et à des amis, Paris 1885,
- Souvenirs et lettres, Paris 1885,
- Qui a soif ? Editions Ampelos 2007.

Qui a soif ?

Adolphe Monod

Cet Ouvrage a été composé en police Garamond corps 12 une police de caractères créée vers 1532 par le célèbre fondeur Claude Garamond.

Claude Garamond, né au début du 16^{ème} siècle apprit son métier de fondeur de caractères chez Antoine Augereau, fondeur et imprimeur protestant. Garamond grava pour Henri Estienne, les caractères grecs commandés par François 1^{er} et maintenant connus comme les « Grecs du Roi ».

Garamond a été beaucoup copié et imité et son travail et son art ont beaucoup contribué à populariser les caractères « romains » dans une imprimerie à l'époque dominée par le « gothique »

Malgré toute l'attention que nous apportons à la relecture et la composition de nos ouvrages, il se peut que le lecteur attentif remarque quelques erreurs ou imprécisions ;

N'hésitez pas à nous les signaler à

www.editionsampelos.com



« Souhaiter sans obtenir, chercher sans trouver, vouloir sans pouvoir : voilà la soif - hélas ! et voilà la condition présente de l'homme » .

Membre d'une grande famille de pasteurs réformés, né à Copenhague et élevé à Paris et Genève, Adolphe MONOD découvre sa vocation lors d'un voyage en Italie où il servira de pasteur à une communauté francophone dépourvue d'Eglise.

Son éloquence, sa véhémence, parfois, en ont fait un des prédicateurs les plus importants du XIX^{ème} siècle et un acteur important du Réveil. Et que ses observations sont pertinentes pour notre monde éloigné de la religion ! Ecoutez le parler de l'incroyant, insensible à la

Parole de Dieu : « Encore s'il était froid pour tout; mais non : vif pour tout le reste, vif pour la famille, vif pour le monde, vif pour l'argent, vif pour la convoitise, froid pour Dieu seul. » Combien d'incroyants connaissons nous répondent trop bien à cette description.

Mais ce qui anime jusqu'à sa mort à 54 ans cet homme passionné, c'est la foi : « Le soleil luisant ne se démontre pas ; il se montre. » Fermement attaché à l'Ecriture et un des pionniers de l'œcuménisme, Adolphe Monod, malgré des épreuves personnelles importantes gardera toujours une foi inébranlable dans la grâce de Dieu, la vérité de l'Ecriture et le message rédempteur du Christ.

Ce recueil de méditations résume le parcours spirituel de l'auteur ; dans la première, « Qui a soif ? » il pose les questions éternelles de la quête du sens de la vie et des valeurs sur lesquelles se construire ; « Donne moi ton cœur » apporte la réponse d'Adolphe Monod, une réponse toute d'abandon conscient, d'engagement total. Dans « l'Inspiration », il explique pourquoi l'Ecriture est la base sa foi et comment la Parole de Dieu est un message personnel pour chaque chrétien.

© Editions Ampelos 2007

www.editionsampelos.com

Image de couv : © Dominique VERNIER - Fotolia.com

Prix recommandé : 16€



« Souhaiter sans obtenir, chercher sans trouver, vouloir sans pouvoir : voilà la soif - hélas ! et voilà la condition présente de l'homme » .

Membre d'une grande famille de pasteurs réformés, né à Copenhague et élevé à Paris et Genève, Adolphe MONOD découvre sa vocation lors d'un voyage en Italie où il servira de pasteur à une communauté francophone dépourvue d'Eglise.

Son éloquence, sa véhémence, parfois, en ont fait un des prédicateurs les plus importants du XIX^{ème} siècle et un acteur important du Réveil. Et que ses observations sont pertinentes pour notre monde éloigné de la religion ! Ecoutez le parler de l'incroyant, insensible à la

Parole de Dieu : « Encore s'il était froid pour tout ; mais non : vif pour tout le reste, vif pour la famille, vif pour le monde, vif pour l'argent, vif pour la convoitise, froid pour Dieu seul. » Combien d'incroyants connaissons nous répondent trop bien à cette description.

Mais ce qui anime jusqu'à sa mort à 54 ans cet homme passionné, c'est la foi : « Le soleil luisant ne se démontre pas ; il se montre. » Fermement attaché à l'Ecriture et un des pionniers de l'œcuménisme, Adolphe Monod, malgré des épreuves personnelles importantes gardera toujours une foi inébranlable dans la grâce de Dieu, la vérité de l'Ecriture et le message rédempteur du Christ.

Ce recueil de méditations résume le parcours spirituel de l'auteur ; dans la première, « Qui a soif ? » il pose les questions éternelles de la quête du sens de la vie et des valeurs sur lesquelles se construire ; « Donne moi ton cœur » apporte la réponse d'Adolphe Monod, une réponse toute d'abandon conscient, d'engagement total. Dans « l'Inspiration », il explique pourquoi l'Ecriture est la base sa foi et comment la Parole de Dieu est un message personnel pour chaque chrétien.

© Editions Ampelos 2007

www.editionsampelos.com

Image de couv : © Dominique VERNIER - Fotolia.com

Prix recommandé : 16€

ISBN 978-2-35618-001-8



9 782356 180018

